

LECTURES.CULTURES



ACTION
MORLANWELZ :
un musée imaginaire ou
l'architecture en ville

p.46



PUBLICATIONS DE L'ACTION TERRITORIALE !

(Bibliothèques publiques – Centres culturels – PointCulture)

Toutes les publications sont disponibles gratuitement en version pdf :

sur le site www.bibliotheques.be (rubrique Publications),
sur le site www.centresculturels.cfwb.be (rubrique Bibliothèques),
sur le site www.culture.be (rubrique Publications)
et sur le site www.litteraturedejeunesse.be

CENTRES CULTURELS :

- Centres culturels et territoires d'actions. Une partition symphonique, des actions partagées, Cahier 1, janvier 2013
- Piloter un Centre culturel aujourd'hui : Fils conducteurs et démarches de base, Cahier 2, décembre 2013.

BIBLIOTHÈQUES :

Lectures.Cultures

GRATUIT !

Dossiers :

Eros Cultura ; L'Empire des jeux.

Ancienne revue Lectures (années 1981-2016) :

GRATUIT !

Derniers dossiers thématiques

déclinés en bibliothèque :

Religions en bibliothèque, Médiation, Développement durable, Handicap, Seniors, Langue française, Métier de bibliothécaire, Livre et lecture en mutation, BD, Architecture, Santé, Bibliothèque hors les murs, Censure, Europe, Rencontres littéraires, Numérique, Management, Evaluer une bibliothèque, Communiquer, Design, Sciences, Fonds locaux et régionaux (provinces + Bruxelles-Capitale), Droits d'auteurs, Littérature en action, Bébés et livres, Signalétique, etc.

Réseau public de Lecture en Communauté française - évolutions, de 2002 à 2014 (statistiques annuelles) : GRATUIT !

Collection « Outil bibliothèque » :

GRATUIT !

- Favoriser l'intégration dans les bibliothèques des personnes éloignées de l'écriture et la lecture et des populations étrangères, 2008
- Construction d'un plan local de développement de la lecture, 2011
- L'évaluation continue des plans quinquennaux de développement, 2014.

Collection « Cahiers des bibliothèques » (colloques, études, bibliographies) :

GRATUIT !

- Cahier 26 : Première évaluation du décret du 30 avril 2009 relatif au développement des pratiques de lecture organisé par le Réseau public de la lecture et les bibliothèques publiques
- Cahier 25 : La lecture et l'écriture : l'affaire de tous ?!
- Cahiers 23 et 24 : Partagez l'aventure des bibliothèques (échanges de pratiques de métiers)

Autres titres de la collection « Cahiers » :

Lecture et société, Publics des bibliothèques, Publics éloignés de la lecture, Ressources électroniques, Héroïc Fantasy, Alphabétisation, Contrats-Lecture, Bibliographie d'ouvrages de références, Politiques d'acquisitions, Formations, Documentaire jeunesse, Internet, Adolescents, Marketing du livre et de la bibliothèque, Lire ou ne pas lire (étude ULg), Pratiques et attitudes face à la lecture (sondage d'opinion), Formation littéraire de jeunesse, Cultures d'ici-cultures d'ailleurs.

Hors-série : GRATUIT !

- Les Institutions belges : liste d'autorité-matière (au 31/12/2006)
- Histoire de Belgique : liste d'autorité-matière (au 31/05/2010).

Littérature de Jeunesse

(Service général Lettres et Livre) :

- Répertoire des auteurs et illustrateurs de livres pour l'enfance et la jeunesse en Wallonie et à Bruxelles, 2014, 12,00 €
- HaHaHa ! Des livres jeunesse pour rire, 2019, 5,00 €.

INFOS :

Service général de l'Action territoriale

Fédération Wallonie-Bruxelles, 44 Bd Léopold II à B-1080 Bruxelles

Abonnements : tél. : +32 (0)4 232 40 17 – mél : annie.kusic@cfwb.be

COMME UN AIR DE PRINTEMPS

PAR JEAN-FRANÇOIS FÜEG

directeur général adjoint du Service général de l'Action territoriale

La Déclaration de politique communautaire fait la part belle aux politiques culturelles territoriales. Elle prévoit de relancer la dynamique des « bassins de culture » pour favoriser la mise en place d'une politique locale intégrée. Il s'agit de permettre à l'ensemble de la population de jouir de ses droits culturels.

Le gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles a prêté serment le 17 septembre dernier. La Déclaration de politique communautaire fait la part belle aux politiques culturelles territoriales. Elle prévoit de relancer la dynamique des « bassins de culture » pour favoriser la mise en place d'une politique locale intégrée. Il s'agit de permettre à l'ensemble de la population de jouir de ses droits culturels. À ce titre, la déclaration revient sur la mise en œuvre du Parcours d'éducation culturelle et artistique (PECA), organisé dès la maternelle, mais qui pourrait aussi trouver des développements dans les pratiques artistiques en amateur, les maisons de jeunes et les associations en milieu ouvert. Et lorsqu'il est question de renforcer le rôle de pierre angulaire des centres culturels, on perçoit aisément l'enjeu pour notre secteur appelé à structurer de manière toujours plus significative l'action culturelle sur les territoires. Qu'on pense, par exemple, à la médiation dans le cadre du PECA ou à la mise en réseau des acteurs locaux. Tout ceci implique que des moyens soient dégagés, et la phrase qui nous a tous marqués, c'est évidemment l'engagement que prend le gouvernement de « tendre progressivement vers le plein financement des décrets existants dans le secteur socioculturel et le secteur artistique, en particulier les centres culturels et les bibliothèques publiques ». Après des années de blocage des reconnaissances en Lecture publique et de moyens encadrés par une trajectoire budgétaire stricte du côté des centres culturels, c'est une annonce qui suscite de grands espoirs et laisse entrevoir une embellie. Les plus pessimistes relèvent déjà le flou de la formule, je voudrais plutôt souligner une attention réelle et une reconnaissance du travail accompli par les équipes d'institutions qui ont parfois eu le sentiment d'être oubliées. Comme un air de printemps.

Illustration saisissante de ce qui précède, Charlotte Laloire présente dans ce numéro la publication qui marque les 40 ans de l'Association des centres culturels. Étonnant voyage à la rencontre du secteur, où il est question de près de 120 équipes, de leurs réalités, forcément multiples, des populations qu'elles servent et des différentes approches qu'elles ont choisies pour développer les droits culturels.

L'article consacré aux opérateurs d'appui en Lecture publique met en lumière le travail de réseautage mené par les bibliothèques des Provinces et de la Ville de Bruxelles, qui permet de construire des pratiques communes et de partager des outils. L'efficacité des bibliothèques dans leur mission de développement des pratiques de lecture doit beaucoup à cette mutualisation permanente de moyens et d'intelligences. Elle a permis de construire des projets complexes et multiformes à l'échelle provinciale.

Un autre exemple de ces interventions polymorphes au cœur des territoires est présenté par Thomas Casavecchia, qui consacre un article à l'expérience menée par plusieurs professeurs de la faculté d'architecture de l'ULB à Morlanwelz. En marge de l'analyse partagée du territoire, ils ont emmené leurs étudiants à la rencontre d'une population pour porter un regard sur le bâti et l'urbanisme de la commune. Cette confrontation a débouché sur un projet original qui vise à outiller les habitants pour qu'ils se réapproprient leur patrimoine et leur cadre de vie.

Depuis le mois de septembre, c'est Diane Sophie Couteau qui est en charge de la direction de la Lecture publique. Journaliste, spécialiste des questions de lecture chez les enfants, elle a notamment dirigé la Maison du conte de Jodoigne et a rejoint l'équipe des bibliobus de Gembloux et de Hannut en 2012. Depuis 2016, elle était responsable de la cellule transversale du Service général de l'Action territoriale. Je lui souhaite beaucoup de succès dans ses nouvelles fonctions. ●

Le bimestriel *Lectures.Cultures* est une publication du Service général de l'Action territoriale (SGAT) de la Fédération Wallonie-Bruxelles (secteurs des bibliothèques publiques, Bibliothèque « Espace 27 Septembre », centres culturels, PointCulture, et Centre de prêt de Naninne)

Éditeur responsable :

Jean-François Füeg
Directeur général adjoint
Service général de l'Action territoriale - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles

Rédactrice en chef :

Florence Richter
SGAT - FWB
44 Bd Léopold II
B 1080 Bruxelles
Mél : florence.richter@cfwb.be

Secrétaire de rédaction :

Paulette Temmerman
Tél. : +32 (0)2 413 21 30
Mél : paulette.temmerman@cfwb.be

Comité de rédaction :

Diane Sophie Couteau, Céline D'Ambrosio, Célia Dehon, Marie-Angèle Dehaye, Françoise Dury, Frédéric Fournes, Jean-François Füeg, Sylvie Hendrickx, Florence Richter, Paulette Temmerman, Alain Thomas, Patrice Vallet, Liesbeth Vandersteene, Tony de Vuyst.

Chroniqueurs :

Laurence Bertels, Michel Bougard, Olivier Brull, Catherine Callico, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Roland de Bodt, Isabelle Decuyper, Michel Defourny, Célia Dehon, Daniel Delbrassine, Philippe Delvosalle, Pascal Deru, Hugues Dorzée, Hervé Gérard, Pierre Hemptinne, Véronique Heurtematte, Benoit van Langenhove, Bernard Lobet, Philippe Maes, Marianne Puttemans, Maggy Rayet, Catherine Renson, Nathalie Trouveroy, Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Recensions de livres et BD

(sur le site www.bibliotheques.be, rubrique Publications) :

Michaël Avenia, Michel Bougard, Thomas Casavecchia, Pol Charles, Benoît Dejemeppe, Anne Delplace, Philippe Delvosalle, Catherine De Poortere, Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen, Benoit van Langenhove, Marc Lavallé, Yvette Lecomte, Alexandre Lemaire, Bernard Lobet, Philippe Maes, Bruno Merckx, Catherine Renson, Marc Roesems, Nathalie Trouveroy, Franz Van Cauwenbergh, Jacques Van Rillaer.

Relectrice (articles) :

Émilie Hamoir

Fabrication :

Graphisme : Polygraph
Impression : Bietlot

Abonnement :

Annie Kusic
Tél. : +32 (0)4 232 40 17
Mél : annie.kusic@cfwb.be
L'abonnement annuel (5 numéros) est gratuit, sur envoi d'un mail, mentionnant vos nom et adresse postale.



WWW.BIBLIOTHEQUES.BE
WWW.BIBLI27SEPT.CFWB.BE
WWW.CENTRESCULTURELS.CFWB.BE
WWW.POINTCULTURE.BE
WWW.CPM.CFWB.BE

Lectures.Cultures n°15 (Novembre-Décembre 2019)

3^e année (succède à la revue *Lectures*)
Bimestriel (ne paraît pas en juillet-août)
ISSN 0251-7388

Photo de couverture : Le projet questionne les limites de Morlanwelz



03 ÉDITORIAL

03 Comme un air de printemps
par Jean-François Füeg

06 ACTUALITÉ

06 Édition 2018 en Belgique :
une production stable
dans un marché contrasté

par Christelle Dyon

09 Le Plan Lecture

en Fédération Wallonie-Bruxelles

par Violaine Gréant et Laurent Moosen

11 Le *Carnet de voyage des centres culturels*

12 Programme d'échanges « Bridge between European cultural centres » (BECC)

par Charlotte Laloire

14 Congrès de l'IFLA 2019

par Cynthia Empain

18 « Informatie aan zee » 2019 : l'utopie positive pour servir les bibliothèques

par Brigitte Myle

20 Le projet Brindacier sur la question des discriminations en littérature de jeunesse

par Anaïs Félix

22 ICI ET AILLEURS

22 Le Delta, un tiers-lieu en plein cœur de Namur

par Hugues Dorzée

27 Estonie : culture postsoviétique

par Catherine Callico

33 MÉTIER

33 Opérateurs d'appui pour

bibliothèques : coconstruction d'abord

par Diane Sophie Couteau

36 NUMÉRIQUE

36 Projet « Reboot » à Liège : questions de société

par Pierre Hemptinne

SOMMAIRE



27



43



46

40 PORTRAIT

40 Gauthier Chapelle : l'effondrement à venir est l'occasion de reconstruire des utopies
par Thomas Casavecchia

43 ACTION

43 De See U au Kinograph : économie durable et circulaire
par Catherine Callico
46 Morlanwelz : un musée imaginaire ou l'architecture en ville
par Thomas Casavecchia
50 « Migrer » : saison 2019-2020 de PointCulture
par Benoit van Langenhove

53 AUVIO

CD
53 Les beautés langoureuses
par Benoit van Langenhove

DOCU

55 Festivals historiques en images
par Philippe Delvosalle

58 LECTURE

SOCIÉTÉ

58 Quel monde pour le futur ?
par Thomas Casavecchia
61 Léonard de Vinci
par Nathalie Trouveroy
64 Sur la crise migratoire
par Bernard Lobet
65 Sur l'identité britannique
par Bernard Lobet
66 Collection « Capricci stories » : des portraits d'acteurs
par Michaël Avenia
67 Publications 2019 du ministère de la Culture
par Florence Richter

BD

69 Batman & cie
par Franz Van Cauwenbergh
70 Des romans-BD autour de la migration et de la différence
par Marianne Puttemans

73 JEU

73 Négociier
par Pascal Deru

75 JEUNESSE

ACTION

75 Nouveau Festival Cosmos : des échanges directs entre enfants et artistes
par Laurence Bertels

ENFANT

79 Maurice Sendak, encore... et toujours !
par Michel Defourny

ADO

82 Des images dans les romans
par Maggy Rayet

PORTRAIT

84 Nadia Corazzini et Anne Goy : workshop et manuel sur le pop-up
par Isabelle Decuyper

ÉDITION 2018 :

UNE PRODUCTION STABLE DANS UN MARCHÉ CONTRASTÉ

PAR CHRISTELLE DYON,

Association des éditeurs belges (ADEB)

2018 se caractérise par une très légère croissance (+ 0,43 %) du chiffre d'affaires des éditeurs belges. Celle-ci résulte de la hausse des ventes de livres papier, du *statu quo* des productions numériques et d'une nouvelle baisse des cessions de droits.

LES CHIFFRES DU MARCHÉ DU LIVRE EN BELGIQUE FRANCOPHONE

Depuis plusieurs années, l'ADEB organise, au nom du Partenariat interprofessionnel du livre et de l'édition numérique (PIEEn), la collecte des chiffres du marché du livre en Belgique francophone. Cette année, cependant, cette analyse a été suspendue suite à la désaffection d'acteurs importants. Il est apparu aussi que la méthodologie mise au point il y a une vingtaine d'années ne correspondait plus à la réalité du marché, lui-même en évolution suite au décret réglementant le prix du livre. Nouvelle méthodologie, nouvelles sources, nouvelle approche sont en préparation pour l'an prochain.

Il est possible néanmoins d'envisager le marché belge en observant le marché français, puisque nous dépendons toujours fortement de l'importation de livres français (traditionnellement 70 à 75 %). L'année 2017 avait été marquée par la sortie du nouvel *Astérix*, jouant un véritable rôle de locomotive pour

tout le secteur. 2018 marque donc légèrement le pas en l'absence du petit Gaulois dans les rayonnages des nouveautés, avec un repli en valeur de près de 1 %. Autres constats : le succès croissant des livres au format de poche, la baisse constante du nombre de livres vendus, la concentration de livres à succès autour d'un nombre limité d'auteurs...

Par contre, l'analyse des chiffres de production des éditeurs belges francophones a pu être menée comme chaque année. En termes de production, 2018 se caractérise par une activité globale stable, avec un chiffre d'affaires en très légère croissance (+ 0,43 %). Cette croissance résulte de la hausse des ventes de livres papier, du *statu quo* des productions numériques et d'une nouvelle baisse des cessions de droits. Ces mêmes chiffres globaux, ventilés, montrent une hausse des productions papier et numériques en français, compensée par la baisse des productions en néerlandais (surtout en numérique). Les productions papier en langue fran-

çaise qui sont en croissance laissent clairement voir une forte hausse de l'export et une baisse significative des ventes en Belgique.

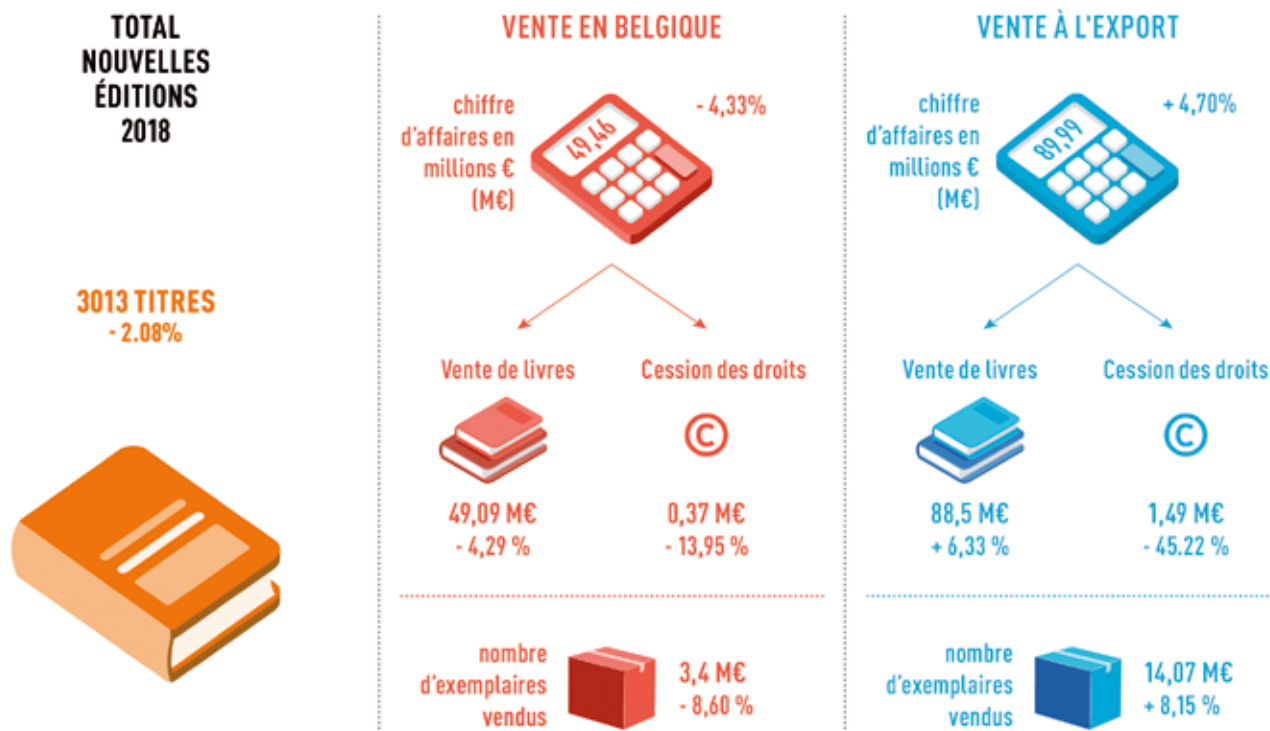
Le détail des productions par catégorie éditoriale et type de marché éclaire les premières constatations :

- les ventes papier en Belgique reculent de près de 3 % (2,7 millions €), essentiellement à cause des secteurs « sciences humaines » et « scientifique et technique ». Il faut noter à l'inverse que les livres scolaires poursuivent une lente croissance depuis 2015 ;
- les exportations sont tirées (+ 5 %, + 5 millions €) par nos deux secteurs essentiellement exportateurs, la BD et le livre jeunesse, en croissance continue depuis 2015 ;
- les productions numériques laissent voir une baisse des sciences humaines (- 1,2 %, sans doute une correction de la forte croissance de 2017, avec d'ailleurs un rééquilibrage entre langue française en hausse et langue néerlandaise en baisse). Les productions scolaires compensent cette baisse, grâce au marché francophone qui décolle enfin.

Le total de titres édités est inchangé avec 9948 titres, et une légère balance : un peu moins de nouveautés (4173 en 2018 contre 4375 en 2017), et un peu



LA PRODUCTION EN LANGUE FRANÇAISE EN UN CLIN D'ŒIL (2018)



plus de retirages (5775 en 2018 contre 5587 en 2017). Le tirage global est en baisse sensible par rapport à une année 2017 exceptionnelle, marquée par une quantité étonnante de livres papier en néerlandais exportés. Ceci étant, le tirage moyen (tirage total divisé par le nombre total de titres) laisse voir des niveaux très bas, signe de la précarité économique du secteur.

Le chiffre d'affaires moyen (26 933 €) laisse voir les caractéristiques suivantes : une légère hausse (+ 6,6 %) en 2018 (car, en 2017, une exportation exceptionnelle en néerlandais avait provoqué une baisse moyenne du chiffre d'affaires par titre) ; mais un retour au chiffre de 2016, bien plus bas que celui de 2014. Rappel : ce chiffre d'affaires est celui de l'éditeur, donc impacté par la ristourne de distribution ; il ne reflète pas la réalité du prix de vente public.

LES PRATIQUES DE LECTURE

Comme tous les ans, le volet portant sur les marchés numériques et les pratiques de lecture a été confié à IPSOS. Le sondage, réalisé en ligne en mai 2019, sur base d'un échantillon de 1 000 personnes représentatif de la population francophone belge, dresse le profil des lecteurs en 2019. On compte ainsi 51 % de lectrices et 49 % de lecteurs (papier et numérique). Les lecteurs sont plus nombreux parmi les 15-34 ans, les Bruxellois, de niveau d'éducation et de classe sociale supérieurs et actifs.

Parmi les autres constats, on retiendra les suivants : 94 % lisent sous format imprimé, dont 42 % exclusivement. 52 % lisent sous les deux formats (contre 44 % en 2018) ; plus de cinq lecteurs sur dix lisent en numérique (58 % contre 51 % en 2018). 30 % des lecteurs exclusifs en imprimé envisagent de

lire en numérique à l'avenir (24 % en 2018) ; depuis qu'ils lisent en numérique, un lecteur sur quatre lit plus de livres qu'avant, alors qu'au moins deux sur dix achètent ou dépensent plus qu'avant ; 6 % lisent exclusivement en numérique (7 % en 2018).

Les livres au format papier sont toujours lus majoritairement dans le cadre des loisirs (88 % comme en 2018). On constate cependant une légère diminution des livres numériques lus dans le cadre des études (44 % contre 47 % en 2018), mais qui reste bien au-dessus du niveau constaté en 2017 (34 %).

En ce qui concerne les pratiques d'acquisition, les lecteurs de livres imprimés disent acheter 9 livres pour 14 lus (10 achetés pour 15 lus en 2018), tandis que les lecteurs de livres numériques achètent 4 livres pour 8 lus (3 pour 7 en 2018).

- Le budget moyen annuel pour l'achat de livres numériques a bien augmenté, passant de 69,60 € à 88 €. Le budget moyen annuel pour l'achat de livres imprimés a quant à lui légèrement baissé, de 129 € à 127,6 €. Le budget moyen annuel pour l'achat de livres imprimés est plus élevé chez les plus de 34 ans, de classe sociale et de niveau d'éducation supérieures et actifs. Le budget moyen annuel pour l'achat de livres numériques est plus élevé chez ceux ayant un niveau d'éducation supérieur.

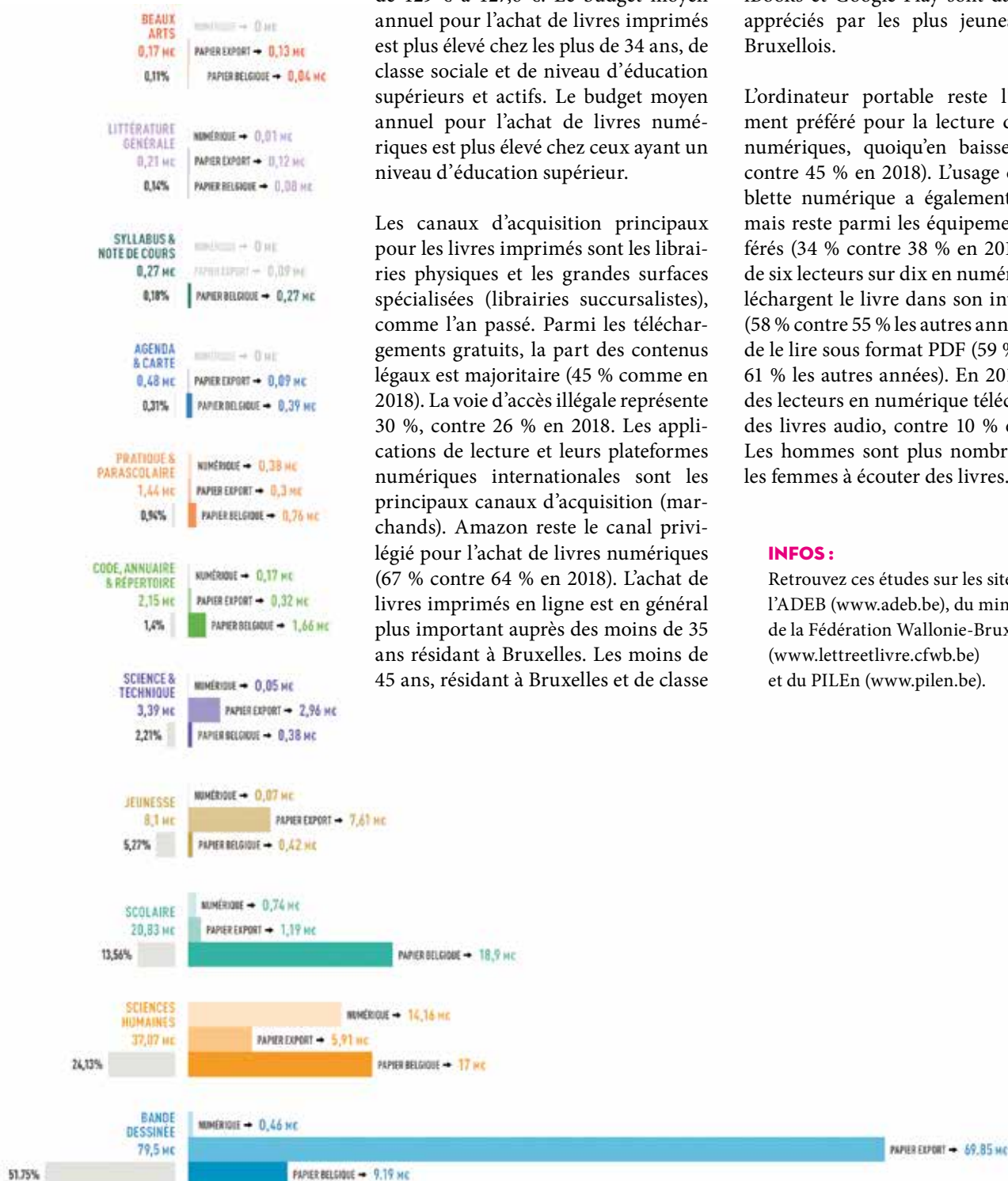
Les canaux d'acquisition principaux pour les livres imprimés sont les librairies physiques et les grandes surfaces spécialisées (librairies succursalistes), comme l'an passé. Parmi les téléchargements gratuits, la part des contenus légaux est majoritaire (45 % comme en 2018). La voie d'accès illégale représente 30 %, contre 26 % en 2018. Les applications de lecture et leurs plateformes numériques internationales sont les principaux canaux d'acquisition (marchands). Amazon reste le canal privilégié pour l'achat de livres numériques (67 % contre 64 % en 2018). L'achat de livres imprimés en ligne est en général plus important auprès des moins de 35 ans résidant à Bruxelles. Les moins de 45 ans, résidant à Bruxelles et de classe

sociale supérieure (1-2), privilégient, plus que les autres, les téléchargements gratuits illégaux. Enfin, on notera que Librel, le portail numérique des librairies indépendantes, se stabilise à 5 %. iBooks et Google Play sont davantage appréciés par les plus jeunes et les Bruxellois.

L'ordinateur portable reste l'équipement préféré pour la lecture de livres numériques, quoiqu'en baisse (40 % contre 45 % en 2018). L'usage de la tablette numérique a également baissé, mais reste parmi les équipements préférés (34 % contre 38 % en 2018). Près de six lecteurs sur dix en numérique téléchargent le livre dans son intégralité (58 % contre 55 % les autres années) afin de le lire sous format PDF (59 % contre 61 % les autres années). En 2019, 13 % des lecteurs en numérique téléchargent des livres audio, contre 10 % en 2018. Les hommes sont plus nombreux que les femmes à écouter des livres. ●

INFOS :

Retrouvez ces études sur les sites de l'ADEB (www.adeb.be), du ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles (www.lettreetlivre.cfwb.be) et du PILEn (www.pilen.be).



Échelle de gauche : poids relatif de chaque secteur sur le total.

Échelle de droite : ventilation du chiffre d'affaires de chaque secteur en édition numérique, papier à l'export et papier en Belgique.

LE PLAN LECTURE

EN FÉDÉRATION

WALLONIE-BRUXELLES

PAR VIOLAINE GRÉANT

attachée,

ET LAURENT MOOSEN

directeur, Service Promotion des Lettres, Service général Lettres et Livre



Le Plan Lecture est un ensemble de 30 mesures transversales destinées aux 0-18 ans, dévoilé en 2015¹ à la suite, notamment, des résultats préoccupants en matière de lecture des jeunes scolarisés en Fédération Wallonie-Bruxelles, aux enquêtes internationales PIRLS et PISA. Ces mesures considèrent la lecture comme un vecteur d'intégration culturelle, économique et sociale et visent la mise en œuvre systématique de relations transversales entre les opérateurs de l'Enseignement obligatoire, de la Petite Enfance et de la Culture. Le Plan Lecture dispose depuis 2018 d'un budget dédié de 100 000 € inscrit au budget de l'Administration générale de la Culture.

Depuis sa présentation en 2015, qu'en est-il du Plan Lecture ? Quelles mesures ont été concrétisées ou sont en voie de le devenir ? Quel rôle les acteurs culturels et éducatifs peuvent-ils jouer dans l'accomplissement de ce projet ?

Parmi les 30 mesures proposées en 2015, 25 concernaient directement ou indirectement le secteur culturel, et plus précisément le service général des Lettres et du Livre et le service général de l'Action territoriale pour les bibliothèques publiques. Sur ces 25 propositions, 14 sont réalisées, huit sont partiellement réalisées et trois ne sont pas réalisées. Les autres propositions sont généralement développées dans le cadre du Pacte pour un enseignement d'excellence et de la réforme de la formation initiale des enseignants.

Parmi les réalisations marquantes, le Plan Lecture a développé un appel à projets Plan Lecture/Fureur de lire² qui a permis de financer une centaine de projets transversaux (enfance, culture, enseignement) depuis 2017, à une hauteur moyenne de 1 250 € par projet. Le principal critère d'éligibilité consistait à croiser les expériences et les acteurs d'au moins deux des trois secteurs visés par le Plan.

Une subvention a par exemple été accordée à certaines écoles qui désiraient s'approprier le concept des Petits Ambassadeurs du livre, « labellisé » par l'ASBL Boucle d'or portée par Roxane de Limelette. Concrètement, il s'agit de former des enseignants, des biblio-

thécaires et des éducateurs à la mise en place d'un projet où des lecteurs volontaires des classes de primaire « s'engagent à aller lire des albums régulièrement et de façon individuelle aux enfants de maternelle³ ». Ce projet mobilise l'expertise des bibliothécaires dans le choix, en concertation avec les enseignants, de la sélection de livres qui feront l'objet des lectures aux plus petits.

Autre exemple, Anne Pardou, néonatalogiste, a imaginé, avec l'auteur Christian Merveille, la réalisation d'un livre distribué gratuitement pendant une année dans les services de néonatalogie bruxellois aux parents de prématurés, l'objectif étant de les sensibiliser à la lecture à voix haute aux bébés, en se référant aux nombreuses études qui ont démontré la corrélation entre le développement cérébral et langagier des nouveau-nés prématurés et leur exposition à la lecture.

Certains des projets, soutenus dans le cadre de cet appel à projets depuis ses débuts, sont désormais pérennisés et s'inscrivent dans la durée.

Autre point d'attention, le secteur de la petite enfance a fait l'objet d'un partenariat entre le service général des Lettres et du Livre de la Fédération Wallonie-Bruxelles et l'office de la Naissance et de l'Enfance (ONE). Ce partenariat a permis la réalisation de deux albums, distribués gratuitement à 55 000⁴ exemplaires dans les consultations pour nouveau-nés de l'ONE : ►



► *Super pouvoir* de Jean Maubille et *Bon...* de Jeanne Ashbé (en collaboration avec les éditions Pastel). La diffusion de ces deux livres a également permis de mettre en place, à chaque fois, des moments de sensibilisation et de formation du personnel de ces consultations pour les inviter à proposer aux jeunes parents des pistes de lecture à exploiter avec leurs bébés.

Afin d'instaurer un véritable « parcours de lecture », un second partenariat a été mis en place, cette fois entre le réseau des bibliothèques publiques et les établissements scolaires, pour assurer la distribution d'un autre livre, l'album *Picoti... Tous partis ?* de Françoise Rogier (éditions À pas de loup), offert à 55 000 exemplaires aux enfants des classes d'accueil et de 1^{re} maternelle, accompagné d'un outil d'exploitation pédagogique. Cette action a été menée via un partenariat entre le service général des Lettres et du Livre (SGLL) et le service général de l'Action territoriale (SGAT) permettant, notamment, l'organisation d'une formation centrée sur cet album à destination des bibliothécaires et des enseignants (huit journées, 160 participants) et la réalisation d'un film en

collaboration avec la cinémathèque de la Fédération Wallonie-Bruxelles et l'ASBL Boucle d'or. À partir d'octobre 2019, c'est l'album *Plus de place !* de Loïc Gaume (en collaboration avec les éditions Versant Sud) qui sera diffusé selon le même principe avec un dispositif d'accompagnement identique.

Par ailleurs, le programme « Auteurs en classe » initié par le service général des Lettres et du Livre a été budgétairement renforcé dès 2015 avec l'ouverture du projet aux niveaux fondamental et primaire et à tous les genres (littérature générale, jeunesse, BD). Ce programme touche aujourd'hui plus de 15 000 élèves par an.

Enfin, en avril 2019, une grande journée de formation et d'échanges a été organisée au centre Marcel Hicter à Wépion avec tous les acteurs des trois secteurs visés par le Plan Lecture. Au programme : une conférence sur les enjeux de la lecture à travers les âges, 12 ateliers transversaux, une exposition consacrée à l'œuvre de Thomas Lavachery et un salon de la lecture réunissant des associations actives dans le développement des pratiques de lecture.

Parmi les projets qu'il reste à réaliser, notons la généralisation de la collaboration entre les bibliothèques publiques et les écoles via la promotion des « contrats de lecture », qui définissent entre ces institutions des objectifs communs en tenant compte des spécificités de chacun. Complémentairement, un groupe de travail entre ces deux secteurs cherchera également à mettre en évidence les « bonnes pratiques » dans ce type de partenariat en vue d'en assurer la promotion et, le cas échéant, la reproduction. Le SGAT travaille également sur la promotion des fonds multiexemplaires de littérature de jeunesse accessibles dans le réseau des bibliothèques publiques de la FW-B, ce qui devrait encore contribuer à renforcer les liens entre les bibliothèques et les écoles. ●

Notes

- 1/ <http://www.federation-wallonie-bruxelles.be/index.php?id=plan-lecture>
- 2/ <http://www.fureurdelire.cfwb.be/index.php?id=14736>
- 3/ ASBL Boucle d'or, Les petits ambassadeurs du livre [En ligne]. https://docs.wixstatic.com/ugd/0d9f9e_9ece6fefb584412dbafc4cbe05dd42a9.pdf
- 4/ Nombre de naissances annuel en Fédération Wallonie-Bruxelles.

LE CARNET DE VOYAGE DES CENTRES CULTURELS

PAR CHARLOTTE LALOIRE
chargée de projets au sein de l'ACC

À l'occasion de ses 40 ans, l'Association des centres culturels de la Communauté française (ACC) réalise un répertoire original du secteur des centres culturels : 118 centres culturels agréés, deux coopérations, un réseau, deux fédérations et un service administratif de la Fédération Wallonie-Bruxelles y sont présentés. Un voyage de page en page à travers leurs territoires, leurs actions et les visages de ceux qui font vivre ces institutions.

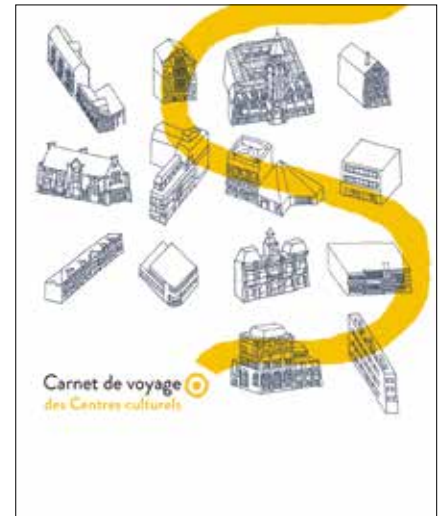
Le 15 avril 1978 est créée l'Association des maisons de la culture et des foyers culturels. Devenue Association des centres culturels en 1994, elle fédère et représente aujourd'hui 118 centres culturels agréés par la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Il y a 50 ans était lancée la première politique des centres avec la création de maisons de la culture et centres culturels régionaux, puis de foyers culturels. Aujourd'hui, c'est le premier cycle de reconnaissances sous le décret de 2013 des centres culturels qui vient de se clôturer.

Voilà autant de raison de célébrer les centres culturels, plus dynamiques que jamais. Comment ? À travers la création d'un répertoire du secteur. L'ACC en avait publié un en 1998, réédité en 2002, qui présentait, photos de bâtiments à l'appui, 103 centres culturels en tant qu'institutions. Ils sont aujourd'hui 118 à être reconnus, à l'aune d'un décret qui fait des droits culturels la pierre angulaire de l'action des centres culturels et place les territoires et populations comme mètre étalon. C'est à partir de ces valeurs et références nouvelles que l'ACC a conçu ce *Carnet*

de voyage, en associant les équipes des centres culturels à l'élaboration de son contenu. Celles-ci ont retroussé leurs manches pour nous raconter des récits d'aventures quotidiennes, dépeindre leur environnement et tirer leur portrait ou celui de leurs instances, de leur public... bref, des visages qui font vivre les centres culturels. Ces voix plurielles ont été mises en forme et en dessin par l'illustrateur et graphiste Loïc Gaume. Mêlant photos, textes et illustrations, ce *Carnet de voyage* est une invitation ludique à déambuler d'un centre culturel à l'autre. À côté des données chiffrées et des rapports d'activités, c'est un regard subjectif porté sur le secteur qui est donné à découvrir.

Un centre culturel se trouve dans une commune urbaine de 130 000 habitants, un autre dans un village de 5000 habitants, l'un met sur pied un spectacle choral sur l'histoire de l'entité mobilisant des dizaines d'acteurs amateurs et bénévoles, l'autre invite des artistes de street art dans les écoles, pendant que l'un se réunit avec les associations actives sur la commune, l'autre soutient la création d'un collectif citoyen. Parce que les centres culturels répondent aux enjeux de leur territoire,



ils sont tous uniques. En parcourant ce livre, le lecteur perçoit leur importance : plus de 140 communes bruxelloises et wallonnes couvertes par l'action des centres culturels, des milliers de représentations artistiques, de projets créatifs, de rencontres citoyennes et bien d'autres, auxquels participent 1,5 million de personnes chaque année, mais aussi 1200 employé-e-s en centres culturels qui travaillent à rendre tout cela possible. ●

Le 15 octobre dernier, l'ACC invitait les centres culturels à fêter la parution du *Carnet de voyage des centres culturels* lors d'une journée d'excursion entre Fleurus et Fosses-la-Ville, à la découverte de projets culturels du terroir. Le livre a été distribué à cette occasion aux centres culturels, qui le rendent accessible aux lecteurs curieux. Il est également consultable dans les bibliothèques de la FWB. Vous pouvez vous le procurer en papier auprès de l'ACC (sous réserve d'exemplaires disponibles) ou le télécharger sur son site : www.centres-culturels.be. La parution de ce livre a été rendue possible grâce au soutien du Service général de l'Action territoriale de la FWB.

PROGRAMME D'ÉCHANGES

« BRIDGE BETWEEN EUROPEAN CULTUREL CENTRES » (BECC)

PAR CHARLOTTE LALOIRE

chargée de projets à l'ACC

Toutes les photos : © C. Laloire

Depuis 2008, le Réseau européen des centres culturels (ENCC) propose aux jeunes professionnel·le·s travaillant dans des organisations culturelles à travers l'Europe de faire l'expérience d'une immersion à l'étranger et d'échanger sur leurs réalités et pratiques professionnelles. Le programme de formation et d'échange BECC (Bridge between European Cultural Centres) renforce les capacités des travailleurs européens de la culture à faire face aux nouveaux défis professionnels et sociaux, en confortant la coopération européenne et en échangeant dans un contexte européen et mondial.



Séminaire BECC à Pristina - Kosovo

RÉCIT DE VOYAGE

J'ai participé au BECC en 2019, comme deux de mes collègues avant moi. En mars 2019, je découvre Pristina (Kosovo) et son centre culturel autogéré, Termokiss. Pendant trois jours, j'y rencontre 14 jeunes venus d'Allemagne, de Grèce, de Pologne, de Roumanie et d'ailleurs qui, comme moi, travaillent dans des organisations culturelles. Le séminaire a pour thème la construction de réseaux locaux. Les exposés et exercices pratiques sont ponctués par des visites d'études pour comprendre le contexte local. Le troisième jour, un réseau de liens en forme de toile d'araignée est tracé au sol : chacun a défini dans quelle organisation il partirait pendant une semaine, et qui il accueillerait dans la sienne. En mai, l'ACC accueille Katarzyna, venue de Géorgie. Puis, en juin, c'est à Turin que je pars découvrir le réseau des huit maisons de quartier de la Rete delle Case del Quartiere où travaille Giulia. Au fil des activités auxquelles je prends part là-bas, je découvre qu'ailleurs les autorités publiques ne soutiennent pas ou peu le développement culturel : Katarzyna finance son poste en donnant des formations à l'étranger, tandis qu'à Turin, le réseau de centres culturels a développé un modèle de financement mixte public-privé-recettes propres. Exemple parmi d'autres, la comparaison entre les institutions dévoile des divergences de pratiques qui prennent place dans des contextes particuliers et une autre conception du rôle social de la culture. Confrontée à d'autres réalités, je peux mieux définir celle des centres culturels ici et la réévaluer.



Case del Quartiere di San Salvario

RETOUR D'EXPÉRIENCE ET D'ÉCHANGE

Katarzyna, coordinatrice de projets socioculturels au sein du MasterPeace Eastern Partnership and Central Asia Regional Organization en Géorgie, arrive à l'ACC en mai 2019. « Je venais avec l'envie de découvrir le fonctionnement des centres culturels en Belgique et de me familiariser avec des pratiques culturelles pouvant être mises en œuvre dans ma propre organisation. C'était crucial car, en Géorgie, pays postsoviétique, je n'ai pas accès à des pratiques et idées novatrices. Cela a été particulièrement riche pour moi d'observer comment les centres culturels activent les populations locales en leur offrant la possibilité de s'investir dans des projets

culturels, artistiques et sociaux. Dans mon organisation, nous luttons pour travailler avec les minorités ethniques et religieuses. Voir comment les organisations culturelles opèrent dans un

environnement culturellement diversifié à Bruxelles ou à Liège et comment ils incluent des personnes d'origines différentes a été source d'inspiration précieuse pour mes projets futurs. » ●

La première édition du BECC a été initiée lors de l'Année européenne du dialogue interculturel 2008. C'était alors l'un des seuls (si ce n'est le seul) programmes d'échange centrés uniquement sur les professionnel-le-s de la culture. Depuis 2008, plus de 150 participants issus de 80 organisations culturelles différentes de 17 pays européens ont pris part au BECC. Avis aux personnes en charge de la coordination de projet, de la gestion, communication, technique, bénévoles de moins de 35 ans, l'appel à participation à l'édition 2020 est lancé le 5 novembre 2019 et se clôture le 6 décembre 2019. La thématique de cette année est la programmation pour divers publics. Info : www.encc.eu.

CONGRÈS DE L'IFLA 2019

PAR CYNTHIA EMPAIN

bibliothécaire responsable du développement numérique,
Bibliothèque centrale pour la Région de Bruxelles-Capitale

Sous le thème « Bibliothèques : un dialogue pour le changement », cette édition de l'IFLA (International Federation of Library Associations and Institutions) s'est tenue du 24 au 30 août à Athènes, et a regroupé plus de 3000 participants venant de 142 pays. Pour le comité grec, organisateur de ce congrès, c'est l'occasion pour les bibliothèques de discuter, repenser, réexaminer et réinterpréter le rôle des bibliothèques en tant que promoteurs du changement. Le monde a de plus en plus besoin des bibliothèques et la meilleure façon de créer un futur est de le faire ensemble.



- Le magasin d'idées de la vision globale de l'IFLA (IFLA Global Vision Ideas Store)²

Il s'agit d'un site internet qui permet aux bibliothécaires du monde entier de partager idées et expériences autour de ces dix opportunités. Gerald Leitner, secrétaire général de l'IFLA, nous dit dans sa présentation du site : « La vision sans exécution est une hallucination et le Magasin d'idées est la plateforme unique d'idées inspirantes pour un domaine de bibliothèques fort et uni. Vous trouverez ici des idées inspirantes, créatives et utiles provenant de bibliothèques dynamiques du monde entier ! Continuez à explorer les idées, inspirez-vous et influencez vos communautés. C'est une vision collective pour l'avenir des bibliothèques du monde entier. » En date du 14 août 2019, 8600 idées ont été soumises au Magasin et 1200 ont déjà été publiées.

- Nouvelle stratégie 2019-2024

Cette nouvelle stratégie a pour but d'être un point de référence, non seulement pour les membres actifs de l'IFLA, mais aussi pour les bibliothécaires du monde entier. Elle ne doit pas être un document à lire simplement, mais doit être utilisée et partagée.

L'IFLA ET SA VISION GLOBALE

Depuis 2016, l'IFLA a développé une « vision globale » qui a pour mission d'offrir une bibliothèque forte et unifiée alimentant des sociétés cultivées, informées et participatives. En 2017, elle a officiellement lancé une discussion mondiale en explorant les défis et les opportunités des bibliothèques du monde entier et a rassemblé toutes ces idées en 2018. Dix « opportunités » ont été dégagées par 9300 bibliothécaires de 190 pays différents lors de 12 meetings régionaux, de réunions nationales, de réunions de différentes sections de l'IFLA et via un formulaire web.

Ces opportunités sont¹ :

- 1) Nous devons être les champions de la liberté intellectuelle.
- 2) Nous devons mettre à jour nos rôles traditionnels à l'ère numérique.
- 3) Nous devons mieux comprendre les besoins de la communauté et concevoir des services à impact.
- 4) Nous devons suivre les changements technologiques en cours.
- 5) Nous avons besoin de plus et de meilleurs promoteurs des bibliothèques à tous les niveaux.
- 6) Nous devons nous assurer que les parties prenantes comprennent notre valeur et notre impact.
- 7) Nous avons besoin de développer un esprit de collaboration.
- 8) Nous devons remettre en question les structures et comportements actuels.
- 9) Nous devons maximiser l'accès au patrimoine documentaire mondial.
- 10) Nous devons donner aux jeunes professionnels des opportunités réelles d'apprendre, de développer et de diriger.



Bibliothèque Oodi, lauréate du prix IFLA 2019 © Maarit Hohteri

Elle se développe autour de quatre champs :

- renforcer la voix des bibliothèques dans le monde. L'IFLA écoute et comprend les priorités de l'ensemble du métier et plaide en faveur des bibliothèques et de leurs valeurs aux niveaux mondial et régional ;
- inspirer et améliorer la pratique professionnelle. L'IFLA fournit les outils et ressources nécessaires afin de développer les bibliothèques (normes, lignes directrices ou encore conseils) ;
- connecter et renforcer les bibliothèques. L'IFLA offre des opportunités de networking aussi bien en face à face via ces nombreuses réunions à travers le monde qu'en fournissant des outils de communication virtuels ;
- optimiser l'IFLA. Il faut maximiser les ressources humaines et financières afin de développer et diversifier les adhésions et la visibilité de l'organisation.

- Une carte mondiale des bibliothèques

Toujours dans le but de favoriser les échanges et les idées, l'IFLA travaille depuis deux ans sur un site reprenant des informations sur les bibliothèques dans le monde : la Carte mondiale des bibliothèques³. En choisissant un pays, nous pouvons voir le nombre de bibliothèques (nationales, publiques, scolaires, académiques et communautaires). Les bibliothécaires peuvent aussi partager leurs actions dans le cadre de l'Agenda 2030 des Nations unies pour le développement durable. Celui-ci propose 17 objectifs couvrant le développement social, économique et environnemental⁴. Pour le moment, seules 18 actions ont été partagées par 13 pays, mais le site n'en est qu'à ces balbutiements et c'est à nous, bibliothécaires du monde, de l'alimenter et le faire vivre.

LES SECTIONS PROFESSIONNELLES LIÉES AUX BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES ET LE LIVRE ÉLECTRONIQUE

Durant le congrès, les différentes sections organisent des conférences et sessions. Certaines sont organisées par une seule section, d'autres conjointement. La question du prêt de livre électronique est toujours d'actualité, et cela dans toutes les sections (bibliothèques publiques, bibliothèques pour enfants et jeunesse, bibliothèques nationales et bibliothèques métropolitaines). Plusieurs conférences ont donc été proposées autour de ce sujet. On y apprend que le chemin parcouru est énorme, mais qu'il y a encore beaucoup de challenges liés à ce type de prêt. Nous avons besoin d'une approche du prêt digital à long terme et en collaboration avec les éditeurs. ►



Poster session © C. Empain

- Les bibliothèques publiques, aussi bien adultes que jeunesse, veulent réussir à combiner la lecture classique et digitale dans les meilleures conditions, rendre la lecture amusante et sociale. Un bon exemple de cela est le développement par les bibliothèques de Stockholm d'une application uniquement pour les enfants (6-12 ans) : Bibblix. Créée en 2016 pour et avec les enfants, cette application leur permet de choisir une lecture en fonction de l'âge et du genre. Une fois le livre lu, on leur propose d'autres lectures du même style, mais aussi plus simples ou plus difficiles à lire. Bien d'autres initiatives ont été présentées, comme l'utilisation du Controlled Digital Lending dans les universités anglo-saxonnes (création d'une copie digitale d'un livre que l'on possède avant de le prêter, et donc protection de

l'exemplaire papier), mais aussi l'utilisation de la programmation en appui des heures du conte (les bibliothèques de Berlin et leur « The Wizard of Ozo »).

BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE DE L'ANNÉE 2019

Depuis maintenant cinq ans, la section des bibliothèques publiques organise le prix IFLA/Systematic de la meilleure nouvelle bibliothèque publique. Le prix est décerné à une bibliothèque qui combine le mieux une architecture ouverte et fonctionnelle avec des solutions informatiques créatives tout en tenant compte des développements numériques et de la culture locale. Elle doit être nouvellement construite ou dans un bâtiment qui n'était pas une bibliothèque auparavant.

Pour 2019, 16 bibliothèques ont envoyé leur candidature et, après une sélection par des membres de différentes sections de l'IFLA (en partenariat avec la société Systematic qui fournit des logiciels bibliothéconomiques), quatre ont été choisies comme finalistes. Il s'agit de la Green Square Library and Plaza (Australie), la Bibliotheek LocHal (Utrecht, Pays-Bas), la bibliothèque Oodi (Helsinki, Finlande) et la bibliothèque Tūranga (Christchurch, Nouvelle-Zélande).

Les critères de sélection sont :

- l'interaction avec l'environnement et la culture locale, y compris la manière dont l'architecture reflète (ou prend en compte) la culture locale ;
- la qualité architecturale ;
- la flexibilité : la manière dont les salles sont conçues et organisées,

- et la manière dont les surfaces et la combinaison d'espaces sont une inspiration pour les activités propres des utilisateurs ;
- la durabilité : la manière dont la pensée durable a été intégrée à la bibliothèque, par exemple en réduisant les quantités de ressources utilisées, en utilisant des matériaux locaux dans le processus de construction ou en trouvant de nouveaux moyens d'utiliser les ressources naturelles comme source d'énergie ;
 - l'espace d'apprentissage : la manière dont les espaces d'apprentissage font appel à différents besoins, groupes d'âge et encouragent divers formats d'apprentissage et comment ces espaces d'apprentissage interagissent avec le reste de la bibliothèque ;
 - la digitalisation : la numérisation a-t-elle été utilisée de manière innovante pour créer des expériences pour les usagers au sein même de la bibliothèque⁵ ?

La bibliothèque lauréate du prix 2019 est Oodi à Helsinki. Oodi (qui veut dire « une ode ») a été ouverte en décembre 2018 après un long temps de consultation avec les citoyens de la ville. Près de 2000 personnes ont donné leur avis sur ce que devait être une bibliothèque. Ce qui en est ressorti est une demande pour un lieu paisible, avec beaucoup d'événements, de livres et de jeux ; un lieu où l'on peut se rencontrer et travailler et tenant compte de l'environnement. Une des idées les plus populaires étant : « un lieu non commercial pour les familles ancré au sein de la ville ». Oodi est donc devenu un lieu où l'on peut lire, apprendre, se détendre et créer. Elle offre 100 000 livres en 20 langues différentes, des lieux d'étude, des jeux, des imprimantes 3D, mais aussi des machines à coudre, un restaurant et un cinéma !

POSTER SESSION

L'un des moments forts de la conférence de l'IFLA est la *poster session* : des bibliothèques viennent présenter

un projet sous forme de poster. Près de 200 posters ont été présentés à Athènes cette année. Pour ce qui est des bibliothèques publiques, trois grands thèmes se dégagent : les *makerspaces*, l'accueil des publics « autres » et la durabilité.

Un *makerspace* est un lieu où l'on peut créer aussi bien physiquement (bricolages, Lego, imprimantes 3D, etc.) que numériquement (codage, etc.). Le poster gagnant de cette année est d'ailleurs celui de la Martynas Mažvydas National Library à Vilnius en Lituanie, intitulé *Every good adaptation is also an innovation* (toute bonne adaptation est aussi une innovation). Il présente les bénéfices du *makerspace* pour les bibliothèques et, surtout, leurs usagers, en créant un lien entre la bibliothèque traditionnelle et les innovations technologiques comme le codage, les imprimantes 3D et la réalité virtuelle.

Pour ce qui est de l'accueil des publics « autres », il s'agit par exemple de collections spécifiques pour les lecteurs souffrant de troubles dys, mais aussi de la manière dont mieux accueillir les autistes dans nos bibliothèques. Et puis, il y a des actions plus atypiques, comme l'utilisation d'un chien auquel les enfants ou adolescents peuvent lire des histoires ou juste avec lequel parler en sachant qu'ils ne seront pas jugés.

Enfin, la durabilité a été représentée au travers de bibliothécaires à vélo ou encore d'usages pratiques en bibliothèque comme le prêt de sacs, l'utilisation de mobilier de récupération, la création de grainothèques et même l'installation de ruches sur les toits.

EN CONCLUSION

Il est malheureusement impossible de rendre compte de tout ce qui se passe lors de ce congrès. En dehors des conférences et autres sessions, les discussions informelles avec des bibliothécaires du monde entier sont des plus enrichissantes et source de nombreuses idées nouvelles. Le salon professionnel permet de se tenir au courant des dernières évolutions au niveau matériel et au niveau des logiciels de support bibliothéconomique, et de créer des contacts

inestimables. Une visite à un congrès de l'IFLA aura des répercussions sur notre façon de travailler et de voir notre métier qui durera bien au-delà de cette seule semaine d'août 2019. ●

Notes

- 1/ Dix opportunités (IFLA Global Vision) sur <https://ideas.ifla.org/fr/266-2/> consulté le 17/09/2019.
- 2/ <https://ideas.ifla.org/fr/>
- 3/ <https://librarymap.ifla.org/map>
- 4/ Objectifs de développement durable (Nations unies) sur <https://www.un.org/sustainabledevelopment/fr/objectifs-de-developpement-durable/> consulté le 15/09/2019.
- 5/ IFLA/Systematic Library of the Year award sur <https://www.ifla.org/node/29023> consulté le 17/09/2019.

« INFORMATIE AAN ZEE » 2019 : L'UTOPIE POSITIVE POUR SERVIR LES BIBLIOTHÈQUES

PAR BRIGITTE MYLE

coördinator, Sociaal-cultureel werk en bibliotheekbeleid,
Algemene directie Cultuur, Jeugd en Sport, Vlaamse Gemeenschapscommissie

Les 19 et 20 septembre 2019, le VVBAD, l'association professionnelle en Flandre du secteur de l'information, tenait la seizième édition de son congrès biennal « Informatie aan zee » à Ostende. Ce congrès est « the place to be » pour les professionnels flamands de l'information. En tant que novice dans le secteur¹, j'étais très curieuse de le découvrir et je m'étais inscrite pour la première journée.

Dans son introduction, le président du VVBAD, Patrick Vanouplines, a évoqué la période difficile que l'association a traversée après la décision du gouvernement flamand de ne plus subventionner d'organisations professionnelles telles que le VVBAD. Mais l'association n'a pas perdu espoir et s'est repositionnée. Le concept de son congrès biennal a été actualisé. Ses membres ont été impliqués dans la programmation. Plus que jamais, l'accent est mis sur les réseaux et les nouvelles méthodes de travail, comme l'utilisation de l'application *Web Conversation Starter* pour favoriser les échanges entre les participants, ou un véritable stand avec des gadgets au bénéfice des organisations.

À PROPOS DE L'IFLA

Pendant la première conférence, Barbara Lison, directrice de la bibliothèque publique de Brême et présidente de l'IFLA, s'est concentrée principalement sur le fonctionnement de l'IFLA en tant que porte-parole internationale des bibliothèques et services d'information. Elle a présenté le projet *Global Vision*, qui vise à travailler sur une

approche participative et *bottom-up* d'une nouvelle stratégie 2019-2024 pour l'organisation. Personnellement, j'ai été impressionnée par le fonctionnement efficace de cette organisation internationale et par son expérience ; c'est ce que j'espère pour notre secteur.

UTOPIA AALST, MEILLEURE BIBLIOTHÈQUE

Par la suite, la remise du prix bisannuel de la « Meilleure bibliothèque des Flandres et de Bruxelles » a eu lieu. Utopia Aalst a été élue par un jury professionnel et par le public parmi une liste de six nominés. Cette toute nouvelle bibliothèque, ouverte en juin de l'année dernière, est équipée d'instruments très modernes tels que le tri automatique des livres retournés. Lors de la cérémonie de remise des prix, les organisateurs ont souligné l'importance non seulement de l'architecture du bâtiment, mais aussi de la collection et des activités, et du fait que la bibliothèque soit connectée aux communautés locales. Ce prix est bien connu des professionnels, mais on constate que les candidats font souvent appel aux médias locaux et sociaux pour faire entendre la voix du public. Le prix

semble ainsi contribuer à une sensibilisation plus large pour les bibliothèques publiques.

Ellen Hartman (partenariat OCLC) a plaidé en faveur des jeunes professionnels. Tout comme le secteur du patrimoine, où je travaillais précédemment, le secteur de l'information a une population vieillissante. On anticipe un risque réel de perte d'expérience et d'expertise dans quelques années, quand de nombreux bibliothécaires ou archivistes partiront à la retraite. Comment attirer de jeunes professionnels ? Ellen Hartman a expliqué que les jeunes professionnels sont surtout à la recherche d'emplois où ils peuvent apprendre et se développer autant que possible, et qu'ils sont désireux de contribuer à quelque chose de significatif ou avec un intérêt social. La flexibilité est aussi très importante pour eux. D'où son conseil de personnaliser la communication dans les offres d'emploi.

PAUL SMIT, PHILOSOPHE ET CABARETIER, DÉCORTIQUE NOTRE CERVEAU !

Le principal exposé du matin fut celui de Paul Smit, philosophe et cabaretier



néerlandais. Il présentait d'une manière rafraîchissante et humoristique la manière dont notre cerveau fonctionne et comment cela nous influence lorsque nous collaborons (dans une équipe, par exemple). Les changements de comportement ne sont efficaces qu'à la condition de répéter suffisamment les tâches et de travailler par petites étapes.

ATELIERS : MARKETING, DÉVELOPPEMENT DURABLE, ETC.

Pendant l'après-midi, les participants pouvaient choisir parmi un large éventail d'ateliers et de conférences qui abordaient des thèmes numériques, ou des thèmes plus sociétaux ou de nouveaux développements dans le secteur de l'information. L'atelier « Marketing pour les services d'information » proposait un cours très pratique destiné à ceux qui travaillent dans une bibliothèque ou un centre de documentation. On insistait sur l'importance de bien connaître ses propres forces et faiblesses en tant que bibliothèque ou centre de documentation, et de pouvoir décrire d'une manière claire sa valeur ajoutée pour, par exemple, les utilisateurs.

Les « Objectifs de développement durable » de l'ONU ont été clairement mis en évidence dans un autre atelier : historique, enjeux, importance de la thématique et, bien sûr, les objectifs

eux-mêmes. L'orateur a également parlé de la situation actuelle, notamment au niveau de l'UE et de la Belgique. Selon lui, on peut dire que ce sont surtout les administrations locales qui travaillent avec ces objectifs, et que les vraies opportunités se situent à ce niveau. Il a invité les bibliothèques à s'impliquer de façon planifiée dans cette matière. L'IFLA a développé un guide pratique à ce propos.

J'ai été fort intéressée par la présentation de Jean-François Füeg et Camille Morin de la Fédération Wallonie-Bruxelles, car nous envisageons un projet similaire à celui présenté. En janvier 2017, la Fédération a conclu un accord-cadre avec un consortium de librairies francophones en Wallonie et à Bruxelles, ce qui facilite grandement l'achat de livres par les bibliothèques publiques francophones. En outre, l'accord-cadre a rapproché les librairies et les bibliothèques de la Belgique francophone. Jean-François Füeg et Camille Morin ont expliqué comment le concept de l'accord-cadre est né, comment il fonctionne dans la pratique, quels sont ses avantages et quels sont ses premiers résultats. Personne ne s'attendait à ce qu'un simple appel d'offres puisse avoir autant d'effets positifs ! Les collègues flamands présents étaient nettement intéressés et ont fait savoir qu'ils ont suggéré au gouvernement flamand d'organiser quelque chose de similaire. Mon collègue Patrick Vanhoucke a brièvement exposé notre projet de

centrale de marché pour les 20 bibliothèques publiques néerlandophones en Région bruxelloise.

CONCLUSION

À la fin de cette première journée, je regrettais de ne pas m'être inscrite aux deux jours entiers de cet « Inforum ». Il est clair que la force de ce congrès est le partage des bonnes pratiques et des nouveaux développements dans le large secteur de l'information, mais surtout le networking. À l'« Inforum », on tente de sortir des sentiers battus, par exemple en découvrant les réflexions d'interlocuteurs internationaux ou venant d'autres disciplines, qui réfléchissent et agissent autrement, et qui peuvent inspirer des réalisations novatrices pour notre secteur. ●

Note

1/ Je travaille depuis novembre à la Commission de la Communauté flamande, en tant que coordinatrice pour les bibliothèques et le secteur socioculturel.

LE PROJET BRINDACIER

SUR LA QUESTION DES DISCRIMINATIONS EN LITTÉRATURE DE JEUNESSE

PAR ANAÏS FÉLIX

coordinatrice de projet pour La trompette de Clio ASBL

Comme beaucoup d'autres secteurs, le monde de la littérature jeunesse fait aujourd'hui face à la question brûlante des discriminations. Comme ailleurs, celles-ci ont la peau dure et continuent à se manifester régulièrement dans ses milieux professionnels et ses récits, et ce malgré des acteur·trice·s sensibilisé·e·s et engagé·e·s sur ces questions. Et si, finalement, il suffisait d'un petit coup de pouce pour faire émerger de nouvelles pratiques et publications positives ?

Les discriminations sont les plus puissantes lorsqu'elles sont invisibilisées ou inconscientes. Petit·e·s ou grand·e·s, nous apprenons et reproduisons souvent sans nous en rendre compte des discriminations qui peuvent concerner le genre, la couleur de peau, l'orientation sexuelle, le handicap, etc. La culture et les récits jouent un rôle critique dans la construction de notre imaginaire et de notre inconscient. Ils façonnent notre vision de l'ordinaire et de l'extraordinaire, du soi et de l'autre. En fonction des messages et des valeurs qu'ils véhiculent, les récits ont le pouvoir d'impacter positivement ou négativement notre estime de soi, et la perception que nous avons des autres. Ils jouent sur nos capacités d'empathie, d'acceptation, de respect... Or les imageries et croyances de l'enfance sont de celles qui perdurent et se transmettent de la manière la plus naturelle et subjective qui soit. C'est pourquoi faire évoluer les objets culturels permet de toucher le public dès son plus jeune âge, et donc de changer durablement ses pratiques et ses croyances.

Cela, les acteur·trice·s ainsi que les différents publics de la littérature jeunesse en sont de plus en plus conscient·e·s. Le secteur est en pleine réflexion et mutation, mais souffre encore dans ses

fondements de mécanismes et de messages discriminants et stigmatisants. Lorsqu'ils sont sensibilisé·e·s à ces enjeux et ont la volonté de faire évoluer leurs pratiques, les acteur·trice·s de la littérature jeunesse manquent cependant d'outils spécifiquement adaptés à leurs besoins et à leurs modes de fonctionnement.

LE PROJET BRINDACIER

C'est dans cette optique que la commission Alter Égales de la Fédération Wallonie-Bruxelles soutient le projet Brindacier (en hommage à l'incroyable Fifi du même nom) de l'ASBL La trompette de Clio. Plutôt que de travailler sur les récits de littérature jeunesse une fois que ceux-ci sont déjà finis et publiés, ce projet vise à accompagner les éditeur·trice·s et les auteur·trice·s en amont de la production, à encourager des changements dans leurs pratiques professionnelles, et donc à favoriser la création et publication de récits positifs et inclusifs. Pour cela, le projet s'articule en deux axes : des outils pour accompagner l'évolution des pratiques des auteur·trice·s et des éditeur·trice·s de littérature jeunesse ; et une animation de sensibilisation à ces mêmes enjeux prévue pour les ados de 14 à 18 ans.

OUTILLER LES PROFESSIONNEL·LE·S

Durant plusieurs mois, l'équipe du projet a rencontré mensuellement un groupe d'auteur·trice·s et d'éditeur·trice·s de littérature jeunesse sensibilisé·e·s aux questions des représentations et des discriminations, et intéressé·e·s de faire évoluer leurs pratiques. La tenue de ce groupe de travail a permis de développer des outils pertinents tant sur le fond que sur la forme, en accord avec les enjeux et obstacles spécifiques de ces métiers. Le résultat est une formation qui sera dispensée lors de cycles d'une journée, et dont le contenu sera également disponible gratuitement sous forme d'un syllabus papier. Ces outils ont été développés spécifiquement pour les auteur·trice·s et les éditeur·trice·s de littérature jeunesse, mais peuvent également être intéressants pour les professionnel·le·s d'autres médiums culturels.





La liberté créative et de ton étant un enjeu important à nos yeux et à ceux de notre public cible, le projet met l'accent sur le fait qu'au nom d'une meilleure représentation dans la littérature jeunesse, nous ne cherchons pas à limiter le spectre des histoires écrites, illustrées et publiées, bien au contraire ! Notre objectif est de débusquer les stéréotypes et les fils scénaristiques discriminants qui se répètent inlassablement et inconsciemment depuis des décennies, de présenter leur impact, pour ensuite ouvrir le champ des possibles en soulignant toutes les histoires et personnages positifs et inclusifs qu'il reste à inventer ! En somme, apprendre à enrichir nos récits, et non à les appauvrir. La formation s'articule en deux temps, l'un théorique et l'autre pratique. Dans la partie théorique, l'objectif est de présenter des clés de réflexion pour comprendre et questionner les mécanismes et les impacts des stéréotypes dans les récits. Ces stéréotypes inconscients

peuvent en effet provoquer deux types d'effets négatifs : limiter la créativité, et entretenir des discriminations dans les imaginaires et le réel. Dans la seconde partie de la formation, l'objectif est d'apprendre à détecter où et comment ces stéréotypes se manifestent dans les images et les différentes étapes de l'écriture. En effet, les discriminations vont inconsciemment se loger et se cristalliser à de nombreux endroits du récit. Les discriminations se répètent et s'entretiennent à notre insu lorsque l'on imagine et caractérise un personnage, dans la façon dont il va entrer en relation avec les autres et dont il va évoluer dans le récit. À travers des explications, des exemples et des exercices, ce travail actif d'analyse devient de plus en plus automatique et facile à réaliser. Le focus est mis sur les discriminations de genre, mais les exemples et outils sont choisis et construits pour qu'ils soient pertinents autant que possible pour les autres types de discrimination.

SENSIBILISER LES ADOS

En complément des outils développés pour les professionnel-le-s de la littérature jeunesse, le projet prévoit également une animation à destination des adolescent-e-s de 14 à 18 ans, visant à les faire questionner les discriminations de la fiction et du réel. Cette animation a été développée de façon ludique en mélangeant les codes du fanzine et du jeu de rôle, et propose deux phases d'exploration.

Lors de la première phase consacrée à la création d'un personnage, les participant-e-s sont amené-e-s à réfléchir aux représentations et aux discriminations dans la fiction. En analysant nos héroïne-s préféré-e-s, il est intéressant de voir quelles sont leurs caractéristiques récurrentes, ce que l'on identifie comme leurs forces et leurs faiblesses, et ce que cela nous transmet comme valeurs. La deuxième phase de l'animation prend la forme d'un jeu de rôle, durant lequel les participant-e-s expérimentent l'arbitraire et l'injustice des discriminations du réel. Sur base d'un scénario et des caractéristiques de leur personnage, les participant-e-s explorent les thématiques du travail, du logement, et de l'accès aux soins de santé. Les caractéristiques aléatoires de leurs personnages leur donneront des bonus et/ou des malus pour avancer dans l'histoire, en écho aux discriminations de la vraie vie. Le jeu permet alors d'expérimenter, de se renseigner et de réfléchir à ces problématiques.

Cette animation complète sera proposée le 16 novembre lors de la journée « Féministe toi-même ! » organisée par le PointCulture de Bruxelles, et le guide d'animation sera quant à lui disponible gratuitement sur demande. ●

INFOS :

info@latrompetteclio.be

LE DELTA, UN TIERS-LIEU EN PLEIN CŒUR DE NAMUR

PAR HUGUES DORZÉE

journaliste

Toutes les photos : © Le Delta

Le 21 septembre, la Province de Namur a inauguré en bord de Sambre un splendide lieu culturel et artistique réunissant sous son toit des salles de spectacles, des studios d'enregistrement, des résidences d'artistes, des espaces d'exposition... Le Delta est un modèle de rénovation architecturale où le modernisme des années 1960 et l'innovation contemporaine se côtoient admirablement. Le nez sur le fleuve, inondé de lumière inspirante, Le Delta est une merveille urbanistique qui n'attend plus qu'à vivre, s'exprimer, s'exposer. Aux Namurois et à tous les citoyens visiteurs de s'en emparer désormais !

« **P**ardon, pardon... »
Les ouvriers pressés se bousculent avenue Fernand Golenvaux.

Dans moins de dix jours, « Go, go, go ! », Le Delta ouvrira grandes ses portes au public. Un moment chargé d'émotion et d'enthousiasme pour l'équipe de l'ex-Maison de la culture, la Province et la Ville de Namur, mais aussi pour tous les Namurois qui attendent depuis plus de dix ans ce grand moment : « La fête s'annonce joyeuse », se réjouit une employée de l'accueil (encore provisoire) qui, entre le ballet des corps de métier, les visites de chantier et la préparation de ce grand week-end festif et gratuit, ne sait plus où donner de la tête.

De notre côté, on ne se lasse pas de découvrir de bas en haut ce splendide bâtiment-paquebot moderniste conçu dans les années 1960 par l'architecte Victor Bourgeois et entièrement rénové par l'agence d'architecture Styles Architects (Bruxelles-Paris).

« Ce lieu n'était plus adapté aux réalités d'aujourd'hui, tant au niveau technique (normes de sécurité, accessibilité, régie...) que des activités développées, explique Bernadette Bonnier, la directrice de Delta. L'ancienne Maison de la culture était essentiellement un



lieu de diffusion (concerts, spectacles, expositions). Cette mission n'est évidemment pas abandonnée, mais elle sera enrichie avec un gros travail de médiation. Par ailleurs, il s'agissait d'inventer un tiers-lieu, un lieu de vie, de création, de convivialité, de recherches... »

Pour mener à bien cette grande aventure, les pouvoirs publics ont entrepris une vaste consultation participative (membres du personnel, acteurs culturels, experts techniques...) afin d'identifier collectivement les besoins et de rédiger un cahier des charges « complet et réaliste », insiste la directrice. C'est l'urbaniste et architecte Philippe Samyn, membre de l'Acadé-

mie royale de Belgique, qui a coordonné ce vaste chantier lancé en 2017 autour de quelques grandes « lignes directrices » : une architecture intégrée dans l'environnement urbain, l'exploitation du paysage et l'aménagement des abords, la polyvalence et la mutualisation des espaces, la performance énergétique, etc.

TAMBOUR BATTANT

Le résultat est tout simplement impressionnant. Dès l'entrée, on lève les yeux vers Le Tambour, cette nouvelle salle circulaire qui, de l'extérieur, donne envie d'en savoir tellement plus. On pénètre par le hall principal, spacieux et accueillant. Avant de plonger vers le Foyer, entièrement vitré et connecté, agrémenté d'une œuvre contemporaine signée Yves Zurstrassen.

À travers l'immense baie, la Sambre nous tend les bras.

« Le hall est pensé comme un espace partagé et convivial, avec un comptoir d'accueil mobile, une zone vestiaire, une petite boutique qui accueillera des livres d'art et les créations d'une soixantaine d'artisans namurois, précise la directrice de Delta. Quant au Foyer, il servira à la fois de salle de lec-



ture, de lieu d'étude pour les étudiants, de bar pour les événements... À l'étage, la petite mezzanine pourra également servir d'espace d'exposition. »

Tout est sobre, réalisé avec goût, et l'on (re)découvre, subtilement intégrés, quelques éléments d'époque conservés à l'identique (le sol pavé en marbre du Portugal serti de cuivre, les rampes et leurs dorures, les colonnes dorées...).

Autant de traces d'une époque où cet ancien « Palais de la culture », qui repose sur 131 (!) pieux en béton (de 7,50 mètres de longueur en moyenne), s'adressait à « un public aisé et averti, bourgeois et provincial », comme le rappellent les auteurs de la publication *Namur, Le Delta*. Avec son club sélect, un restaurant haut de gamme (Le Champeau), une grande salle de spectacle et de congrès (1 200 places) avec traduction simultanée...

Dans la foulée du mouvement post-68 visant à démocratiser la culture, initié notamment par l'écrivain et ministre français André Malraux, l'action cultu-

relle « populaire » et « l'éducation permanente » feront progressivement leur entrée à Namur dans ce bâtiment moderniste qui accueillera l'ex-Médiathèque avant d'amorcer cette mue de grande ampleur et devenir le futur « Delta ».

Pourquoi ce nom ? « Un nom n'est jamais anodin, sourit Bernadette Bonnier. Celui-ci a été choisi au terme d'un processus participatif réunissant des agents de différents services provinciaux, la société Ekta et Nakami. Le Delta, c'est beaucoup de choses à la fois : l'embouchure d'un fleuve, le différentiel en mathématiques, le symbole philosophique rassembleur, la lettre grecque, une pensée ternaire et non binaire, avec de la réflexion, de la nuance... Et puis c'est un nom court, facilement mémorisable. »

UN LIEU OUVERT ET INSPIRANT

Le Delta, c'est surtout, pour le plus grand bonheur des Namurois et des

visiteurs étrangers, 6000 m² de culture (contre 4500 m² autrefois), trois salles de spectacles modulables, trois niveaux d'exposition, un jardin et une terrasse panoramique, des bureaux, le PointCulture de Namur, un restaurant brasserie, trois studios d'enregistrement, trois salles d'animations, de formations et d'ateliers, un centre de documentation en arts, le QG des Jeunesses musicales et un studio pour la Rock's Cool, des résidences d'artistes, un restaurant et des commerces...

Bref, un lieu ouvert, où la culture va se vivre de manière inspirante, spontanée, transversale. Avec une approche interdisciplinaire (arts plastiques, musique, images, théâtre et danse), une attention forte portée sur la culture émergente et les cocréations, la médiation et la participation citoyenne.

Le Delta entend également être à la croisée des chemins dans le Namurois (aux côtés des artistes locaux, au travers de partenariats avec le monde associatif...) et défendre une culture ac-



► cessible à prix démocratique, avec une programmation qui se veut complémentaire à celle déjà existante. À commencer par les 20 centres culturels répartis dans toute la province, dont un à Namur-Ville (aux Abattoirs, à Bomel).

OMBRES ET LUMIÈRES

En déambulant, à quelques jours de l'ouverture, dans ce Delta alliant le béton lisse et les bois clairs, les revêtements sobres et le blanc apaisant, le tout inondé d'ombres et de lumières naturelles, on mesure tout le potentiel de l'espace. Entre les menuisiers, les régisseurs, les peintres et les futurs locataires affairés, on peut volontiers imaginer ce fameux « catalyseur d'énergies citoyennes » que ses concepteurs appellent de leurs vœux. « Pour que la culture se vive de

manière naturelle, libre et engagée », comme le précise sa directrice. Encore vide, chaque recoin du Delta est déjà porteur d'une « âme » singulière. Avec ses 450 places assises (600 debout grâce à un système de sièges rétractables sous la scène), son plateau agrandi, ses équipements de projection (numérique, 16 et 35 mm), une acoustique soignée et un revêtement agréable et nettoyable, la grande salle vous en met plein les yeux. « On a désormais une régie et un plateau performants et une salle parfaitement accessible aux personnes à mobilité réduite, comme en témoigne notre label Access-i », se réjouit la directrice. Plus loin, quand on pénètre dans le Tambour, une impressionnante salle circulaire qui accueillera, grâce à son « dispositif non frontal » (120 à 150 places), des spectacles forains, du cirque, des battles de hip-hop, des ex-

périences numériques et sonores..., on mesure toutes les potentialités du lieu.

« Ici, nous avons la possibilité d'ouvrir une partie du plafond, d'agencer les sièges sous forme d'une agora et de créer une ambiance intimiste », se félicite notre hôte du jour avant de nous faire découvrir une troisième salle, le Médiateur, accessible à une jauge plus petite (80 places), également aménagée de manière originale avec une petite scène, une circulation en arrondi et la possibilité pour les associations de bénéficier d'un lieu cosy pour des rencontres, débats, projections...

GRADINS ET FLEUVE À PORTÉE DE MAIN

En restant au niveau -1, on mesure toute la puissance de ce projet architectural inédit en lorgnant du côté des trois studios d'enregistrement (qui seront équipés et inaugurés dans un second temps), du futur restaurant Demain (qui se situe « quelque part entre le coffee shop, la cantine et le néo-bistrot, avec une cuisine de saison, en lien direct avec les producteurs locaux », selon son gérant), des futures boutiques, des salles de réunion et de l'entrée indépendante des artistes.

Ici, Le Delta prend tout son sens. Avec une magnifique ouverture sur le fleuve, des connexions piétonnes, la porte d'Entre-Sambre-et-Meuse accueillant les arrivants en navette fluviale (la fa-



meuse Namourette), des nouveaux gradins (500 places) plongeant sur le chemin de halage...

« C'était une des idées fortes du projet : réhabiliter la rue des Bouchers voisine qui était devenue un chancre urbain, connecter Le Delta avec la Halle al'Chair (la halle aux viandes), qui est une bâtisse mosane de type architectural Renaissance (1588-1590) ayant abrité la corporation des bouchers, qui a ensuite été aménagée en musée archéologique (1855) et va accueillir l'office du tourisme », explique Bernadette Bonnier. À l'avenir, les Namurois pourront profiter du quai réaménagé, venir manger un bout en terrasse, aller visiter une expo, lire sur les gradins..., ou rejoindre la deuxième partie du bâtiment, tout aussi flamboyante : l'espace muséal.

Accessible soit par le nouvel ascenseur, soit par l'escalier principal, cet espace se présente sur deux niveaux, avec d'immenses baies vitrées offrant un point

de vue surplombant la ville, du dégagement et un comptoir d'accueil et de médiation.

Ici, l'art contemporain sera roi. Avec la mise en valeur des collections muséales et des grandes expositions, comme celle d'Evelyne Axell qui se tiendra jusqu'au 26 janvier (lire encadré ci-contre).

« On proposera des œuvres de qualité, mais on souhaite aussi accompagner, expliquer, provoquer des rencontres

entre les artistes et le public, dialoguer avec le milieu scolaire... », précisent les gestionnaires du lieu. Pas question donc d'en faire un lieu « dormant » : les arts plastiques se déclineront de manière évolutive, avec la présentation d'œuvres des XX^e et XXI^e siècles et de deux artistes namurois internationalement reconnus : Henri Michaux et Evelyne Axell, des expositions temporaires, des ateliers créatifs, des rencontres, l'ouverture du centre documentaire artistique... Le tout dans l'esprit du BSP22, le musée d'art de la province du Hainaut.



À 360 DEGRÉS

Pour clôturer cette visite du Delta en beauté, nous filons sur le jardin-terrasse panoramique et sa vue à 360 degrés sur le Grognon, la Citadelle, la ville de Namur et ses alentours... L'espace, unique en son genre, sera ouvert au public durant la journée. On pourra venir ►



Fête d'ouverture ©

- se délasser, travailler, bouquiner. Les résidences d'artistes installées au même niveau vivront leur vie en parallèle. Et puis il y aura le jardin suspendu, un clin d'œil à l'autre jardin réalisé en 1960 par l'architecte paysagiste René Pechère au pied de l'ex-Maison de la culture. De haut en bas et d'est en ouest, Le Delta est une invitation au voyage à travers les arts. Conçu de manière durable (isolation, exploitation de la lumière naturelle, ventilation...), soucieux de placer l'utilisateur (le visiteur, lecteur, étudiant, spectateur...) au « centre des projets », ce tiers-lieu et son équipe dynamique (entre 40 et 60 personnes pour assurer la programmation, la communication et les liens avec les publics, l'administration, la régie) vont vivre de collaborations multiples avec trois partenaires de choix (PointCulture, les Jeunesses musicales et la Rock's Cool) et l'ensemble des opérateurs namurois (FIFF, KIKK, asbl EOP !, Beautés Soniques, FITA...). En décloisonnant les disci-

plines, en favorisant les cultures émergentes et les créations, en stimulant les énergies citoyennes. Dynamisés par ce bâtiment aux mille recoins, gorgé de lumière et de poésie, entre fleuve et terre, porteur de beautés nouvelles et de rencontres humaines à (ré)inventer.

EN TOUT GENRE

Durant les semaines à venir, Le Delta propose une série d'activités autour de deux fils rouges. Le premier, qui a débuté le 21 septembre, baptisé *En tout genre*, met en avant des femmes artistes, propose des films de réalisatrices, interroge les féminités et les masculinités, etc. Le second, qui débutera dès mars 2020, aura pour thème « Mouvements, déplacements, migrations ».

Jusqu'au 26 janvier, le public pourra notamment découvrir l'exposition inédite *Evelyne Axell, Méthodes pop*. De son vrai nom Evelyne Devaux, cette

artiste namuroise décédée à l'âge de 37 ans (1935-1972) a créé une œuvre foisonnante inspirée d'artistes pop anglais (Pauline Boty, Peter Phillips...). Cette rétrospective propose des œuvres de jeunesse, des collages, des tableaux préparatoires..., mais également son *Musée archéologie du XX^e siècle*. Département : âge du plastique, un projet non réalisé et imaginé par Axell en 1970 dédié à l'utopie du tout au plastique.

Info et réservation : 081 77 67 73, mediation@ledelta.be ●

INFOS :

Le Delta, avenue Fernand Golenvaux 18, 5000 Namur.
Site : www.ledelta.be



Telliskivi

ESTONIE : CULTURE POSTSOVIÉTIQUE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

À Tallinn, l'architecture soviétique réhabilitée de la zone portuaire accueille de nouveaux projets culturels d'ampleur, sous l'impulsion d'acteurs privés et publics. Où les arts côtoient le plus souvent l'industrie créative, dans un esprit collaboratif. Depuis le retrait de l'Union soviétique en 1991, l'Estonie est devenue l'un des pays d'Europe orientale les plus aisés, et parmi les plus avancés au monde sur le plan technologique, Skype en étant peut-être l'exemple le plus populaire. De même, ce souffle de liberté a généré une scène culturelle très active qui réinvestit depuis quelques années le patrimoine postindustriel. En particulier dans la capitale estonienne, Tallinn. Le mouvement, au départ surtout stimulé par des initiatives privées faute de subsides, est désormais suivi par les pouvoirs publics qui revitalisent des sites majeurs. ▶



Telliskivi.



Telliskivi.



Telliskivi.



Telliskivi.

► HUBS CRÉATIFS

Dans ce contexte, des centres culturels émergent davantage sous forme de hubs créatifs qui associent la culture à des activités en lien avec l'industrie créative. Référence du genre, la Telliskivi Creative City, ou réaffectation radicale d'un site postindustriel en nouveau spot urbain, au sein de la zone portuaire de Kalamaja, au nord de la ville. Typique du genre, le quartier aligne les ex-maisons de pêcheurs en bois repeintes en jaune, vert ou rouge, désormais investies par une population jeune et hipster : familles avec enfants en bas âge, artistes, etc.

La cité créative de Telliskivi a pris forme sur le site d'une usine électroméca-

nique soviétique. Le site intègre des studios de musique, des corners de créateurs (design, stylisme, etc.), un skatepark, des marchés aux puces, des foodtrucks, cafés et restaurants... Tout en brassant des activités culturelles, dans ses murs et en plein air. « L'idée étant de développer le projet selon un nouveau modèle économique, et de privilégier les coopérations et synergies avec d'autres centres et lieux culturels, aux niveaux local et international. De même que l'aspect participatif, comme lors des Kalamaja Days, forums de discussion autour de thématiques liées au quartier », se félicite Januus Juss, fondateur. Aujourd'hui, Kalamaja et Telliskivi attirent 250 entreprises et 1 500 personnes y travaillent. Nous accueillons environ 600 concerts

et autres manifestations culturelles chaque année, attirant près d'un million de visiteurs. Du Telliskivi Street Food Festival au marché aux puces du samedi, en passant par les concerts, les stand-ups et le théâtre expérimental, cet endroit est vivant. Un rêve naïf est devenu réalité : actionner la culture sans subventions.»

L'esprit brut et industriel du lieu a été préservé, contribuant à son atmosphère à la fois intemporelle et vibrante. Januus Juss poursuit : « Tout cela prouve qu'au lieu de faire des calculs à froid, il vaut mieux se concentrer sur le développement non pas de l'immobilier, mais de la communauté et de la culture. Avec un ingrédient essentiel : la foi en une société civique ouverte et une conception humaniste de l'espace



Telliskivi.

urbain. Le projet est autonome depuis sa naissance. Tous les profits ont été réinvestis dans la communauté. »

Aujourd'hui, le projet est devenu exemplaire hors des limites du pays. Et en juin dernier, le Fotografiska y a ouvert une première réplique du musée de la photographie suédois, bientôt suivie par d'autres à New York et à Londres. Fotografiska Tallinn dispose d'espaces d'exposition et d'événements, d'une cafétéria et d'un bar-restaurant panoramique, tout en s'intégrant dans l'âme du site. L'ambition étant de « redéfinir l'expérience traditionnelle des musées en créant des lieux de rencontre urbains où les citoyens du monde entier sont invités à habiter, à s'inspirer, à remettre en question les conventions et à

grandir en tant qu'individus, souligne la directrice Margit Aasmäe. En donnant de l'espace aux textes derrière les images, nous ouvrons des discussions sur des sujets qui ne peuvent pas être ignorés ».

KAI ARTS CENTRE, DANS UNE EX-USINE DE SOUS-MARINS

Ouvert depuis cet automne dans la zone portuaire en pleine reconversion, sur le site de l'usine de fabrication de sous-marins Noblessner, autre vestige de l'époque tsariste, le Kai Arts Centre est un espace culturel dédié à l'art estonien et international avec 450 m² d'espace d'exposition, un centre éducatif, un auditorium destiné à accueillir des

manifestations culturelles, des studios culinaires et un restaurant, ainsi que des ateliers ouverts à tous.

Le port Noblessner s'est déployé en 1912, sous l'impulsion de deux hommes d'affaires de Saint-Petersbourg – Emanuel Nobel, neveu d'Alfred Nobel et plus grand industriel du pétrole d'Europe, et Arthur Lessner, propriétaire de l'usine de machines GA Lessner – qui bâtirent sur le site une usine de production de sous-marins, pour servir la marine du tsar russe. En raison de ses fonctions militaires, la zone a été fermée au public pendant près d'un siècle. Le bâtiment de deux étages en béton, au toit incurvé, a été entièrement rénové par le bureau international KAOS architects. L'exposition inaugurale de Kai, *Laissez* ▶



Kai arts center



Kai arts center

- *le champ de votre attention... Adoucir et étendre*, programmée jusqu'au 1^{er} décembre, se réfère au rythme de vie estonien et « se situe à l'intersection des arts et du bien-être », souligne Karin Laansoo, directrice. Pour thématique, « la transition saisonnière vers l'obscurité et la dormance inhérente à la fin de l'automne et au début de l'hiver en Estonie, qui peuvent affecter notre corps, notre vie intérieure et notre façon de nous unir ». Au travers de travaux d'artistes aux pratiques variées : arts visuels, méditation en mouvement, écoute en profondeur, danse contemporaine, écriture, textile et savoirs médicaux traditionnels.

L'exposition a été montée par la curatrice estonienne Hanna Laura Kaljo : « Le processus de conservation consistant à imaginer la première exposition à Kai et dans cette partie côtière de Tallinn, jadis fermée et aux couches historiques, a été guidé par des méthodes d'écoute et de perception intuitive, explique-t-elle. Je suis restée vulnérable face à une histoire à laquelle on ne peut pas accéder directement. Il a été difficile et enrichissant d'imaginer comment évoquer une atmosphère d'ouverture à la profondeur et à la dormance, suggérée par la métaphore du sous-marin et de la saison. De plus, je considère Kai et son esprit collaboratif comme un atout inestimable pour l'écologie créative locale et les échanges internatio-

naux, notamment soutenus par un programme de résidences. Il offre aux participants sélectionnés la possibilité de vivre et de travailler à Tallinn, tout en s'imprégnant de la scène artistique dynamique de la ville. » Quatorze participants seront accueillis en résidence la première année, dont cinq originaires des pays nordiques et baltes.

PATAREI, PRISON RECONVERTIE EN PÔLE DE MÉMOIRE

Autre lieu historique qui s'intègre dans cette dynamique de redéveloppement urbain, la prison de la forteresse maritime de Patarei fut érigée en 1840 sous Pierre le Grand et a renfermé des détenus de 1919 à 2004. Outre des délinquants, des opposants politiques au régime y ont été emprisonnés et exécutés. Environ 45000 citoyens et résidents estoniens ont été enfermés pour des raisons politiques pendant l'occupation soviétique, et la plupart d'entre eux à Patarei.

Ce symbole de la terreur soviétique et de l'occupation allemande sera d'ici 2025 reconverti en lieu de culture, qui abritera un musée international des Victimes du communisme, couplé à un centre de recherche sur le sujet. Le musée aura pour but de présenter les crimes commis à la fois par les régimes

soviétique et nazi, en mettant l'accent sur les mécanismes et l'idéologie des régimes totalitaires, d'une vision locale à une situation mondiale. Il occupera 5000 m² de la partie est du bâtiment, dont les espaces préservés témoignent toujours de la réalité d'alors : des cellules de prison, une chambre d'exécution, des couloirs et passerelles exigus, etc.

D'ici à 2025, des activités culturelles y trouvent déjà écho, ouvertes aux visiteurs de mai à octobre et inaugurées cette année par l'Institut estonien de la mémoire historique. Un espace de



Patarei



Patarei



Patarei

1 200 m² a ainsi prêté ses cloisons à l'exposition *Le communisme est une prison*. « Patarei est un lieu où l'on peut apprendre, vivre, se souvenir et méditer. Quels que soient le lieu de résidence, l'origine et la langue maternelle, Patarei s'adresse à chacun à sa manière. Il met en garde contre le danger des idées totalitaires et rap-

pelle la valeur de la dignité humaine et de la liberté », souligne-t-on sur place. Les 23 et 24 août, dans le cadre de la Journée européenne du souvenir des victimes de tous les régimes totalitaires et autoritaires, un spectacle chorégraphié a investi l'espace. « La musique et le flamenco ont emmené le public dans un voyage émotionnel

à travers les couloirs et les cellules de Patarei, racontant des histoires de souffrance et de douleur, mais aussi d'espoir insondable, éclaire la réalisatrice et auteure Anna-Mari Laulumaa. Ce spectacle s'apparente davantage à un rituel silencieux grâce auquel nous pouvons commémorer ceux qui ont souffert ici. »

Tous les arts dans la bibliothèque nationale

La bibliothèque nationale d'Estonie, dont le bâtiment principal a été dessiné par l'illustre Raine Karp, présente sur huit étages, dont deux en sous-sol, une architecture sculpturale, un rien déroutante. L'aménagement intérieur est toutefois constitué d'espaces fonctionnels et accueillants. Soit 20 salles de lecture, 600 sièges, un vaste auditorium pour des conférences. Il s'agit de l'une des plus importantes installations publiques pour la préservation et la transmission de la culture estonienne.

La bibliothèque cumule différentes missions. Depuis 1918, année de sa création et de l'indépendance du pays, elle est établie en tant que bibliothèque parlementaire, comme centre de service d'information pour les autorités du pays. En tant que bibliothèque nationale, elle archive et met à disposition du public les documents publiés en Estonie ou sur l'Estonie, dans le pays ou hors de ses frontières. Outre un département de littérature en estonien, avec des activités dédiées aux enfants et aux familles, le lieu fournit aussi des informations liées aux activités de recherche en littérature et en sciences humaines et sociales, de même qu'un centre de recherche et développement en sciences de l'information et des bibliothèques.



Bibliothèque de Tallinn



Langues et musique

Par ailleurs, un département de littérature en langues étrangères propose environ 133 000 articles, des manuels et fictions en russe, anglais, allemand, français et autres langues. Tandis que les échanges entre les communautés résidant en Estonie sont favorisés, par le biais de cercles linguistiques établis dans les cafés de différentes bibliothèques de la ville et ouverts gratuitement à tous ceux qui souhaitent s'exercer à parler chinois (mandarin), espagnol, anglais, coréen, français, suédois, allemand, finnois ou russe. De son côté, la bibliothèque nationale organise un cercle de langue estonienne.

L'ouverture au public trouve encore un terrain d'expression au rez-de-chaussée du bâtiment principal, notamment au travers du département « musique », lequel couvre tous les genres et permet de se documenter à partir de divers supports : livres dans différentes langues, revues de musique (y compris en anglais), partitions, CD, disques vinyle, cassettes audio, clips vidéo et films. La section dispose également d'un accès à la base de données électronique Grove Music Online.

De plus, une salle vidéo, d'une capacité maximale de 25 personnes, concentre l'équipement nécessaire pour regarder des vidéos et jouer sur console. Un espace de montage multimédia propose le matériel et les programmes requis pour convertir des DVD en VHS et éditer des fichiers audio et vidéo. Le département « musique » organise également des concerts et des performances musicales, des expositions et des ateliers. Des événements pour les enfants sont programmés deux fois par mois.

À ce niveau se niche également un centre culturel, avec une salle de théâtre, de projection, de concert ou autres activités culturelles, et de multiples espaces d'exposition. À côté, une cafétéria accueille les visiteurs avec un salon de thé pour les petites pauses et/ou une formule lunch « buffet » à savourer attablé-e entre des étagères de livres. Le tout, à prix démocratique. Près de là se trouve un espace dédié aux parents et bébés, accessible depuis le hall d'entrée, avec tout le matériel nécessaire et adapté : sièges confortables, table à langer, évier, poubelle à couvercle, etc.

La version mobile

La bibliothèque mobile, ouverte à tous les lecteurs, dispose d'une collection d'environ 4 000 titres. Qu'il s'agisse de revues, avec des articles récents en estonien et en russe, de littérature classique ou scolaire, le système permet de commander les outils requis dans le stock de réserve, accessible via le catalogue général. La carte de la bibliothèque centrale de Tallinn, valable pour l'ensemble du réseau de prêt de livres, est aussi valable pour la bibliothèque mobile. ●



Bibliothèque de Tallinn

SITES INTERNET :

<https://www.kai.center/>

<https://patareiprison.org>

<https://telliskivi.cc/>

<https://www.nlib.ee/>

OPÉRATEURS D'APPUI POUR BIBLIOTHÈQUES : COCONSTRUCTION D'ABORD

PAR DIANE SOPHIE COUTEAU

responsable du Service de la Lecture publique, Service général de l'Action territoriale

Rencontrer chaque directrice ou directeur des six opérateurs d'appui du réseau public de la lecture pour entrevoir un pan de leur quotidien professionnel s'est rapidement révélé une mission riche d'enseignement et pleine de nuances. Tour à tour, chacun s'est exprimé sur ce que représentait ce métier passionnant, mais parfois difficile au quotidien : Silvana Mei à Nivelles, Bénédicte Dochain à Liège, Marc Lavallé accompagné de Martine Jacquemart au Luxembourg, Pascale Vanderpère dans le Hainaut, Françoise Dury à Namur et Marie-Angèle Dehaye à Bruxelles.

Une constante pour tous, le métier se conjugue surtout autour des relations humaines et de la coconstruction. Le décret 2009 a changé le visage de ce qu'on appelait autrefois les Centrales. En les nommant opérateurs d'appui, les voilà devenus des dynamiseurs de réseau, mais également des accompagnateurs de bibliothèques locales en termes de conseil et de formation. Au quotidien, nos responsables et directeurs-trices partagent des visions très semblables, même si les réalités locales divergent fortement.

Le quotidien d'un directeur d'appui est difficile à résumer, une constante pourtant est partagée par l'ensemble des responsables rencontrés..., le travail administratif occupe une masse importante de leur journée. Le métier se décline autour des relations humaines et non plus autour de la gestion des collections. Tous affirment que cette activité dévore les trois quarts de leur temps. Difficile dans ces conditions de s'occuper d'une politique d'acquisition, d'aller voir les nouveautés des différents fonds (professionnels ou autres),

à moins de prendre du temps en dehors du temps de travail. La gestion des mails, des collègues du réseau des opérateurs directs ou des partenaires, est énorme. Le journalier se partage entre travail administratif, gestion budgétaire, management d'équipe et réunions de toutes sortes.

Et puis, il est nécessaire de prendre du temps pour réfléchir au projet de l'opérateur d'appui. Prendre du recul et se poser pour le concevoir est indispensable. Un directeur se doit de posséder un bon esprit organisationnel. Et s'il n'est pas secondé par une équipe compétente, sa charge mentale peut sembler très lourde.

LA SPÉCIFICITÉ DU MÉTIER

Être à la tête d'un opérateur d'appui se conjugue souvent avec de multiples caractéristiques : disposer d'une vision globale, se faire le relais de connexion entre les secteurs, faire respecter le cadre administratif et légal, donner les objectifs et les axes de travail et ne pas oublier d'être attentif à la

communication. Et puis, surtout, être à l'écoute des idées des collaborateurs, les aider à mettre les projets en place. L'opérateur d'appui aide et accompagne les bibliothèques locales dans leur imagination, leur créativité. Tous se sentent un peu comme un incitateur d'intégration dans le réseau, sans toutefois y mettre d'obligation d'aucune sorte. Un rôle d'harmonisateur, en quelque sorte. Tous s'accordent sur la complexité administrative en provenance tant de la FWB que de la Province ou de leur pouvoir organisateur. Cette complexité peut s'expliquer pour des raisons liées aux passés, mais accroît le travail au quotidien. Le nombre de réunions tend également à s'accroître. À nouveau, elles sont nécessaires, mais se révèlent nécrophages dans l'emploi du temps de chacun.

ET LES LIVRES ?

Les opérateurs d'appui veillent à suivre l'évolution de la société et des envies au sein de la population. On pourrait imaginer que la politique documentaire soit l'apanage exclusif des opérateurs

► directs et, pourtant, chaque responsable a souligné toute l'importance directe ou indirecte de cette politique documentaire dans leur travail. Le rôle de l'opérateur d'appui est de proposer des aides à la circulation des documents de chaque opérateur direct via le prêt inter. Évolution sociétale, les lecteurs souhaitent de plus en plus recevoir leur livre près de chez eux. Le service de proximité est donc devenu un enjeu important. Il s'agit d'être attentif et d'apporter les documents au plus près de l'utilisateur qui ne peut se déplacer facilement. Tous ont souligné la complémentarité entre les opérateurs directs et l'opérateur d'appui. Ce dernier serait un passeur qui se charge de réorienter les demandes des lecteurs.

Au sein de la province de Namur, l'enjeu de la complémentarité est très présent. L'opérateur d'appui achète les documentaires non disponibles auprès des opérateurs directs. L'habitude a été prise de faire parvenir une liste des achats effectués à la centrale et mis à leur disposition si besoin s'en faisait sentir. Une coutume qui commence à faire ses preuves et semble rencontrer les attentes. La centrale n'achète plus en masse, mais sélectionne de manière plus ciblée pour combler les demandes particulières ou des projets spécifiques.

LE CATALOGUE COLLECTIF, UNE AVENTURE PARFOIS COMPLIQUÉE

Un catalogue collectif est un outil fabuleux, mais sa mise en œuvre s'est souvent révélée un long parcours d'obstacles. Chacun des directeurs rencontrés a vécu cette aventure de manière différente. Au confluent d'un travail de catalogage et de prouesse informatique, il a souvent été l'occasion de rassembler toute l'équipe ou presque au travers d'un projet commun. Les responsables se souviennent de cette période comme d'un moment parfois difficile où ils se sont ressentis comme l'interface entre les différents participants (les opérateurs directs, l'équipe, le fournisseur et les différents services informatiques). Il a fallu rester à l'écoute de chacun, des

souhaits, des craintes comme des collègues. L'idée sous-jacente a toujours été d'offrir un service facilement accessible aux lecteurs ou à tout autre utilisateur. À Liège, le travail vers un nouveau catalogue collectif est en cours de réalisation. Il s'agit, rappelle Bénédicte Dochain, de rester attentif à emmener chaque locale dans l'aventure pour être au plus près de ses besoins. Cette aventure nécessite de faire une véritable analyse des besoins et des réalités de terrain, de l'évolution des normes de la BnF, et puis surtout de développer un portail dynamique où chaque commune peut s'approprier l'espace et de garder un outil fluide, accessible en toute simplicité pour chaque usager dans sa différence. Et, pourquoi pas, d'y amener un peu de « sérendipité », entendez par là que le lecteur qui fait une recherche sur un document pourrait être informé dans le même temps sur la conférence organisée à tel endroit sur le sujet recherché...

L'aventure du catalogue collectif à Namur présente peu de différences, la plus grosse difficulté consistait à convaincre les bibliothécaires de tout l'intérêt de changer de logiciel. Au final, le transfert s'est déroulé non sans douleur, mais avec un résultat probant et des envies de travailler en réseau. Un portail d'informations et de réservations commun (Tire-lire) est mis en place en juin dernier.

En Hainaut, on est en plein renouvellement. L'équipée a mobilisé tout le réseau. Elle s'est révélé être une aventure de coconstruction et de participation qui nécessiterait un article à elle seule. Pionnier dans les années 1990, le Hainaut avait construit un logiciel qui permettait d'exporter les données locales. Il s'agissait d'un répertoire, mais qui ne donnait pas la disponibilité du document. Un beau début, qui s'est poursuivi par la nécessité de créer un nouveau catalogue collectif et l'utilisation du même logiciel de prêt pour toutes les bibliothèques. Le travail est en cours actuellement. Un travail qui intègre l'adhésion pleine et entière de chaque opérateur.



LA MUTUALISATION

Chaque opérateur d'appui est très attentif à partager tout ce qui peut l'être au sein de son réseau, à mettre en commun les ressources, les budgets, les objectifs. Des réunions sont organisées régulièrement avec les locales au sein de chaque réseau. Ces réunions sont d'importance, les locales viennent avec leurs victoires, leurs difficultés. Tout peut y être construit et dit sans langue de bois. Lors des plénières, il arrive fréquemment que les bibliothécaires usent de ces réunions comme d'une plateforme d'échange et de lieu de partage d'expérience.

Le rôle de l'opérateur d'appui se concrétise dans une forme d'accompagnement des structures plus petites :



mise à disposition de personnel, accompagnement parfois plus matériel ou même développement de relations entre opérateurs d'appui différents pour le prêt inter ou l'échange d'une exposition.

Les réunions se font autour de sujets très différents : purement informatives (les statistiques, les informations en provenance du ministère...), des animations, des échanges d'expérience ou parfois sur des problèmes plus spécifiques (informatique, évaluation...) en plus petit groupe.

Les projets coconstruits deviennent une marque de fabrique un peu partout et, plus particulièrement en Hainaut, cette manière de fonctionner a abouti à la création d'un jeu, *Panique aux labos*, un outil d'animation fabuleux. L'intelligence collective devient la règle.

LA COORDINATION

La coordination est une nécessité quand on travaille en réseau. Il n'est nullement question de comparer l'opérateur direct avec une tête de réseau, mais plutôt de l'envisager comme une forme d'accompagnement. « L'opérateur d'appui se met au service du réseau, pour essayer de dégager un bien commun, la coordination se fait dans un état d'esprit très particulier... sans hiérarchie, dans un objectif de facilitation des actions », affirme Silvana. Chaque responsable tente de comprendre la réalité de chaque opérateur direct et essaye de prévoir ce qui peut être imaginé, de quelles ressources dispose la bibliothèque.

La coordination se fait parfois autour de grandes thématiques communes développées sur l'ensemble du réseau : « Aux livres, citoyens ! » à Liège, le

« travail » à Namur... Les bibliothèques sont toujours libres de participer et proposent des animations très variées et riches de sens sur un thème avec un soutien opérationnel de l'opérateur d'appui.

DES BONS SOUVENIRS OU DE TRÈS MAUVAIS ?

Bénédicte Dochain n'a pas hésité longtemps. Ses meilleurs souvenirs sont formés par l'ensemble des relations humaines et des rencontres au quotidien, le plus difficile à assumer reste les contraintes administratives qui mettent parfois beaucoup de freins à la réalisation d'actions. La gestion de projet se trouve trop souvent freinée par de lourdes procédures.

Françoise Dury garde un souvenir très amer de la suppression en dernière minute de l'inauguration du nouveau bâtiment pour des raisons indépendantes de l'opérateur d'appui. Il a fallu envoyer des non-invitations... pas facile à vivre. Le meilleur souvenir est lié... à la décision d'investir les nouveaux lieux.

Pascale Vanderpère évoque avec beaucoup d'enthousiasme la première rencontre au Grand-Hornu de tous les opérateurs d'appui et de leurs collaborateurs.

Au Luxembourg, Marc Lavallé se dit que le catalogue collectif est un outil formidable et une aventure passionnante. Martine Jacquemart se remémore avec plaisir les regards des usagers et le capital de sympathie attribué au travail effectué par les bibliothécaires : « On est des fournisseurs de bonheur. » Marie-Angèle Dehaye estime que ses bons souvenirs sont tous liés à des actions qui ont pu être concrétisées au terme de discussions parfois acharnées. Le métier de responsable d'opérateur d'appui est loin d'être à la portée du premier venu. Il faut une sacrée dose d'empathie, d'optimisme, de créativité, mais, en définitive, aucune des personnes rencontrées ne souhaite changer d'orientation. On les sent parfois épuisés, mais toujours prêts à repartir dès qu'une occasion de développer des capacités de lecture se présente... ●

PROJET « REBOOT » À LIÈGE :

QUESTIONS DE SOCIÉTÉ

PAR PIERRE HEMPTINNE

directeur de la médiation culturelle à PointCulture

La CCR/Liège a entamé une réappropriation culturelle du numérique. Avec et pour les jeunes. Lors de résidences et de plusieurs ateliers, en activant de nombreux relais territoriaux, la touche « redémarrer » a été actionnée, au nom de questions sociétales majeures.



Jeu vidéo créé avec Arts & Publics, 2019 ©

Partir : aux marges d'un monde devenu toxique et inhabitable, près de rivages désertiques, appelées par une voie lointaine qui les exhorte à fuir, des bandes d'adolescents cherchent le moyen de franchir la mer, d'atteindre l'autre rive, peut-être par un tunnel. Une atmosphère anxiogène de pertes de repères où l'on devient prêt à tout pour survivre. *Frontières virtuelles* : les frontières sont avant tout des constructions mentales, intérieures, des inventions culturelles relevant souvent de l'arbitraire, décrétées par des pouvoirs qui sont, eux, bien réels. Voici, à un moment précis, des grilles qui se ferment et séparent en deux une ville. De nouvelles règles de vie sont édictées. Les techniques numériques de contrôle régissent la vie de tout un chacun. La tâche d'adolescents, derrière leurs écrans, consiste à tuer des figurines de jeu. Ils sont récompensés selon le nombre de « kills » par journée. La frontière entre la vie réelle et le monde virtuel est floue. Les déviants sont très vite neutralisés. Ils ne doivent pas découvrir que leurs victimes dans le jeu sont en fait des personnes qu'ils exécutent. *Moi, nous étrangers* : une énumération bigarrée, chaleureuse, un chapelet de diversité. Les uns après les

autres, des adolescents déclinent leur identité, d'où ils viennent, et parfois comment et pourquoi ils sont arrivés ici. En peu de mots. Leurs visages apparaissent dessinés au simple trait noir. Une frise peinte défile derrière leurs figures. Des souvenirs de maisons. Des explosions de touches de couleurs, images de dispersion de l'être, de mondes qui s'écroulent. Le passage furieux d'un véhicule de police. Les flots bleus meurtriers à franchir. Des soleils perdus. Ensuite, les mêmes voix racontent ce que signifie être étranger, comment cela est ressenti, litanie des stigmates infligés par les habitants du pays soi-disant d'accueil. Ces trois vidéos ont comme caractéristique d'essayer de comprendre des situations compliquées en se mettant à la place des autres, d'activer l'empathie comme intelligence humaniste.

DES NARRATIONS PLUTÔT QUE DES DISCOURS

D'où viennent ces narrations, qui tranchent avec les discours et images qui « informent » sur l'actuelle « crise migratoire » constituée en enjeu électoral féroce ? Si ces vidéos ont (parfois) les côtés malhabiles des réalisa-

tions amatrices, elles en ont aussi la dimension poignante qui désarme les habitudes de voir et de penser. Elles interpellent. Elles sont complétées, enrichies, par six jeux vidéo qui explorent le stress de situations que l'on imagine assez ordinaires pour ceux et celles que l'on qualifie souvent à tort de « réfugiés illégaux ». *Donald export*, ou comment réussir à franchir sans dommage le mur de Trump ; *Plateforme export*, l'angoisse d'être enfermé à tort en prison et comment en sortir ; *Voiture export*, une traditionnelle course poursuite avec, à vos trousses, la police des frontières, comme exacerbation d'un absurde à la Kafka. *Escape center*, dans la peau d'un demandeur d'asile considéré en « séjour irrégulier » et qui cherche à s'échapper d'un centre fermé ; *Parc Maximilien*, un jeu de survie dans le désormais célèbre parc de Bruxelles ; dans *Save Him Please !*, l'histoire invite à sauver un enfant enfermé pour avoir cherché à aider des réfugiés. Les scénarios conventionnels des jeux vidéo sont détournés pour générer, eux aussi, de l'empathie à l'égard des réfugiés. Les mécanismes de cette empathie sont explorés par ailleurs à travers une installation numérique interactive intitulée *Contact*. Au sol, sur un tapis de jeu, sont imprimés des symboles



Œuvre sonore et électronique, stage « Contact » des Ateliers 04 ©

colorés, chaque couleur renvoyant à un bien collectif (l'eau, la nature), à un enjeu sociétal (la folie, ses égarements de jugement), à des valeurs divergentes (la colère, le bon, le mauvais). Le jeu consiste à envahir l'espace à plusieurs, circuler, marcher sur les différents signes, aller d'une zone à une autre qui, sous le poids des « errants », émettent des sons, des ambiances, des phrases ou bouts de mots, tout un univers heurté susceptible de générer autant de rejets que de rencontres. Le dispositif ouvre un espace d'expérience et de prise de conscience de tous les flux complexes qui modélisent les contacts entre individus, certains agis par eux, d'autres les instrumentalisant à leur insu, certains prévisibles, d'autres imprévisibles. Une belle occasion d'expérimenter, en situation réelle, la manière dont les technologies interfèrent avec toutes les autres dimensions de la vie humaine.

Ces diverses créations sont les résultats d'un même programme : *Reboot*. Un titre qui évoque le redémarrage auquel nous avons recours, parfois sous forme d'incantation magique, pour relancer un ordinateur qui déconne. Ici, vu l'ancrage culturel dans le vaste territoire liégeois, on peut y entendre une invitation à « redémarrer » plus fondamentalement nos relations aux technologies numériques pour les inscrire plus résolument dans les exigences démocratiques de nos organisations sociales. Tout le processus de mise en place de *Reboot* est instructif, s'agissant de modéliser d'autres manières de penser nos relations au milieu numérique, intrusif. Ce processus, fidèle à l'ADN des centres culturels, est détaillé par Justine Constant et Krystel Ciura, rencontrées à Liège en tant que coordinatrice et animatrice de la Coopération culturelle régionale.

« FAIRE DU NUMÉRIQUE »

Tout d'abord, et c'est un point important, le projet ne naît pas d'une impulsion à « faire du numérique » juste pour être dans l'air du temps. Il s'inscrit dans un état des lieux des besoins d'actions envers les jeunes publics et, plus spécifiquement, les adolescent-e-s, peu touchés par les programmes des centres culturels, hormis certains spectacles diffusés. Initié en 2016, ce travail réflexif, structuré et patient, impliquant les animateurs « jeune public » des centres culturels, identifie alors le numérique comme une clé d'entrée constructive pour travailler avec et pour les adolescents, réputés baigner dans ces interfaces technologiques. Cette familiarité des jeunes générations avec le numérique ne rime pas forcément avec une préoccupation pour les questions de société. L'idée est alors de faire la jonction entre ces différents points : immersion numérique, ado- ▶



Moi, nous, étrangers ?, film, École des devoirs, Latitudes Jeunes ©



Partir, film, Maison Jeunes Retinne et AMO Arkadas ©



Frontières virtuelles, film ©

► lescents, questions de société. Ce n'est pas rien comme parti pris méthodologique : d'abord, contre l'impératif de la vitesse numérique, prendre le temps de réfléchir, à plusieurs. Cela instaure déjà un autre rapport aux outils, à leur usage ou mésusage. C'est renouer avec la temporalité démocratique. Ensuite, la décision de travailler le numérique en vue de forger des outils ludiques autant que critiques, individuels et collectifs, sur nos relations à ce qui fait société, modifie considérablement la dynamique dominante où les déclinaisons du numérique sont vendues comme autant de protocoles tout faits venant combler divers besoins. En construisant le projet de cette manière, à partir, finalement, d'une faiblesse à l'égard du numérique – puisque l'on verra que les compétences sur cette matière sont peu présentes dans les centres culturels –, se fait jour la promesse de démonter l'instrumentalisation prégnante des modes d'être par le numérique et d'en ramener les usages vers diverses dynamiques d'émancipation.

Après le constat et la clarification de l'objectif vient donc l'inventaire des compétences à disposition. Ce n'est pas un créneau pour lequel les centres culturels sont très outillés. Il a fallu prospecter des ressources externes et, à partir de là, établir un plan de documentation et de formation. En ce qui concerne la formation à l'encadrement des adolescents, le savoir-faire d'EPTO (European Peer Training Organisation), association spécialisée dans les méthodes éducatives entre pairs, a été précieux ; une formation donnée aux porteurs et porteuses du projet a permis de formaliser le « moteur » de l'ensemble de la démarche. Au niveau numérique en lui-même, la recherche sera multiple et tissera des liens d'échanges réguliers avec, notamment, le Digital Lab de l'ULiège et de la Province de Liège – ainsi que le centre multimédia Don Bosco. Pour se familiariser avec les arts numériques, l'encadrement de *Reboot* ira à la rencontre d'artistes spécialisés dans ces techniques, certains seront ensuite im-

pliqués dans le dispositif mis en place. C'est en procédant de la sorte, soit en établissant des échanges entre organismes dotés chacun de compétences différentes, complémentaires, en mettant en réseau ces ressources dans la perspective d'un projet spécifique, concret, via des conversations, des échanges de fichiers, des découvertes d'outils et de réalisations existantes, en mettant en débat ce que tout cela provoque comme émotions et réflexions, c'est à travers tout ce travail que s'installe, entre les personnes concernées et leur propre milieu, un tissu cognitif et social à même d'accueillir différemment la technologie dans la société. C'est par ce lent tissage pluriel de contacts et relations que s'ébauche la possibilité d'une socialisation par une culture des technologies à même de lutter contre ce que nomme Yves Citton la « désintermédiation » voulue par les géants du numérique (pour rentabiliser la collecte de données individuelles). La méthode de travail territoriale de la CCR/Liège est, en soi, un produit, un outil, une matrice qui fructifie en rencontrant des artistes, en allant à la rencontre des innovations et prototypes que présente le KIKK, en participant à des tables rondes dans des hautes écoles et, surtout, en mettant en commun ce que l'on ressent et apprend lors de toutes ces démarches. Il en découle savoir et savoir-faire, formel ou simple feeling, réinjectés ensuite dans le programme et la gestion de *Reboot*. *Reboot* a pu naître parce que la CCR/Liège a pu dénicher des aides financières (Province de Liège, prix Ethias-ACC). Pour les centres culturels, le manque



Frontières virtuelles, film par 19 adolescents en région liégeoise, le tournage ©

de moyen spécifique décourage souvent de s'engager dans des actions sur le numérique. Pour dénicher le matériel – ordinateurs, logiciels –, beaucoup d'ingéniosité a été dépensée, non sans évoquer la débrouillardise et les bidouillages des pionniers de l'informatique et du Net.

REBOOT : UN PARCOURS RÉSIDENTIEL ET DES WORKSHOPS D'ARTS NUMÉRIQUES POUR LES JEUNES

Reboot, c'est d'abord un parcours résidentiel en plusieurs workshops dans les arts numériques, adressé à des jeunes de 14 à 18 ans. La finalisation est la création d'une vidéo qui parle de « migrations, racine et vivre ensemble ». Dans un second temps, selon un appel à participation, c'est la mise en place de huit projets locaux. Les techniques

abordées sont le son, le mapping, l'image vidéo et le jeu vidéo (en recourant à l'expertise d'Arts & Publics). Une centaine de jeunes ont participé à l'ensemble du processus. En même temps que chaque projet mettait en chantier l'accès, l'explication et la maîtrise des techniques concernées, les adolescents étaient sensibilisés aux divers aspects de la question migratoire, en partant de l'actualité, en déconstruisant l'instrumentalisation de la figure du réfugié et en replaçant cette problématique dans un questionnement plus large quant au devenir du vivre ensemble sur la planète. Penser tout en faisant ! Allier la réflexion, la sensibilité et le travail de la main. Ce qu'illustre à merveille l'atelier où 15 jeunes de Flémalle, après une série de conversations sur l'interculturalité, ont fabriqué des stickers, des t-shirts ou porte-clés décorés de messages humanistes, en s'initiant à la manipulation de la découpeuse laser ou de l'imprimante 3D.

UNE EXPO SOUS CHAPITEAU

Les produits de tous les ateliers ont été exposés lors des Découvertes du Petit Chêne, dans une exposition et sous le chapiteau d'Arsenic. C'était l'occasion pour les jeunes d'échanger entre eux sur leurs vécus, leurs réalisations, échanger aussi avec les animateurs, les artistes et, surtout, d'élargir le cercle vertueux de cette appropriation du numérique aux familles de la centaine de jeunes inscrits dans les projets. Le lent et indispensable processus d'évaluation est en cours, avec des entretiens individualisés, des réflexions en groupes, l'ensemble devant déboucher sur une deuxième édition en 2020-2021. On ne *Reboot* pas toute une société numérique en une fois. ●

INFOS :

<https://www.ccrliege.be/reboot/>

GAUTHIER CHAPELLE :

L'EFFONDREMENT À VENIR EST L'OCCASION DE RECONSTRUIRE DES UTOPIES

PAR THOMAS CASAVECCHIA
journaliste au Soir

Gauthier Chapelle, ingénieur agronome et docteur en biologie, est un des pionniers du biomimétisme en Europe. Une discipline qui consiste à s'inspirer du vivant pour mieux préparer la transition écologique. Mais pour le scientifique, il est désormais trop tard pour une transition douce. La rupture sera nette et les conséquences énormes. Il faut désormais préparer « l'après » en s'inspirant de la résilience dont fait preuve le vivant autour de nous. L'effondrement, la possibilité, enfin, de recréer une utopie ? C'est un des sujets explorés par le scientifique dans *Une autre fin du monde est possible*, livre qu'il a coécrit avec Pablo Servigne et Raphaël Stevens (éd. Seuil).

Vous avez beaucoup travaillé sur le biomimétisme. Comment peut-on le définir et peut-il aider dans la transition écologique ?

Les principes de base du biomimétisme impliquent de rendre l'humain le plus compatible possible avec le monde qui l'entoure en nous inspirant du fonctionnement de la nature. Personnellement, j'y ai cru pendant un temps, mais aujourd'hui, j'en reviens. Je pense que le biomimétisme à l'heure actuelle est très massivement utilisé à des fins de greenwashing. Or, le plus important dans le biomimétisme, c'est son ensemble de principes écosystémiques. Il faut, par exemple, une circularité totale des matériaux, aucune production de poisons persistants. Mais aussi une approche réellement locale, résiliente et basée sur la collaboration. Or, à l'heure actuelle, c'est loin d'être le cas. Je pense que le biomimétisme aurait pu être une solution si on s'y était pris plus tôt et qu'on l'avait envisagé différemment. Mais, en l'état, cela ne pourra plus servir de « solution » pour éviter la sortie de route.

Mais beaucoup de voix portent un discours « technosolutionniste » qui n'a de cesse de nous annoncer un futur meilleur et d'arrêter de nous alarmer à propos de l'effondrement. On nous parle de voyage sur Mars ou des robots qui élimineront le plastique des océans. Trop beau pour être vrai ?

Personnellement, je ne parle plus aujourd'hui de technosolutionnisme, mais de technobéatitude. Ceux qui tiennent ce genre de discours sont, à mon sens, dans un déni total de réalité. Chaque solution présentée comme « miracle » génère en réalité davantage de problèmes qu'elle n'en résout,



Gauthier Chapelle © Jérôme Pannou

notamment à travers l'effet rebond¹. Même quand on parle d'énergies renouvelables, on parle moins de la problématique de l'extraction et du recyclage des métaux qu'elle implique. Non, la technologie n'empêchera pas l'effondrement de nos sociétés basées sur l'extraction et l'exploitation des énergies fossiles.

Tout de même, on assiste à une prise de conscience forte, inédite dans son ampleur, de la jeunesse des pays occidentaux à propos de la catastrophe climatique à venir. Une bonne chose ?

C'est certain ! Gretha Thunberg montre aujourd'hui que la prise de conscience touche la jeunesse. Elle permet en tout cas à ces jeunes de se poser les bonnes questions. Mais c'est aussi un constat d'échec pour notre génération. Gretha Thunberg fait honte aux générations précédentes. Elle nous renvoie à nos propres échecs. La prise de conscience qui se généralise aujourd'hui, c'est celle qu'on n'a pas réussi à provoquer plus tôt.

Elle survient donc trop tard ?

Pour « sauver » le modèle précédent, oui. En parallèle du mouvement des élèves et plus largement de la jeunesse dont Gretha Thunberg est aujourd'hui un symbole, il existe un autre mouvement qui s'est joint à eux : Extinction Rebellion. Eux vont encore plus loin. Dans le discours tenu par les politiques et certaines associations, on nous parle d'une fenêtre de temps durant laquelle on peut encore agir avant qu'il ne soit

trop tard. Or le discours d'Extinction Rebellion est de dire qu'il est trop tard. Que cette fenêtre est fermée. Et qu'en attendant la fin de cette civilisation (et le début de la suivante), il nous faut accomplir un travail d'adaptation et de deuil pour ne pas aggraver encore la situation d'ici là. Ils réclament des mesures particulièrement ambitieuses de la part du monde politique. Et je pense qu'ils ont raison. Le discours « il est encore temps d'empêcher la hausse de 1,5 °C » est contre-productif et rassure pour rien. Il suffit de voir que les accords de Paris ne sont pas contraignants. Et que, d'ailleurs, ses objectifs ne seront pas atteints.

Comment peut-on expliquer que cette prise de conscience ait mis tant de temps ?

Je pense qu'on peut l'expliquer par plusieurs facteurs. D'une part, il y a eu un blocage profond du système extérieur : les dix pour cent qui prennent les décisions les plus impactantes de ce monde, des intérêts financiers qui ont activement milité pour la poursuite de nos politiques industrielles. Mais nous avons aussi notre part de responsabilité. Nous tous avons voulu nous accrocher à nos modes de vie, à notre pouvoir de consommation, à la croissance. Le matérialisme omniprésent dans nos sociétés ou encore leur organisation pyramidale et patriarcale représentent, eux aussi, des freins majeurs.

Même si la prise de conscience est là, encore faudrait-il qu'elle soit suivie d'actes. Les petits gestes existent et sont encouragés, mais changer profondément son mode de vie, c'est une autre paire de manches.... Si on prend simplement le coût énergétique d'Internet ou simplement nos modes de consommation, le bilan est désastreux...

Je pense que beaucoup de mouvements ont déjà été amorcés. Certains tentent de faire bouger les lignes. Je pense notamment à ceux qui, par conviction, ont décidé de ne plus prendre l'avion, ou de devenir végétariens. Mais il est vrai que le rapport à Internet et aux réseaux sociaux de cette nouvelle génération de militants est un peu leur point aveugle, avec une réflexion mi-



Libellule. A quand leur disparition © G. Chapelle

nimale sur le coût énergie et matériaux du Web. Et sur la question des smartphones, par exemple, la prise de conscience n'est pas encore tout à fait là. Personnellement, je pense qu'on devrait accoler sur les téléphones le même genre d'images que l'on peut voir sur les paquets de cigarettes. Cela pourrait servir de sensibilisation à l'impact de leur production sur l'écosystème. Il faut savoir quelles conditions de vie on impose aux populations qui vivent à côté des mines de métaux rares en Afrique, les conditions de travail dans les usines chinoises. L'impact sur tout le vivant de toutes ces chaînes de production est énorme. Mais les nouvelles technologies ne sont pas les seules responsables. Littéralement, TOUT doit être remis en cause : notre mobilité, nos méthodes de construction, d'habitation, notre façon de nous habiller. Tout autour de nous est basé sur notre dépendance aux énergies fossiles.

Comment, du coup, passer de la sensibilisation aux actes ?

Cela demande une certaine dose de courage, ce qui explique qu'il ne soit pas si facile de passer à l'acte. On peut avoir peur de s'isoler de ses cercles sociaux en allant « trop loin » : quitter son boulot – qui participe certainement

davantage au problème qu'à la solution –, passer au zéro déchet, arrêter de consommer de la viande, retirer son argent du système bancaire et œuvrer à ralentir la croissance, ce ne sont pas des gestes anodins et on a peur de se marginaliser. C'est sûr, il faut une bonne dose de courage.

Oui, mais quels sont, concrètement, les gestes à adopter pour pouvoir faire face à un effondrement ?

Je pense qu'on peut regrouper les priorités en trois points. D'abord, il faut relocaliser un maximum l'économie. Arrêter de financer le système, de le nourrir. Ensuite, dans la mesure du possible, il faut se passer au maximum de la « high-tech », retrouver une forme de frugalité heureuse qui ne passerait donc plus par la consommation. Et pour que cela fonctionne, il faut retisser du lien communautaire. Et si possible du lien local. Pas à l'autre bout du monde par clavier interposé. Mais cela ne signifie pas fermeture vers l'extérieur pour autant, il faudra pouvoir accueillir ceux qui devront fuir leur habitat en raison du climat. Il nous faut donc avant tout réapprendre à tisser du lien humain, à partager. Il faut commencer à se préparer. Collectivement et individuellement.



Trichie. Les populations de nombreux insectes sont en chute libre © G. Chapelle

► **Mais on parle d'effondrement. Le mot a de quoi faire peur. Pourtant, votre discours semble presque plus optimiste que pessimiste...**

Je pense qu'on n'est ni optimistes ni pessimistes. En réalité, nous sommes lucides. Quant au recours au mot « effondrement », il a été un peu stratégique pour accélérer la prise de conscience et je pense que, dans une certaine mesure, cela a bien fonctionné. Le mot recouvre en réalité plusieurs notions. D'une part, l'effondrement de nos sociétés industrielles. D'autre part, c'est l'effondrement de la Terre et du vivant, ou plutôt un changement massif de son organisation et de ses écosystèmes. Le problème, c'est que tant que le premier ne s'écroule pas, il continue de menacer le second. On s'avance désormais vers une nouvelle extinction massive. Et si le vivant y survivra de toute façon, il faudra des millions d'années avant que la nature puisse reprendre ses droits. Pour éviter ce cataclysme, je pense qu'il est urgent d'accélérer l'effondrement de nos sociétés. En ralentissant la croissance économique qu'elles recherchent et donc en consommant différemment et en adaptant nos modes de vie.

Un effondrement massif ne serait donc pas une mauvaise chose ?

Non, je pense même qu'il est souhaitable à bien des égards, même s'il ne se fera pas sans casse. De toute façon, plus on attend pour arrêter la « mégamachine » et pire ce sera pour tout le monde. Après un rebond, il pourrait même produire de nouvelles utopies. C'est d'ailleurs en partie l'objet de notre dernier livre, *Une autre fin du monde est possible*. L'effondrement serait l'occasion de remettre à plat l'organisation de nos sociétés, de nous adapter à un monde qui sera extrêmement changeant. De sortir du patriarcat et d'en finir avec les sociétés pyramidales, et de cette opposition entre nature et culture qui n'a aucun sens. On devra bien sûr apprendre à conditionner notre bonheur sur autre chose que notre consommation. Le lien à ce qui nous semble juste. On doit retrouver une forme de gratitude pour le vivant qui nous entoure, qu'il soit humain ou non.

Ces changements peuvent faire peur... On entend beaucoup une certaine droite libertarienne parler de

« totalitarisme vert ». Que répondez-vous à ces critiques ?

Il suffit d'être en contact avec les communautés qui se sont formées autour des questions d'effondrement. On y retrouve des logiques d'entraide, et une demande de rapports sociaux plus égalitaires. Il me semble que cela correspond peu à la définition du totalitarisme. En revanche, j'ai appris, enfant, que « ma liberté s'arrêtait là où commençait celle des autres ». Or, ces « libertariens » défendent surtout le *statu quo* d'un système qui produit, déjà aujourd'hui, les premiers réfugiés climatiques. Et, très sincèrement, si ces libertariens veulent partir sur la planète Mars pour la coloniser, je suis prêt à lancer une campagne de financement pour leur permettre de s'envoler et nous laisser entre nous (rires).

Justement, les populations les plus défavorisées sont aussi celles qui risquent d'être les plus touchées par le changement climatique et l'effondrement...

Oui, dans un premier temps, les pays chauds seront les plus exposés aux changements climatiques intenable. Ce sont pourtant les pays qui ont le moins contribué à ce réchauffement. Cela étant dit, je pense que ces populations pourraient dans une certaine mesure être plus résilientes que les populations occidentales. Mais il faudra faire un choix de civilisation, entre repousser ou accueillir ces réfugiés. Il ne faut pas oublier non plus que notre tour viendra également. On pourra rester un temps dans nos régions, mais, à terme, nous serons, nous aussi, obligés de nous déplacer. Et dans l'intervalle, chaque gramme de CO₂ relâché dans l'atmosphère empirera la situation. Donc, même si des changements majeurs sont inévitables, il faut que l'on modifie nos comportements radicalement dès aujourd'hui. ●

Note

1/ L'effet rebond, où quand une voiture qui consomme 10 % de moins au kilomètre va en rouler 20 % de plus puisqu'elle est moins coûteuse...

DE SEE U AU KINOGRAPH :

ÉCONOMIE DURABLE ET CIRCULAIRE

PAR CATHERINE CALLICO

journaliste

Toutes les photos : © C. Callico

Depuis fin avril, la caserne Fritz Toussaint à Ixelles a rouvert ses portes, dans le cadre du projet d'occupation temporaire See U piloté par la Société d'aménagement urbain (SAU), sur deux ans. Vingt-cinq mille mètres carrés y sont désormais dévolus à l'innovation sociale et durable. Parmi les initiatives explorées, le Kinograph renoue avec un cinéma de proximité.

L'idée de base des concepteurs de See U ? « En faire un lieu convivial, ouvert sur le quartier, avec une nouvelle offre d'équipements de proximité pour ses habitants. Plus qu'un projet, See U rassemble une communauté. Cinéma, marché bio, expositions, ateliers, potagers urbains... : ce lieu unique, au carrefour d'Ixelles et d'Etterbeek, se veut une zone de travail et d'échanges pour beaucoup d'associations actives notamment dans le développement durable. » En outre, le projet « valorise les interac-

tions avec les universités à proximité et la forte tonalité étudiante du projet, développe en ligne Edouard Meier, responsable du groupement désigné par la SAU pour coordonner l'occupation temporaire de Usquare.brussels. Il est organisé en sept thématiques, toutes connectées au thème du développement durable : Sustainable, Family, Food, Gallery, Lab, Community, Playground. Répartis dans divers bâtiments du site, ces thèmes réunissent des porteurs de projets variés construisant ensemble un projet collectif. »

TOUS AU KINOGRAPH

Parmi les lieux impliqués, le cinéma éphémère Kinograph a investi une partie d'un ancien bâtiment administratif du complexe. Le Kinograph est né dans la foulée de la coopérative CinéCité, fondée il y a deux ans suite à une campagne de crowdfunding lancée par un groupe d'amis avides de culture et de cinéma. À l'origine, Clarat Léonet (communauté, marketing et communication) et Thibaut Quiryren (coordinateur général) travaillaient dans le secteur de la distribution de films. « En voyageant un peu partout en Europe, on s'est rendu compte d'un renouveau des salles de cinéma, plus centrées sur la vie de quartier, conçues comme des lieux de partage et de découverte et où le public participe à la programmation », explique Clara Léonet. C'est le cas des « community cinemas » au Royaume-Uni et des premiers cinémas coopératifs à Barcelone (Zumzeig) ou à Saint-Jacques-de-Compostelle (Numax). Ces modèles ont inspiré la jeune équipe, complétée de Didier Zacharie, Nicolas Clément et Christopher Heuinckx pour la programmation et la ligne éditoriale, et de Ludovic d'Otreppe pour la gestion du projet.

En marge de ce que la capitale belge propose. « À Bruxelles, la plupart des cinémas se trouvent au centre-ville. On aimerait ouvrir une salle pérenne à Schaerbeek, Saint-Gilles ou Forest, mais c'est difficile à mettre en place. En ambitionnant de devenir le premier cinéma coopératif de Bruxelles, CinéCité vise à créer un lieu unique où les citoyens de tous horizons, cinéphiles avertis ou non, mais aussi les communautés locales et les écoles, peuvent partager une expérience culturelle authentique dans un lieu original, chaleureux et ouvert sur le monde, la ville, la vie. »



Kinograph



Kinograph



Grande Halle du See U

- Le projet CinéCité a émergé lors de la rentrée 2016 et, depuis plus d'un an, est à la source d'événements cinématographiques qui ont rencontré un certain succès. Parmi ceux-ci : « Josaphat fait son cinéma » à Schaerbeek, des soirées cinéma plein air place Saint-Denis à Forest, des soirées cinéma dans l'église royale Sainte-Marie, « Galaxy Quest » au Planétarium, la « Nuit de la (cit) trouille » au Cinéma Aventure, la projection/débat de *Sous la douche, le ciel* à CoopCity...

La programmation se veut « éclectique et accessible », avec des films cultes ou classiques, d'autres diffusés sur une période trop courte, des mini-festivals thématiques, des nouveautés, des documentaires suivis de débats... « À cela s'ajoutent des cartes blanches, des collaborations avec les associations du quartier ou les cercles étudiants, des séries, des blind tests cinéma, des séances pour enfants de tous âges... » Via un « club de progr », le public est invité à manifester son avis, ses suggestions et à réfléchir sur base régulière avec l'équipe, de même que via les réseaux sociaux.

CinéCité est constitué juridiquement en société coopérative à finalité sociale. « Toute personne souhaitant apporter une contribution positive à la vie et au développement du projet est invitée, si elle le désire, à s'engager activement au sein de CinéCité. À cet effet, la coopérative ouvrira son capital pour permettre à chacun de devenir copropriétaire du

projet et de participer à sa construction avec l'équipe en place. »

Les concepts de lien social et d'économie circulaire sont ici placés à l'avant-plan. À divers degrés : entre coopérateurs, avec les habitants du quartier, en partenariat avec d'autres festivals ou initiatives culturelles et/ou aussi au sein du bâtiment. Par exemple, le popcorn proposé au bar du Kinograph est préparé par le collectif KomChéTaMère et des collaborations régulières ont lieu entre les deux structures lors d'événements ponctuels. De même, le studio d'architecture Dallas a en partie réaménagé le bâtiment (rez-de-chaussée et premier étage) et a réalisé l'enseigne et le sas d'accueil en OSB du cinéma.

SEE U ET 80 PORTEURS DE PROJETS

See U héberge depuis le printemps 2019 plus de 80 porteurs de projets au sein d'un patrimoine historique unique, une ancienne caserne de gendarmerie qui affiche de beaux restes, comme une salle de projection au mobilier en bois précieux et à l'architecture digne d'être préservée ou encore une immense halle à la ferronnerie d'époque qui se prête à des expositions et autres événements. L'ambition étant que « les projets qui animent le site s'inscrivent dans une logique de découverte, sous l'angle d'un avenir social et durable, et que See U fasse référence à l'occupation finale

du site et devienne ainsi une invitation à découvrir le projet définitif Usquare brussels ». Pour concrétiser cette phase de gestion transitoire établie par la Région de Bruxelles-Capitale, la SAU a, d'une part, désigné par marché public un « gestionnaire dynamique » du site et, de l'autre, lancé un appel à manifestations d'intérêt pour identifier les occupants temporaires de parties du site. Plus de 80 projets éclectiques ont été retenus.

Le site, historiquement clôturé par un mur d'enceinte, sera à terme ouvert sur ses quatre côtés et entièrement reconverti pour accueillir des espaces publics conviviaux, des logements, des équipements de proximité, des activités universitaires et des logements étudiant.

DU SITE DE COMPOSTAGE AU LABO DE RADIO DIGITALE

Parmi les projets durables et participatifs exploités sur le site, Home for Less conçoit, à destination des personnes précarisées, des modules de logements temporaires et des espaces communs attenants.

De son côté, le collectif KomChéTaMère a aménagé un appartement à partir de mobilier vintage ou conçu avec des matériaux de récupération. Cet espace show-room invite également les visiteurs à s'y poser pour un café, se restaurer, lire un livre, voir une exposition ou un concert, suivre un atelier déco, etc.



Vélodrôme

Wolke est un espace des arts indépendant et collaboratif, né d'un besoin commun de travail et de salles d'exposition abordables. Il réunit des personnes engagées actives et volontaires dans le secteur des arts à Bruxelles, issues de différentes disciplines (historiens de l'art, artistes, enseignants, concepteurs, musiciens, écrivains et urbanistes), dont l'approche va de pair avec la vision multidisciplinaire de l'organisation.

Tandis que le collectif Dallas « se rassemble autour de l'idée de retisser un lien entre architecture, art, artisanat et construction, mais aussi de questionner et repenser la ville, les usages, les pratiques et les perceptions ». Le collectif propose, entre autres, des interventions bâties dans l'espace public « permettant de rassembler des usagers autour d'imaginaires nouveaux ».

Dans un autre registre, Pulse Air se définit comme « une web radio faite par les jeunes qui soutient et se veut un outil de promotion pour tous les nouveaux talents, qu'ils soient animateurs, acteurs, beatmakers, rappeurs ou musiciens », au travers du Lab Pulse Air destiné aux 15-25 ans, un atelier d'éducation au média digital via l'expérimentation d'émissions et le podcast libre ou dirigé.

L'alimentation écologique trouve également un terrain fertile au sein de ce vaste programme. Ainsi l'asbl Terre-en-vue, également coopérative et fondation, défend l'accès à la terre pour l'agroécologie en Belgique francophone et le développement d'une véritable po-



Komchétamère

litique de gestion des terres cultivables à Bruxelles. Elle soutient aussi de nouveaux projets d'agriculture urbaine.

De même Worms, projet de développement d'un site de compostage, valorise la matière organique produite sur le site et dans les environs. Le but étant de devenir un site de démonstration de compostage, un lieu d'expérimentation et de formation.

Citons encore la brasserie IllegaaL, une asbl basée à Bruxelles qui a pour objectif de rassembler artistes et brasseurs autour d'un projet commun : fabriquer les meilleures bières pour « financer-produire-soutenir-distribuer » des projets artistiques.

APÉRO ET VÉLODRÔME

Depuis le 12 septembre, chaque jeudi de 15 h à 21 h est organisé un apéro-marché convivial, avec des produits

locaux à déguster sur place ou à emporter. Fruits et légumes bio, locaux et de saison sont proposés par la coopérative Agricover, aux côtés de producteurs durables et autres artisans belges. Des ateliers DIY liés à l'alimentation et à l'artisanat seront d'ici peu au programme. Le marché se tient dans la grande halle couverte du bâtiment M, au cœur du site See U.

Lui faisant face, un « Velodroom » se déploie dans l'espace extérieur, à l'origine imaginé pour la rencontre de deux événements – le Grand Départ du Tour de France 2019, et l'ouverture du site See U – et pour participer aux festivités organisées à l'occasion des 100 jours du Tour 2019. Au quotidien, ce projet promeut le vélo et la mobilité douce, par ailleurs prônée sur le site.

Œuvre d'art, le Velodroom a été réalisé par Bruno Herzele et Elke Thuy, déjà créateurs d'un vélodrome à Kortrijk et à Anvers, qui se sont ici appuyés sur l'expertise d'occupants temporaires du projet See U : les architectes de Dallas et le collectif cyclophile Hors Catégorie.

Le Velodroom est accessible aux visiteurs tous les jours de 10 h à 20 h, y inclus des groupes scolaires, équipes sportives, mouvements de jeunesse, etc. Il peut aussi être réservé pour des initiatives privées sur demande.

See U soon ! ●

INFOS :

<https://www.see-u.brussels>
<https://kinograph.brussels>

À MORLANWELZ :

UN MUSÉE IMAGINAIRE, OU L'ARCHITECTURE POUR REMETTRE DE LA CULTURE EN VILLE

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au Soir

Toutes les photos :
© Centre culturel de Morlanwelz

Tout est parti d'une rencontre fin avril 2018 : « Je fais un peu de peinture, explique Guy Adant. Je voulais me faire exposer alors je suis allé au centre culturel du Sablon, à Morlanwelz, et j'y ai rencontré Philippe Hesmans, le directeur du centre. Nous étions tous les deux sur le parking et on regardait tout cet espace gâché. Les enfants rentraient de l'école, marchaient juste à côté des voitures qui profitaient de tout cet espace. De fil en aiguille, pendant cette discussion à bâtons rompus, on s'est dit qu'il était dommage que le monde de la culture reste enfermé derrière des murs, et il est très difficile de l'en sortir, alors que tant d'espace extérieur n'est pas mis à profit et presque abandonné. Pour accéder à la culture, le citoyen doit répondre à une série d'impositions. Rien que le fait de passer la porte d'un centre culturel est déjà un frein en soi. »

Le concept du musée imaginaire, chacun y voit un peu ce qu'il veut. Mais dans l'esprit des deux hommes, le fil rouge est clair : un musée à ciel ouvert mettant en valeur la richesse des patrimoines matériel et immatériel de l'entité de Morlanwelz.

« Guy m'a alors parlé de son projet, explique Philippe Hesmans. Il est professeur à la faculté d'architecture La Cambre-Horta de l'ULB. Il m'a parlé d'un projet mis en place avec ses étudiants. Au départ, cela devait se faire avec un musée d'Ixelles. Mais le projet est finalement tombé à l'eau, alors j'ai sauté sur l'occasion. Mon objectif était d'impliquer les citoyens de la commune dans les questions artistiques. Il y a plusieurs définitions du "musée imaginaire", mais pour nous l'idée de départ était d'aller vers les espaces blancs, ces lieux abandonnés. À cause du laisser-aller des pouvoirs publics ou des habitants. Toujours est-il qu'on les retrouve un peu partout dans le monde ; des terrains vagues, ou des infrastructures vieillissantes où personne ne veut s'arrêter. L'idée du musée imaginaire, c'est ça : réhabiliter ces zones ; on ne sort pas dans les rues si les lieux n'ont rien à proposer. »

Guy Adant poursuit : « Il suffit de se promener aux abords d'une école à la sortie des classes pour remarquer le problème : les parents dans leur auto, après une longue journée de travail, prennent leurs enfants le plus rapidement possible pour rentrer à la maison et allumer un écran. Finalement, il n'y a presque que chez soi que l'on se sent bien. Et il est d'autant plus difficile d'amener les gens vers la culture, ou simplement le vivre-ensemble. Or, la culture est intimement liée à la vie quotidienne et l'art populaire émerge

mieux là où la ville se vit. »

L'architecture apparaît donc comme une évidence quand il s'agit de revitaliser la vie culturelle d'un territoire. « L'architecture est un liant. Beaucoup de choses s'articulent autour d'elle. Malheureusement, beaucoup de villes ont été construites sur les modèles architecturaux des années 1940, 1950 et 1960, au moment où la modernité, c'était la voiture. Les villes d'aujourd'hui sont donc trop souvent pensées pour laisser toute la place à l'automobile. Et bien moins aux gens. »

Concrètement, une petite armée d'une quarantaine d'étudiants en architecture de l'ULB a débarqué pour participer au projet du musée imaginaire. « Dans le cadre de mon cours, ces étudiants de première et de dernière année de master devaient donc monter un projet et le défendre à la fin de l'année. » Après une semaine d'immersion dans la commune et après avoir rencontré les citoyens, le monde associatif, culturel et historique, puis les autorités communales, les étudiants se sont mis au charbon. « Il a fallu dresser une carte de ces fameuses zones blanches, explique Guy Adant. Des zones délaissées, donc, mais dont le potentiel culturel subsiste. »

Car, avec son riche passé minier, Morlanwelz ne manque pas de patrimoine. Entre les anciennes mines, ses musées, ses édifices religieux ou simplement sa nature, il y a des choses à voir dans la localité. « L'idée de créer un parcours a rapidement émergé, explique Philippe Hesmans. Un parcours qui retracerait le patrimoine sur les trois villages de la localité. C'était primordial pour nous que les projets soulignent tous l'importance du pa-



Le chant des mines, un point du parcours, et nouveau belvédère possible de l'entité

trimoine partagé entre tous les habitants de la commune. Je dis toujours que “la guerre des clochers n’aura pas lieu”, mais il faut savoir que les gens d’ici ont du mal à se sentir appartenir à la localité. Des frontières, ici, il y en a plein. Entre Carnières-Haut et Carnières-Bas, par exemple, on a même

parfois l’impression de ne pas être du même village. C’est bien simple, il y a deux églises à Carnières. Je connais peu de villages de moins de 800 hectares qui disposent de deux églises en Wallonie. »

Le parcours doit donc être mis en chantier en 2020. « Il faudra rencontrer

le collègue pour discuter de sa mise en place, mais l’objectif est de faire avec peu de moyens. Et que les travaux soient réalistes. Quelques plaques et quelques plans peuvent déjà faire beaucoup pour que les habitants puissent redécouvrir l’histoire de leur commune et se la réapproprient. »





Le projet questionne les limites de Morlanwelz, et proposera un parcours via trois puits de mine implantés chacun dans un village de l'entité

► MÉTAMORPHOSER LE QUOTIDIEN AVEC PEU DE MOYENS

Les étudiants ont aussi réalisé quelques photographies de la commune qui ont été exposées au centre culturel. L'exposition devrait même tourner dans les autres bâtiments des institutions de la commune dans les mois à venir. En outre, le territoire a été filmé par un drone dans une campagne intitulée *Morlanwelz, une entité qui prend de la hauteur*.

« En fait, note le directeur du centre culturel, pendant des mois, c'est comme

si mon équipe de trois ou quatre personnes passait à 40. Ça nous a permis de dresser un inventaire très précis des forces de la commune. Le projet a du coup pris énormément d'importance. Normalement, il ne s'agit que d'une de nos missions. Mais on se rend compte aujourd'hui que le musée imaginaire peut un peu tout englober. »

Et le fameux parking devant le centre culturel ? Il a permis un autre constat : avec peu de moyens, il est possible de redynamiser des « chancres ». « Pendant une journée, les étudiants ont transformé ce parking en espace d'animation.

Il y avait des distributions de collations, des jeux, des concerts. Ce genre de lieu, c'est ce que j'appelle un délaissé, comme il y en a beaucoup dans la région. Pourtant, en quelques heures avec un peu d'énergie, il est devenu un espace d'échange, et de partage. Des réfugiés du centre Fedasil tout proche se sont même joints spontanément à la fête et ont improvisé un concert. Avec un peu d'effort et d'aménagement, un site qu'on laisse dans un état végétatif peut redevenir un bouillon de culture si on laisse la chance aux citoyens de se le réapproprier. »



Installation de la scène mobile au marché de Morlanwelz pour recueillir des récits auprès des habitants



Rencontre entre les participants au stage et la réalisatrice Aline Quertain

Aujourd'hui, des discussions sont encore en cours pour savoir quelles formes donner à la suite du projet. Mais il sera de toute façon au long cours puisqu'il doit durer jusqu'en 2024. « Cela nous laisse l'occasion de renouer avec une certaine lenteur et de ne pas tomber immédiatement dans le piège de la mesure du succès, estime Guy Adant. Si on prend bêtement l'exemple de l'animation du parking, une cinquantaine d'enfants sont venus sur les 300 qui fréquentent l'école. Cela peut sembler peu, mais pas quand on tient compte de l'émulation, et du fait qu'on nous demande régulièrement si d'autres éditions auront lieu les prochaines années. Commencer ce musée sans avoir à en dresser le bilan dans trois ans permet de lui donner toutes les chances de succès. »

La beauté du modèle imaginé par les deux hommes tient aussi dans son exportabilité. « On pourrait reproduire ce schéma n'importe où, explique l'architecte. Évidemment, moi, je suis très attaché à Morlanwelz, je suis né dedans et je lui ai consacré mon mémoire. Mais quand les étudiants arrivent, eux ont un regard neuf, une curiosité quasi enfantine, naïve... Et ils doivent faire preuve d'une certaine humilité pour rencontrer les habitants, tenter de comprendre leur façon de vivre leur rapport à leur patrimoine, leur espace, déchiffrer leurs palimpsestes et y lire leur quotidien. Le musée imaginaire, je pense que c'est un des remèdes

contre les cités-dortoirs. Permettre aux citoyens de se réapproprier les lieux pour y faire entrer la culture. »

ICA/WB : UN NOUVEL OPÉRATEUR DE L'ARCHITECTURE FRANCOPHONE À NAMUR

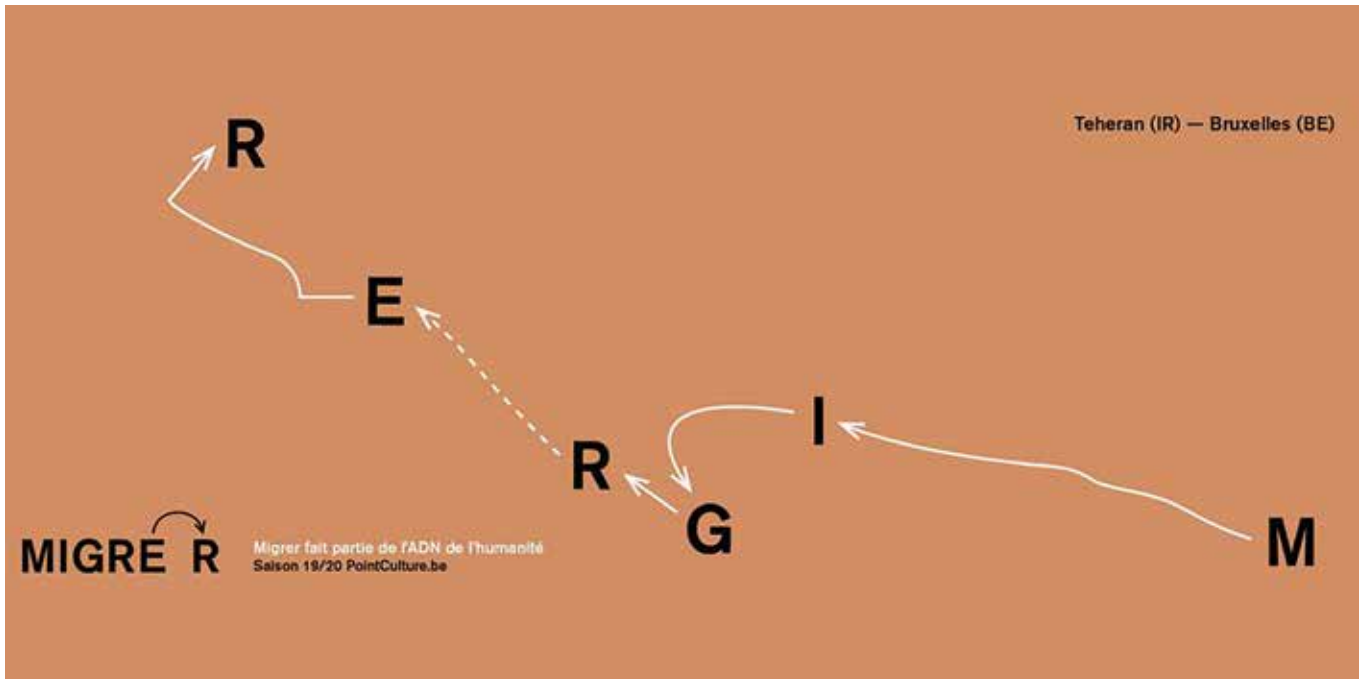
Culture et architecture sont donc bien liées. Depuis 2014, l'architecture est reconnue dans la communauté française comme une discipline à part entière. Et, au vu du projet en cours dans la commune de Morlanwelz, il apparaît clairement que l'architecture a toute sa place dans la réflexion culturelle. Et que la politique architecturale a un impact certain sur la qualité de vie des citoyens. Ce n'est donc pas un hasard si, après le lancement d'un appel d'offres au début de l'année, sous l'impulsion de la ministre de la Culture Alda Greoli, la Fédération Wallonie-Bruxelles a finalement doté la communauté d'un opérateur de référence de l'architecture en Belgique francophone. Même si sa présence sera, avant tout, assurée en ligne, l'opérateur a choisi la ville de Namur pour installer son siège.

Baptisé « ICA/WB » (Institut culturel d'architecture Wallonie-Bruxelles), le projet est soutenu par les centres culturels de Namur, Charleroi et Huy ainsi que Recyclart à Bruxelles, et associé à l'architecte, historienne de l'art et critique Audrey Contesse.

La mission de cet opérateur ? Faire la promotion de l'architecture telle qu'elle se conçoit en Fédération Wallonie-Bruxelles, harmoniser les pratiques et dresser régulièrement le panorama architectural de la Belgique francophone. Cela faisait de nombreuses années que le secteur réclamait la création d'un tel institut spécialisé et par ailleurs habilité à dresser des ponts entre les mondes académiques, culturels, professionnels, et administratifs. Il sera donc actif sur l'ensemble du territoire.

Pour la ministre Alda Greoli, cela ne fait pas l'ombre d'un doute : « L'architecture est une expression de la culture : c'est de l'art ! C'est aussi le lieu du partage et de l'échange. On l'a trop souvent oublié ces dernières années : c'est là que se crée le vivre-ensemble. Je me réjouis de la création de cet institut francophone, qui sera un véritable outil de promotion de l'architecture et de la culture architecturale. La concrétisation de ce projet permettra de favoriser la promotion de celle-ci à travers la mise en place d'une stratégie globale encourageant les collaborations entre les architectes, les chercheurs, les écoles et la cellule architecture de la Fédération Wallonie-Bruxelles. »

Salué pour son planning cohérent, et bénéficiant d'un organigramme clair, l'opérateur devrait jouir d'une « opérationnalité immédiate », ce qui laisse présager de premiers résultats rapides. ●



« MIGRER » : SAISON 2019-2020 DE POINTCULTURE

PAR **BENOIT van LANGENHOVE**
musicologue, administrateur à Ars Musica

Peu à peu, PointCulture continue sa mue. Il vient d'annoncer la fin programmée du prêt direct et se tourne de plus en plus vers sa mission d'opérateur culturel d'appui. La nouvelle thématique « Migrer » en est l'illustration.

La thématique « Migrer » s'inscrit dans la politique de thématiques développée par PointCulture depuis de nombreuses années. Par ce moyen, elle rassemble, elle crée des liens entre différents opérateurs culturels autour d'un sujet, d'une valeur partagée. « La différence, pour "Migrer", nous dit Pierre Hemptinne, directeur de la médiation culturelle à PointCulture, c'est que c'est la première saison thématique qui intervient dans le cadre de la nouvelle convention signée pour deux ans

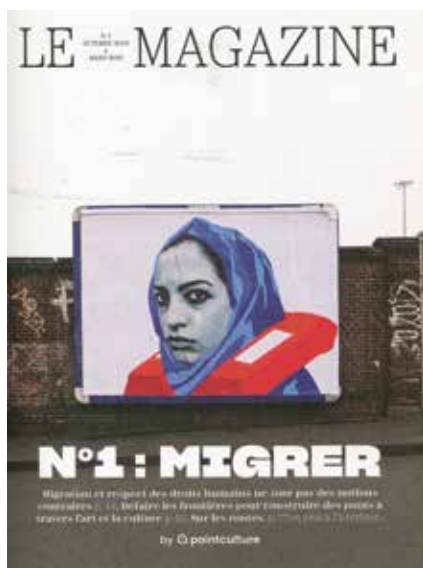
avec la ministre Greoli. Cette convention demande que PointCulture achève sa mutation comme opérateur d'appui, de créateur de liens transversaux entre les opérateurs culturels. Même s'il y a beaucoup de co-construction, PointCulture va surtout mettre en évidence ce que font les opérateurs culturels. » Ce genre de travail existe localement, le centre culturel du Brabant wallon en est un bon exemple, la concertation des centres culturels de Bruxelles un autre, mais le souhait de la ministre est que PointCulture fasse

ce travail au niveau « méta », en surplombant l'ensemble des fédérations culturelles de la Fédération Wallonie-Bruxelles. Et comme PointCulture ne peut suivre l'ensemble des nombreux opérateurs de terrain sans se noyer, la thématique vient agir en tant que filtre. Celui-ci est tiré d'une ligne éditoriale des enjeux sociétaux qui recoupe les enjeux de la majorité des acteurs culturels, comme les questions de genre, les rapports Nord-Sud, l'impact des nouvelles technologies, l'impact de l'activité humaine sur l'environnement.

DES THÉMATIQUES INTERROGÉES ET RÉINTERROGÉES

Comment faire agir tout ce monde sans se perdre dans des commissions et des réunions à n'en plus finir ? PointCulture a proposé aux fédérations de travailler par saisons thématiques, tandis que, de leur côté, les fédérations voulaient éviter de partir de zéro et demandent à PointCulture de venir avec un ensemble de propositions. En outre, on ne s'interdit pas non plus de revenir sur des sujets traités, pour les approfondir, pour relayer les nouveaux changements. Ainsi, la question du genre a été traitée il y a plus de six ans par PointCulture. Depuis, des opérateurs culturels sont revenus sur le sujet ; Le Manège fait cette saison une programmation autour de ce thème et la coordination des centres culturels liégeois travaille sur une programmation sur le même sujet en 2020. Cela prouve que le sujet reste d'actualité et mérite d'être réinterrogé.

Pourquoi la thématique « Migrer » ? Dans son éditorial, Pierre Hemptinne dit que « PointCulture n'a pas la prétention d'inventer un nouveau discours ni d'apporter des solutions toutes faites ! L'ambition est de relayer la parole et les engagements de citoyen-ne-s, d'associations et d'opérateurs culturels qui œuvrent, dans la société, auprès des réfugiés ou auprès d'autres publics à sensibiliser, à transformer le regard de la société sur la question migratoire prise dans sa totalité, à l'échelle du monde et non pas dans le périmètre d'un territoire clos, à protéger ». Les culturels, qui ne sont en général pas d'accord avec la manière dont les politiques traitent les questions de la migration, veulent faire entendre une autre voix plus en



lien avec les valeurs du milieu : respect, hospitalité, respect des droits, respect des individus. Les théâtres ont été en pointe en créant le label United Stages, né en 2017, au moment de la fermeture de la jungle de Calais, dans le nord de la France, quand plusieurs centaines de personnes sont revenues à Bruxelles. Au début, c'était surtout des actions très concrètes qui étaient organisées : collecter des denrées alimentaires, collecter des vêtements et proposer des hébergements à l'intérieur des théâtres, pendant la journée, de type accueil de jour, où les personnes pouvaient venir se laver, charger leur téléphone, être un peu au calme et en sécurité. C'était créer de petits havres de paix pendant la journée et la nuit. Comme le dit Louise Martin Loustalot, coordinatrice : « C'est un principe de mutualisation. Entre les acteurs culturels d'abord, avec leurs publics ensuite. Bon, les centres culturels, sensibiliser à des questions sociales, c'est au cœur de leurs missions. Mais c'est une des premières fois à ma connaissance que les Arts de la scène, les théâtres, s'associent aux centres culturels avec une intention commune, des actions partagées pour renforcer la démocratie. »

Le message demande d'arrêter de fermer les frontières. L'évolution du monde, avec les crises de l'environnement, du climat, des guerres, des problèmes économiques, va aboutir à une augmentation des mouvements des po-

pulations. Les problèmes doivent être traités au niveau de la planète avec une autre vision politique de l'accueil, de la considération, de ces êtres humains.

Et dans la pratique, comment tout cela va se concrétiser ? Par un programme éditorial et un programme d'activités.

L'ÉDITORIAL

Le Magazine a été lancé le 20 septembre lors de l'ouverture du lieu culturel Le Delta, où PointCulture Namur pose ses valises. Ce magazine semestriel gratuit couvre l'actualité culturelle en Fédération Wallonie-Bruxelles sous deux formats. Sur base quotidienne sur Internet avec un article/vidéo par semaine, et deux fois par an en format papier.

Au sommaire, selon le communiqué de presse, portraits d'acteurs culturels et d'artistes, reportages, focus, chroniques, actus, à Bruxelles et en Wallonie. « *Le Magazine* sera... un magazine au long cours qui raconte des histoires et prend le temps d'aller à la rencontre de grands enjeux sociétaux et de toutes les formes d'art. Un magazine culturel pour changer nos relations aux questions liées aux genres, à l'environnement, aux héritages Nord/Sud, à l'usage du numérique, aux politiques de la santé... »

La consigne donnée aux rédacteurs est d'aller sur le terrain et de ne pas rester dans son bureau à mettre en évidence les films, musiques ou documentaires de la collection médiathèque évoquant le sujet. Ainsi, un rédacteur est allé au musée de la Mine pour l'exposition *Migr'action*. Un autre a rencontré longuement Marco Martiniello qui enseigne à l'ULg dans le domaine des études migratoires et ethniques. Dans cette interview, Martiniello évoque « cette déterritorialisation des cultures, ►

► des musiques, qui est bien sûr liée à l'expérience coloniale. C'est une modalité de voyage de la musique, mais la musique voyage aussi avec les gens et donc si on voit ce que sont aujourd'hui les musiques populaires aux États-Unis, ce n'est pas que les musiques ont été artificiellement déracinées du continent africain, asiatique ou européen, c'est aussi que les gens ont voyagé, en emmenant leur bagage musical et ont donné naissance à de nouveaux langages, parfois considérés comme l'expression minoritaire de certains groupes immigrés, parfois devenus le symbole de certaines régions, ou bien même devenus "mainstream" ».

Une autre rédactrice a été investiguer dans le monde numérique pour repérer les applications destinées à venir en aide aux émigrés. Par exemple, l'application pratique développée par DoucheFLUX pour les migrants qui cherchent un endroit pour se reposer, avoir à boire ou manger, un lieu culturel où ils sont admis.

Certains des articles du magazine seront mis en ligne. Des articles originaux seront ajoutés chaque semaine et, en fin de saison, le deuxième numéro du magazine en offrira une sélection.

LES ACTIVITÉS

Comment se bâtit le programme d'activités ? Nous avons choisi d'aller rencontrer le responsable de PointCulture Bruxelles, Jean-Grégoire Muller.

Il y a plusieurs strates de programmation. Occupant une position proche de l'administration centrale, PointCulture Bruxelles a plus de synergies avec les responsables de collections que les autres PointCulture. L'exemple le plus régulier est la série des « Doc sur le pouce », fruit de la collaboration entre Cinergie, le centre du Film sur l'art et le responsable documentaire maison. Il y a aussi la concertation en comité de programmation, où se retrouvent les responsables des différents PointCulture qui définissent ensemble un événement qui doit se décliner dans l'ensemble du réseau. Celui-ci se déroulera entre février et avril 2020,

avec des étudiants d'écoles d'art qui vont participer à la création d'œuvres plastiques autour de la thématique, dans des ateliers avec des migrants. Il s'agit de nouer des partenariats avec ces écoles d'art et de soutenir la jeune création. Plutôt que de travailler avec des étudiants en cours d'études, le comité a préféré collaborer avec des artistes tout juste entrés dans la vie active. Et cela permet aussi aux écoles de montrer qu'elles continuent de soutenir leurs anciens élèves au-delà du cursus des études. Chaque PointCulture s'adresse aux écoles de son environnement pour nouer des partenariats. Cela peut être une école d'art comme l'ESA Saint-Luc Illustration de Bruxelles, mais cela peut être aussi une école secondaire comme le Lycée Martin V, qui collabore avec le PointCulture Louvain-la-Neuve.

Une autre strate regroupe les initiatives locales, qui peuvent aussi bien venir des membres de l'équipe de PointCulture Bruxelles que de leurs contacts. L'exemple serait « Arts & Alpha », un partenariat PointCulture et Lire et Écrire Bruxelles, avec la participation d'associations (d'alphabétisation) bruxelloises : c'est une exposition qui valorise une quinzaine de projets artistiques menés dans des groupes d'alphabétisation bruxellois. Cela peut aussi venir des partenaires habituels, comme Africa is/in the future ou Féministe toi-même, qui orientent leur activité annuelle vers la thématique choisie. Les seconds feront un état de la condition féminine dans l'émigration, tandis que les premiers se lancent dans un festival pluridisciplinaire de trois jours intitulé « Tout-monde, le lieu d'une appartenance collective ». Deux autres animations à mettre en évidence : l'exposition, fin novembre, d'Hamedine Kane, un Sénégalais réfugié en Belgique, qui a vécu dans l'un de « nos » centres fermés (Yvoir, deux ans). C'est aussi un artiste qui a le vent en poupe au niveau international. Sa première exposition à Bruxelles aura lieu au PointCulture Bruxelles. Et en début de saison thématique, Culture & Démocratie et PointCulture ont présenté le colloque *Habiter l'exil*. ●

INFOS :

- › *Le Magazine* : <http://lemagazine.be>
- › *United Stages : la culture n'est pas décorative*, interview de L. M. Loustalot.
<https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/united-stages-la-culture-nest-pas-decorative/>
- › *Migration et musiques : Entretien avec M. Martiniello*.
<https://www.pointculture.be/magazine/articles/focus/musique-et-migration-entretien-avec-marco-martiniello/>
- › App *Surviving in Brussels* : toute l'information utile pour les personnes en situation de précarité.
<https://survivinginbrussels.be/app/fr/>
- › PC Liège 10/10-16/11/19 : *L'immigration | De la peur à l'apport*
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/limmigration-de-la-peur-lapport/>
- › PC Charleroi 6/11/19 : projection du documentaire *La terre promise (To be or not to be)*
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/la-terre-promise-be-or-not-be-aficionados-2/>
- › PC Namur 10/12/19-11/01/20 : exposition *Sans Nom* de Sofhie Mavroudis
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/sans-nom-de-sofhie-mavroudis/>
- › Bibliothèque et PointCulture de Louvain-la-Neuve : exposition *Lovecraft, son œuvre et son héritage*
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/exposition-lovecraft/>
- › PC ULB 26/11-28/11/19 : Festival en triptyque : *Migrer* | apéro-projection avec Cinergie
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/festival-en-triptyque-migrer-aperoprojection-avec-cinergie/>
- › PC Bruxelles 10/10-12/10 : colloque *Habiter l'exil*
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/habiter-lexil/>
- › PC Bruxelles 01/10-02/11/19 : exposition *Arts & Alpha | Sans Frontières*
<https://www.pointculture.be/agenda/evenements/arts-alpha-sans-frontieres/>

LES BEAUTÉS LANGOUREUSES

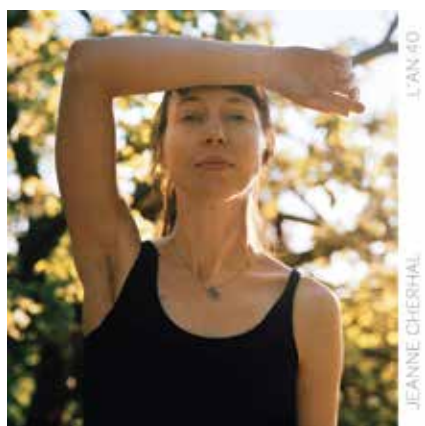
PAR BENOIT van LANGENHOVE
musicologue, administrateur à Ars Musica

Jeanne Cherhal

L'An 40.

Barclay, © & © 2019.

« Quarante ans, c'est un âge équilibrant, le début de la maturité, le sentiment d'avoir un peu accompli, mais avec encore beaucoup de portes qui peuvent s'ouvrir. » Pas à dire, Jeanne Cherhal a la quarantaine tranquille. En 10 chansons, ce nouvel album parle de la nostalgie de l'enfance nantaise dans *Racines d'or* (« J'y reviens, j'en repars/ Qu'il est doux d'être de quelque part »), passe par une ambiance feutrée qui lorgne du côté de Serge Gainsbourg (*Soixante-neuf*), repart pour une rafale de cuivres frénétiques pour évoquer la réalité brutale de la capitale française (*Fausse Parisienne*) et s'achève sur un sublime hommage à son mentor, Jacques Higelin.



Kazu

Adult Baby.

Adult Baby Records/Differ-Ant,

© 2019.

La voix de Kazu Makino servait toujours de contrepoint éthéré à la musique du groupe indie rock Blonde Redhead. Sur son premier album solo, elle aborde une nouvelle étape de sa vie, celle où elle examine le monde musical avec la curiosité d'un débutant. Inspiré par ses voyages sur l'île italienne d'Elbe, son album respire la beauté languoureuse de la Méditerranée dans un tourbillon de synthétiseurs, de gongs, de flûte, d'orchestration classique et d'autres textures diaphanes. Dans son aventure, elle emmène quelques invités de grande classe comme le percussionniste brésilien Mauro Refosco ou l'immense Ryuichi Sakamoto (piano, « organic instruments » et « field recordings »).



► **Philippe Boesmans (1936)**

Fin de nuit -

George Tudorache (violon), David Kadouch (piano), Julien Libeer (piano), Orchestre philharmonique royal de Liège, Gergely Madaras (direction). - Cyprès CYP 4656, © & © 2019.

Les pièces de ce nouvel enregistrement des musiques de Philippe Boesmans nous permettent, en trois œuvres (*Concerto pour violon* [1979], *Capriccio* pour deux pianos et orchestre [2010], *Fin de nuit* pour piano et orchestre [2019]), d'entendre l'évolution d'une écriture virtuose. Le *Concerto pour violon* joue sans arrêt de l'espace et de l'illusion sonore (du trompe-l'oreille, pour reprendre l'expression de Marie-Isabelle Collart). Le *Capriccio*, créé lors du festival Ars Musica pour les 50 ans de l'OPRL par les sœurs Labèque, passe par l'espièglerie virtuose et joyeuse avec les souvenirs de Gerswhin. L'œuvre la plus récente, *Fin de nuit*, qui date de mars dernier, s'envole vers le monde des lointains romantiques, vers la nuit, le rêve, la nostalgie, mais toujours avec un brin d'ironie qui empêche de sombrer. Le pianiste français David Kadouch, que Boesmans qualifie de mendelssohnien, s'amuse d'une fine musique où passent les ombres de Strauss, Prokofiev, Ravel ou Franck. Cet album marque aussi la fidélité de l'Orchestre philharmonique royal de Liège qui, durant 40 ans, n'a cessé de solliciter Boesmans, mais il s'agit surtout du premier enregistrement, très prometteur, du nouveau directeur musical, le Hongrois Gergely Madaras. Une personnalité à suivre.



Hector Berlioz

Grande messe des morts [Requiem] -

Michael Spyres, London Philharmonic Chorus, Philharmonia Chorus & Orchestra, John Nelson (direction). - Erato, © & © 2019.

Durant sa jeunesse, Berlioz était bouleversé par la beauté et la solennité de la liturgie catholique. Toute sa vie, il eut du respect pour le faste de cette liturgie. Devenu agnostique convaincu, il renoue avec le rituel de la messe des morts, mais surtout répond à sa préoccupation de compositeur, celle de la sonorité dans un vaste espace. Les effectifs immenses qu'il convoque, un chœur très fourni, un ténor solo pour le *Sanctus* et un orchestre titanique renforcé par des ensembles de cuivres placés aux quatre angles de la grande masse chorale et instrumentale, sont la réponse d'un homme qui vouait un intérêt passionné à l'acoustique (chose très rare à l'époque). Pour lui, ce qui compte, ce sont les effets de lointain, de fantastique, de mystère, de fracas, et donc de silence qui lui sont ainsi permis. Le *Requiem* alterne de grands moments dramatiques et des moments doux, de caractère intime et, même, coup de génie, l'amplitude de la dynamique, à la fin des mouvements dramatiques, est réduite de façon à préparer la voie à la musique « timide » ou contemplative du mouvement suivant. Grand spécialiste de Berlioz, le chef nous offre un nouvel enregistrement de référence pris en concert dans la grande cathédrale Saint-Paul de Londres.



Pascal Dusapin (1955)

Penthesilea.

Natascha Petrinsky, Georg Nigl, Werner Van Mechelen, Eve-Maud Hubeaux, Orchestre symphonique de la Monnaie, Franck Ollu (direction). - Cyprès CYP 4654, © 2015 & © 2019.

Selon le compositeur français Pascal Dusapin, « L'opéra, c'est dire en chantant ce qui nous préoccupe ensemble ». Son opéra *Penthesilea*, créé à la Monnaie en avril 2015, convoque une histoire métaphorique, celle d'Achille et des Amazones, pour atteindre une sorte de psyché collective. Penthésilée, reine des Amazones, s'éprend du Grec Achille. Mais selon la loi des Amazones, une femme ne peut aimer un homme que si elle l'a vaincu. Achille fait croire à Penthésilée qu'il a perdu et que la relation est donc possible. Quand Achille lui révèle qu'il lui a menti, cela provoque chez Penthésilée une explosion. Elle a non seulement perdu son amour, mais trahi son peuple. Basé sur le terrible *Penthésilée* de l'écrivain romantique allemand Heinrich Kleist, le livret est d'une rare noirceur. Dans les inquiétudes du monde antique, Dusapin trouve les échos des inquiétudes de notre temps. Capté lors des représentations de la création, cet enregistrement est largement dominé par la Penthésilée hystérique de Natascha Petrinsky, la brutalité et la vulgarité de Georg Nigl et la direction claire et précise de Franck Ollu. Un grand moment de théâtre musical. ●



FESTIVALS HISTORIQUES

EN IMAGES

PAR PHILIPPE DELVOSALLE
 rédacteur à PointCulture

Cinquante ans plus tard, retour en cinéma sur quatre moments de rencontre entre musique, contre-culture et politique.

LE PRÉCURSEUR : NEWPORT FOLK FESTIVAL

Organisé dans l'État de Rhode Island, ce premier festival folk d'importance aux États-Unis a été créé en 1959. Quatre de ses éditions mythiques – parce que marquées par la rencontre de plusieurs générations et communautés de musiciens – sont filmées de 1963 à 1966 par Murray Lerner qui en montera les images pour son film *Festival* (1967).

Dès le générique et ses quatre minutes de plan fixe sur l'arrivée des spectateurs, le ton est donné : le cinéma aussi sera au rendez-vous ! Le cinéaste a eu la chance d'être présent à un moment d'articulation important et touchant de l'histoire de la musique populaire américaine (et de toute l'histoire sociale et politique des États-Unis, celle du mouvement pour les droits civiques ou contre la guerre au Vietnam).

Lerner et sa petite équipe saisissent très bien ce qui est en train de se jouer lors de ces moments de rencontre, où la nouvelle génération folk des Bob Dylan, Joan Baez ou Buffy Sainte-Marie peut encore croiser les sexagénaires ou septuagénaires en qui elle reconnaît ses pères ou grands-pères spirituels, tels les *bluesmen* noirs Mississippi John Hurt, Son House ou Howlin' Wolf. Cinématographiquement, même si

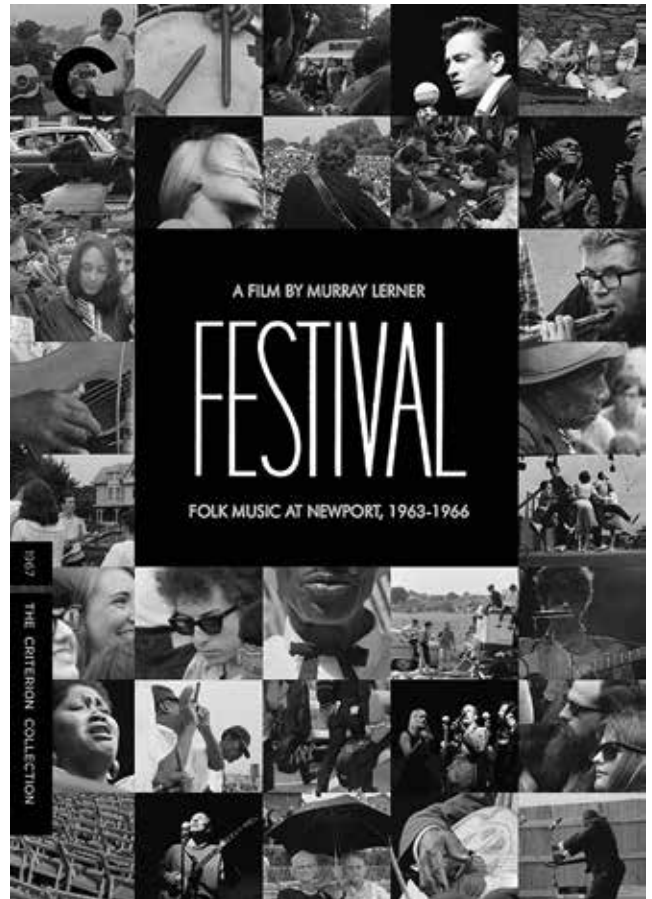
toute proposition de synthèse de centaines d'heures – foisonnantes – de concerts en 100 minutes de film exige des coups de ciseaux douloureux, les partis pris sont sobres et presque toujours respectueux de la musique, de sa temporalité, de son écoulement (par exemple, *Mary Hamilton* de Joan Baez : trois minutes, six plans, trois points de vue) et de ses nœuds de tension.

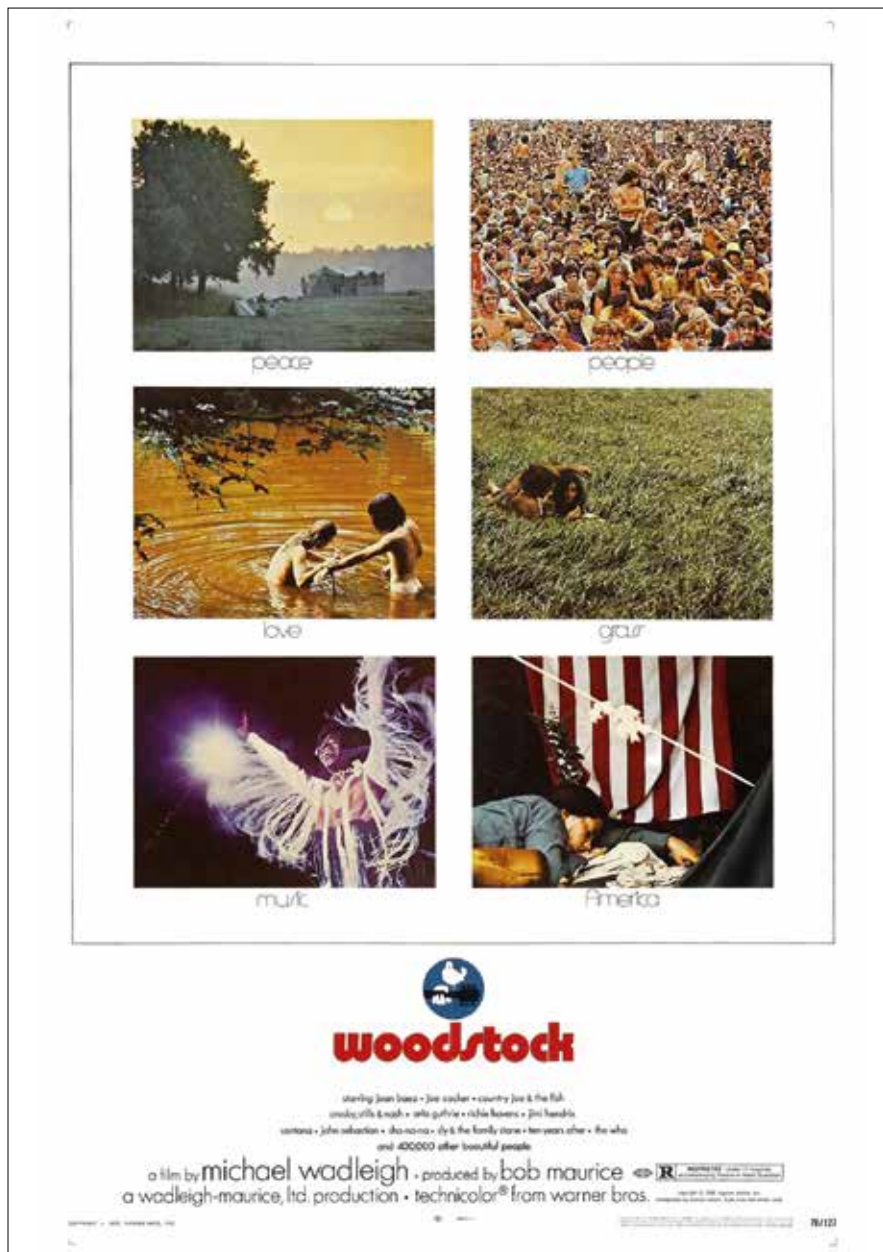
Musicalement, ce qui frappe, c'est l'extraordinaire variété et vivacité de cette *people music* aux instruments toujours modestes, souvent corporels : les voix, le balancement des bras et la chorégraphie des mains des Sacred Harp Singers, la polyrythmie saccadée des tapements de pieds et claquements de mains des Georgia Sea Island Singers, la chanson *a cappella* du vieux joueur de banjo Hobart Smith ou la fringante Cousin Emmy transformant ses propres joues et sa caisse de résonance buccale en fascinant instrument de percussion. Enfin, qualité supplémentaire du film, et non la moindre, Lerner accorde une attention énorme à ceux sans

qui ces concerts ne vibreraient pas : les spectateurs. Il leur donne la parole et filme la corporalité de l'écoute (l'attention, le regard, le sourire, le froncement des sourcils, « l'écarquillement » de la bouche, le chaloupé des hanches) sur un pied d'égalité avec les gestes du jeu musical.

LE PLUS CONNU : WOODSTOCK

Probablement encore aujourd'hui le plus fameux de tous les festivals, Woodstock se déroule à Bethel dans l'État de New York du 15 au 18 août 1969. Dépassant toutes les prévisions, plus de 400 000 personnes assistent aux trois jours de musique proposés par Jimi Hendrix, Janis Joplin, The Who, Joan Baez, Jefferson Airplane et une trentaine d'autres groupes et artistes. ▶





- La portée de l'événement n'est pas juste musicale, mais politique et sociologique, inscrivant de manière très claire la présence de la génération hippie dans l'imaginaire et le champ médiatique américain et international.

Une grande partie de la persistance de l'aura du festival – et de l'apurement de son déficit ! – est liée au film qu'y tourne Michael Wadleigh et qui sort en 1970 sur les écrans aux États-Unis et dans de nombreux pays (en parallèle au triple LP de sa bande-son). Le format du film – plus de trois heures – est à la mesure du gigantisme de l'événement. Martin Scorsese et

Thelma Schoonmaker, sa future monteuse à partir de *Raging Bull*, font partie de l'aventure, à la fois en tant qu'assistants réalisateurs, deuxième équipe de tournage et monteurs. La durée du film permet d'abord de dépasser le cadre étriqué du film de concert en traitant aussi des préparatifs du festival, de son insertion dans un paysage et une communauté, d'interroger le regard des observateurs extérieurs sur ces centaines de milliers de hippies, d'aborder les questions de la drogue, de l'amour, du corps et de la sexualité, etc. Les dix minutes de la scène biblique d'assombrissement du ciel, de montée

du vent, d'annonce de la pluie à venir et de déchaînement des éléments sont impressionnantes.

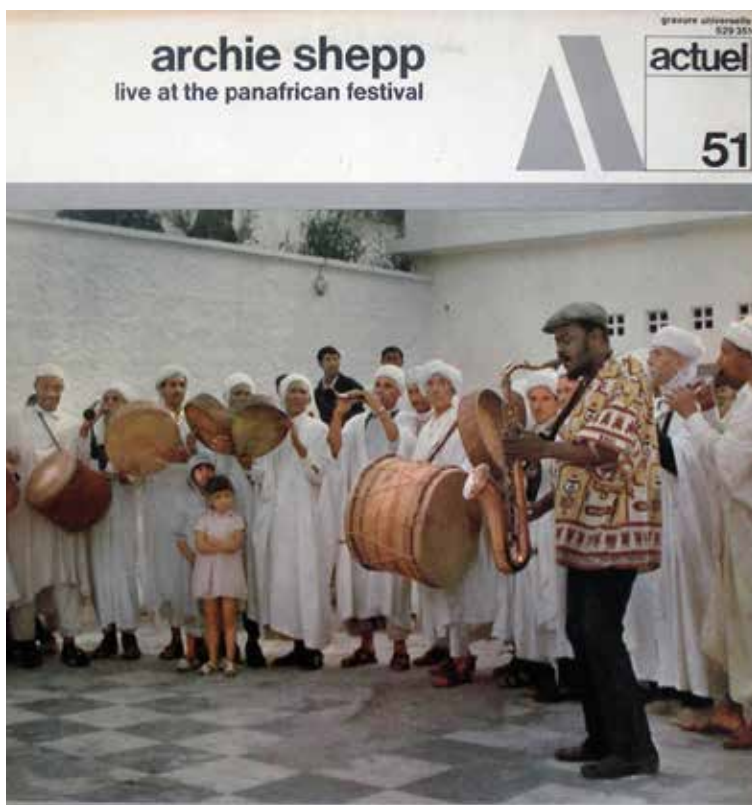
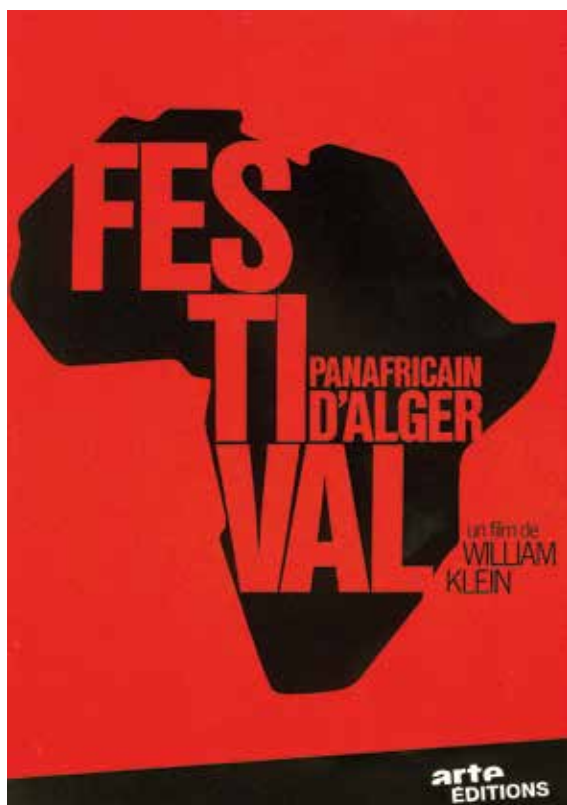
Le format du film permet aussi de proposer des séquences musicales en respectant la durée des morceaux choisis, même si cela prend 13 minutes pour deux chansons de Richie Havens ou plus de 25 minutes pour cinq chansons de Jimi Hendrix. La musique structure clairement le film : les concerts sont proposés dans l'ordre selon lequel ils se déroulent et les sujets plus sociologiques et organisationnels sont insérés comme des interludes, des moments de respiration ou de recul par rapport à l'emprise de la foule entre ces différents blocs de musique.

LE PLUS POLITIQUE : LE FESTIVAL CULTUREL PANAFRICAIN D'ALGER

Du 21 juillet au 1^{er} août 1969, l'Algérie – indépendante depuis sept ans et proche des pays phares du mouvement des non-alignés – invite aussi bien le Maghreb que l'Afrique subsaharienne et la diaspora afro-américaine à venir fêter l'africanité dans les rues, les théâtres et les stades de sa capitale. Pour les pays encore colonisés (surtout par le Portugal : Mozambique, Angola, Cap-Vert, Guinée-Bissau) ou vivant sous le joug de l'apartheid, ce sont les mouvements de libération qui sont invités, faisant d'Alger la « capitale du tiers monde » en cet été 1969.

Après un défilé qui attire plus de 200 000 spectateurs – et continuant régulièrement à occuper l'espace public de la cité –, le festival propose dix jours de musique et de danse traditionnelles, du théâtre, une « Semaine du cinéma africain », des colloques, et accueille des artistes tels que Miriam Makeba, Nina Simone, Barry White, Manu Dibango, Archie Shepp, etc.

Invité par des personnalités locales du milieu du cinéma, l'artiste pluridisciplinaire (cinéaste, photographe, peintre, graphiste) William Klein accepte de venir filmer le festival. Coordonnant une équipe franco-algérienne, puis montant le film à Paris, il



livrera une copie qui dépasse de loin la simple captation de grands moments. *Festival panafricain d'Alger* est une œuvre en soi, un film-essai splendide, qui réussit à saisir un moment d'utopie partagée et la double intensité d'un moment politique précieux et de propositions artistiques bouleversantes. Engagé, militant, maniant parfois les slogans, le film est cependant peu bavard – en tout cas en matière de voix *off*, qui n'apparaît qu'au bout de douze minutes. La majeure partie du discours politique passe par la typographie (le passé de graphiste de Klein ?) et un montage hétéroclite qui renoue avec la virtuosité du cinéma soviétique des années 1920.

Le film oscille aussi entre moments de foule, de joie partagée, de danse et de transe (la longue séquence d'introduction rendant compte du défilé d'ouverture), et moments plus intimistes filmés en l'absence du public (Miriam Makeba et Dorothy Masuka répétant en acoustique dans une chambre ; des militants angolais écoutant, recueillis et émus, une voix de femme sur un pick-up sous une photo de Lumumba).

Vers la fin du film, à la conclusion de la séquence sur les nuits électriques et intenses d'Alger, filmé par l'équipe de Klein à deux heures et quart du matin, d'abord à partir des coulisses du théâtre de l'Atlas, le saxophoniste Archie Shepp lance ce qu'il nomme lui-même « une expérience en improvisation » avec des musiciens algériens, présentée en arabe et en français par la speakerine de la soirée, puis en français et en anglais par ces mots du poète, trompettiste et peintre Ted Joans : « Nous sommes revenus. Nous sommes les Noirs américains, les Afro-Américains, les Africains des États-Unis. Mais la première chose : nous sommes des Africains. We have come back. Jazz is a Black Power ! Jazz is an African Power ! Jazz is African music ! »

LE PLUS BELGE : FESTIVAL ACTUEL À AMOUGIES

Trois mois plus tard, en octobre 1969, Archie Shepp – après un passage à Paris pour enregistrer quelques albums devenus mythiques sous la bannière BYG

Actuel – se retrouve à Amougies, près du Mont-de-l'Enclus dans le Hainaut (pour un festival qui aurait dû se passer à Vincennes, puis à Saint-Cloud, mais qui fut « expulsé » de France suite à une série d'accès de paranoïa sécuritaire). Shepp y partage l'affiche avec l'Art Ensemble of Chicago, Don Cherry, Steve Lacy, Captain Beefheart, Pink Floyd, Soft Machine, Gong, Frank Zappa et une cinquantaine de formations entre free jazz et rock. Le festival fut filmé (par la RTB, reportage visible sur la plateforme Sonuma) et donna également lieu en 1970 au diptyque *Amougies – Music Power* et *Amougies – European Music Revolution* de Jérôme Laperrouzaz et Jean-Noël Roy. D'une durée totale de plus de trois heures, les deux films furent retirés de l'affiche à Paris au bout d'une semaine suite à une plainte de Pink Floyd pour une question de droits. Très difficile à voir ou à programmer depuis lors, il est cocasse de remarquer que le seul extrait du film accessible aujourd'hui est précisément une séquence d'un quart d'heure où Zappa rejoint Pink Floyd (reprise dans un coffret commémoratif du groupe anglais). ●

QUEL MONDE POUR LE FUTUR ?

PAR THOMAS CASAVECCHIA

journaliste au *Soir*

Plus le monde semble aller mal, plus la technologie s'emploie à nous faire rêver à des lendemains chantants. Le réchauffement climatique menace toute une partie de l'humanité ? Des start-up promettent de nous envoyer sur Mars avant la fin du siècle. On consomme chaque jour davantage de ressources ? Les énergies propres continueront de subvenir à nos besoins toujours grandissants. Pour chaque problème, les tenants du technosolutionnisme proposent des avancées scientifiques qui nous tiendront éloignés de l'effondrement qui menace. Qu'il s'agisse d'avancée rendant caduques les limites en ressources naturelles, de la généralisation du travail robotisé, ou encore de l'augmentation des humains, la science ouvre le champ des possibles et laisse rêver à un monde meilleur pour tous.

FANTASMES DE LA TECHNOLOGIE

Mais c'est à ces fantasmes que s'attaque Philippe Bihouix, ingénieur et auteur de *Le Bonheur était pour demain*. Non, la science ne sauvera pas l'humanité et il est grand temps de remettre les pieds sur terre. La technologie d'aujourd'hui nous promet de réparer, demain, les

erreurs d'hier. L'ingénieur parle ainsi des « cornucopiens », adeptes de la théorie de la corne d'abondance et pour qui les ressources ne manqueront pas puisque la technologie permet de toujours faire plus avec moins. Mais ces béni-oui-oui de la technologie ne sont pas les seuls à en prendre pour leur grade. Bihouix s'attaque également à ceux qui, un peu naïvement, prônent des modèles comme celui de l'économie circulaire. Selon l'auteur, même si la prise de conscience de l'urgence climatique et sociale est réelle, elle est trop tardive et trop marginale pour avoir un vrai impact sur l'état du monde. Pour que des initiatives aussi enthousiasmantes que l'ouverture de quelques magasins de vente en vrac à circuits courts dans certains centres-villes soient réellement efficaces, elles devraient être accompagnées de mesures plus fortes initiées par les pouvoirs publics, comme de nouvelles normes fiscales où l'imposition de programme « zéro déchet » à grande échelle. Or, les États, aujourd'hui, continuent à viser la croissance économique en assurant qu'elle est compatible avec la réduction des émissions de CO₂.

Pour autant, l'auteur ne trace pas une croix indélébile sur le rêve ou l'uto-

pie d'un monde meilleur. Il conviendrait, selon lui, d'instaurer une forme de « sobriété intelligente ». Sans se passer des technologies qui améliorent la vie de tous, comme les soins de santé, il convient toutefois de réfléchir à nos modes de production et de les rendre moins énergivores et gourmands en ressources limitées.

Mais, pour que ce modèle de société soit accepté et acceptable, il faut que cette forme de frugalité soit répartie équitablement. Difficile d'interdire aux classes populaires de prendre l'avion pour partir en vacances, quand les plus aisés continuent à profiter de leurs yachts. Ainsi, l'homme pourrait enfin limiter l'impact négatif de son mode de vie sur le monde qui l'entoure et sur l'ensemble du vivant.

ET SI ON ARRÊTAIT D'OPPOSER L'HOMME À LA NATURE ?

Si les exemples d'effets délétères que l'humanité a eus sur son environnement ne manquent pas, négliger les effets positifs de l'empreinte de l'homme sur certaines espèces animales ou végétales serait une erreur. Depuis des millénaires, l'homme et l'animal ont en effet appris à se dompter l'un l'autre. De par la domestication de

certaines espèces, bien sûr, mais pas seulement. Les rats et les cafards, par exemple, n'auraient jamais pu se développer si l'être humain n'avait pas laissé tant de pollution dans le sillage de son développement. Et, assurément, assainir efficacement et durablement l'environnement ainsi souillé pourrait être une catastrophe pour ces populations animales.

Pour Dominique Guillo, sociologue et directeur de recherche au CNRS et auteur des *Fondements oubliés de la culture*, ces exemples montrent bien l'extraordinaire diversité des rapports entre les animaux et les hommes.

Pourtant, depuis l'époque moderne, on oppose la nature à la culture. D'un côté, les animaux, considérés comme des choses, de l'autre, l'humain. Un « grand partage » qui montre vite ses limites quand on veut analyser les relations anthropozoologiques. Ainsi, un nombre croissant de chercheurs veulent s'affranchir de cette opposition. Toutefois, ces nouveaux chercheurs peinent à convaincre leurs pairs du bien-fondé du rejet de cette dichotomie. Ainsi, l'auteur plaide pour une recherche empirique des relations entre hommes et animaux sans se préoccuper, *a priori*, de la distinction entre les mondes naturels et culturels.

Car, pour l'auteur, chercher à établir une frontière entre sciences humaines et sciences de la vie est stérile tant les deux disciplines ont à s'apporter l'une et l'autre ; l'analyse du comportement du chien qui tape à la porte de la baie vitrée pour que son maître le laisse entrer, ou

celle du macaque crabier qui vole les lunettes des touristes contre rançon en nourriture sont deux exemples parmi tant d'autres de comportements animaux qui ne peuvent s'expliquer à travers le prisme des théories béhavioristes. Ils ne répondent en effet à aucun stimulus. Ces exemples montrent plutôt qu'animaux et humains, lorsqu'ils sont habitués à se côtoyer, adaptent leurs comportements en fonction de l'autre, brouillant de fait la distinction arbitraire entre le fait culturel et le fait naturel. Pour mieux analyser ces phénomènes, il convient donc de créer un nouveau champ de recherche qui se nourrirait autant des avancées de l'éthologie que de celles des sciences humaines, tout en s'armant de nouveaux outils à mesure qu'il se développera.

« GILETS JAUNES » : LE MAL-ÊTRE SOCIAL A DE BEAUX JOURS DEVANT LUI

Toutefois, depuis toujours, l'être humain n'a pas fait que s'aliéner la nature, il s'est aussi aliéné ses semblables. Les conflits qui jalonnent son histoire en témoignent. De tout temps, l'être humain a méprisé ses contemporains. Un mépris que ne peut plus tolérer l'écrivaine Danièle Sallenave de l'Académie française, qui se penche sur le mouvement des « gilets jaunes ». Sans occulter les dérives qu'a connues le mouvement ni l'angéliser, la romancière note toutefois que cette colère populaire a subi le mépris et la condescendance des élites médiatiques et politiques.

Ce mouvement du peuple « oublié » des campagnes de l'Hexagone a en effet eu pour point d'origine l'annonce de la mesure de la taxe carbone censée lutter contre les émissions de gaz à effet de serre, mais dont le coût est infiniment moins supportable pour ceux, souvent plus modestes, pour qui la voiture est un moyen de survie.

Ce pamphlet a pour origine l'indignation de son auteure. Née d'une petite phrase du président de la République, Emmanuel Macron, lâchée à une audience de quelques journalistes et dans laquelle il leur reprochait de laisser autant de poids à la parole d'un ministre qu'à celle de « Jojo, gilet jaune ».

Pour Danièle Sallenave, ce mépris affiché est insupportable. D'une part, parce qu'elle est elle-même issue de cette France qui se considère aujourd'hui comme déclassée. Elle vient en effet d'une famille d'ouvriers agricoles et de vignerons, tandis que ses parents, instituteurs, lui ont permis de prendre en marche cet ascenseur social que permet l'école républicaine. Or, la perte de confiance des gilets jaunes dans les institutions ne fait que révéler (encore) la panne de ce fameux ascenseur et le trou béant qui sépare depuis les « élites » et le « peuple ». Ce peuple, employés, chômeurs, artisans ou retraités que les citadins des grandes villes ne voient et n'entendent d'ordinaire jamais, s'est montré, en quelques semaines, extrêmement bruyant.

Et ce bruit, cette fureur qui a éclaboussé des semaines durant les écrans de télévision, a permis aux mondes

médiatique et politique de rejeter en bloc ces demandes populaires, de discréditer le mouvement tout entier.

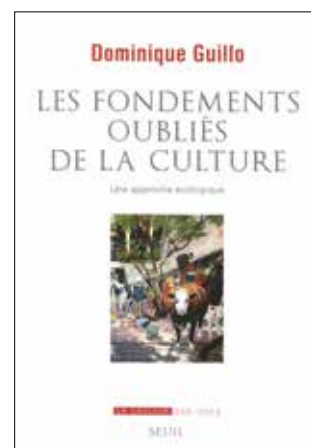
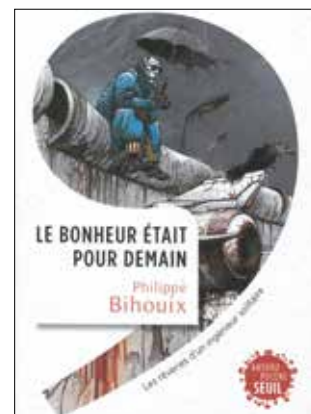
Pourtant, les ronds-points, lieux de ralliement de ce mouvement spontané, ont été, pour les gilets jaunes, une agora, une place publique pour se rencontrer, s'écouter, se parler. Et même si tout ce qui s'y est dit n'a pas été forcément agréable à entendre, ils étaient nombreux à réclamer, avant tout, davantage d'égalité.

ZÉRO CHÔMEUR ?

Quoi de plus inégal de nos jours que l'accès au travail, si inégalement réparti entre chacun ? C'est pour lutter contre les mauvais chiffres de l'emploi en France, et surtout contre le chômage de longue durée, qu'ATD Quart Monde a lancé en janvier 2017 une expérience pilote dans dix communes de France.

Le projet initié par ATD Quart Monde est simple : créer, sur un petit territoire, une entreprise « à but d'emploi » qui engagera tous les chômeurs à longue durée pour leur faire accomplir des travaux utiles à la société, mais sans trop de valeur marchande (aide à la personne, protection de l'environnement, etc.). Ces entreprises reçoivent donc une aide de l'État pour permettre à ces personnes de se réinsérer dans la société par le travail plutôt que de leur permettre de survivre grâce aux minimas sociaux.

Deux ans plus tard, il s'agit pour l'association de dresser un premier bilan intermédiaire : environ 800 emplois ont ainsi été créés, tous destinés à des chômeurs longue





- durée. Et l'ouvrage montre, à travers quelques témoignages, l'impact extrêmement positif de la mesure. Pour autant, tout ne va pas de soi puisqu'aucune des entreprises à but d'emploi n'a pu engager tous les demandeurs du territoire qu'elle occupe. Par ailleurs, les expériences se passent mieux dans les zones rurales, où l'on arrive à frôler le plein emploi, mais les choses sont moins roses dans les grandes villes, où l'entreprise ne peut engager que dans les quartiers prioritaires. Générant de fait des frustrations de la part des habitants des quartiers voisins qui se voient exclus du programme. Toutefois, l'engouement des communes semble toujours être de mise, puisque quelque 140 entités se sont portées volontaires pour se voir étendre au programme. De quoi laisser espérer une généralisation du projet.

LA JUSTICE ROBOTISÉE ?

Une expérience qui pourrait s'avérer salutaire tant l'inemploi nous guette tous. Magistrats compris. Derrière la promesse d'une justice plus « juste » et plus efficace se cache en réalité la promesse d'une justice robotisée. Et c'est la thèse d'Adrien van den Branden, avocat spécialisé dans le droit des nouvelles technologies. Pour l'avocat, le monde de la justice n'a pas encore pris la mesure de la révolution numérique en marche. Là où le citoyen est habitué à l'immédiété de nombreux services en ligne rapides, efficaces et bon marché, les justiciables doivent, eux, se contenter

d'une justice bloquée dans un monde où le papier règne toujours en maître et où la lenteur est la norme.

Dans *Les Robots à l'assaut de la justice*, l'auteur plaide ainsi pour qu'une place plus importante soit laissée à la justice automatisée, robotisée. Selon lui, le risque est grand que les citoyens se détournent de l'institution judiciaire en raison de sa lenteur et de ses coûts. Il plaide alors pour qu'une vaste réflexion soit lancée afin de déléguer tout un pan de la justice aux algorithmes.

Il estime par exemple qu'un pan entier de la justice est d'ores et déjà complètement déshumanisé. Ainsi, l'auteur distingue justice réparatrice et justice distributive. La première, permettant de réparer les dommages subis (calculer le montant d'une pension alimentaire, d'une amende, ou d'une indemnité de licenciement), serait plus aisément informatizable. Ce genre d'affaires inonde en effet les cours de justice et est en partie responsable de leur sclérose. Laisser les machines se baser sur la jurisprudence abondante pour prendre des décisions, sous contrôle humain d'un juge, permettrait de désengorger les cours. Laissant l'opportunité aux magistrats de traiter les affaires « distributives » où la prise de décision humaine revêt encore toute son importance.

Toutefois, cette implémentation de la robotique dans nos tribunaux ne doit pas se faire n'importe comment et nécessite de voir le monde politique et judiciaire travailler main dans la main, dès aujourd'hui, à l'élaboration de cette « Justice 3.0 ». ●

- **Adrien van den BRANDEN, *Les Robots à l'assaut de la justice. L'intelligence artificielle au service des justiciables***, Bruylant, 2019, 150 pages, 30,00 €
 - **Claire HÉDON, *Zéro chômeur : dix territoires relèvent le défi***, ATD Quart monde, 2019, 320 pages, 16,00 €
 - **Danièle SALLENAVE, *Jojo, le Gilet jaune***, Gallimard, coll. « Tracts », 2019, 48 pages, 3,90 €
 - **Philippe BIHOUIX, *Le Bonheur était pour demain***, Seuil, 2019, 384 pages, 19,00 €
 - **Dominique GUILLO, *Les fondements oubliés de la culture. Une approche écologique***, Seuil, 2019, Seuil, 360 pages, 23,00 €
- À lire également :**
- **Grégoire BOUILLIER, *Charlot déprime***, suivi de *Un rêve de Charlot*, Librio, 2019, 128 pages, 5,00 €



LÉONARD DE VINCI

PAR NATHALIE FONTAINAS-TROUVEROY

historienne de l'art

Léonard de Vinci est mort le 2 mai 1519, et le 500^e anniversaire de sa mort est l'occasion d'un foisonnement d'événements et de publications nouvelles où le lecteur peut avoir du mal à s'orienter. Quelques belles options s'offrent pourtant à lui.

MAGNIFIQUE BIOGRAPHIE

Citons d'abord la biographie magnifiquement documentée de Walter Isaacson, qui se lit comme un roman. Après Einstein et Steve Jobs, l'auteur s'attaque à la vie et à l'œuvre du génie le plus innovant de la Renaissance. Il puise à la source en se plongeant dans l'intimité des manuscrits, révélant Léonard dans son humanité, analysant finement les œuvres à la lumière de la vie. « Enfant illégitime, homosexuel, gaucher, végétarien, distrait et parfois hérétique », ce génie étourdissant n'est pas la créature quasi extraterrestre qu'on en fait parfois ; il n'en est que plus fascinant et attachant. L'élégant Florentin – qui n'hésite pas à se vêtir d'un rose extravagant – est à l'aise dans son homosexualité ; ses contemporains le disent beau, athlétique et charmeur. Privé d'éducation formelle (il connaît mal le latin), il en est complexé, mais se trouve libre de penser « out of the box », mariant l'œil

de l'observateur, le recul du sceptique et la curiosité du scientifique. Quitte, plus tard, à confronter ses multiples observations aux théories reçues et à ses lectures. Sa méthode préfigure la science moderne : « Avant de tirer une loi de ce cas, mets-le à l'épreuve deux ou trois fois et observe si les effets produits sont identiques. »

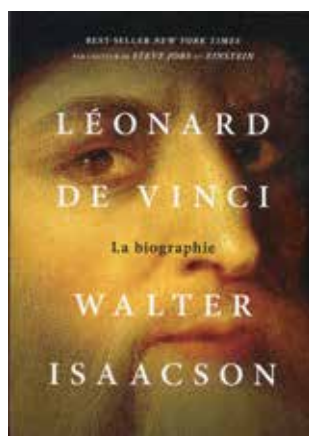
L'art, pour lui, est inséparable de la science. Chaque feuillet de ses carnets le montre évoluant constamment d'une idée à l'autre, d'une étude botanique aux branches du système sanguin, d'un croquis pour la coulée d'un monument équestre à la caricature d'un vieillard – à laquelle il ajoute, tant qu'il y est, la recette d'un colorant pour les cheveux. Sa pensée est analogique et arborescente plutôt que linéaire : on se prend à imaginer Léonard découvrant l'Internet !

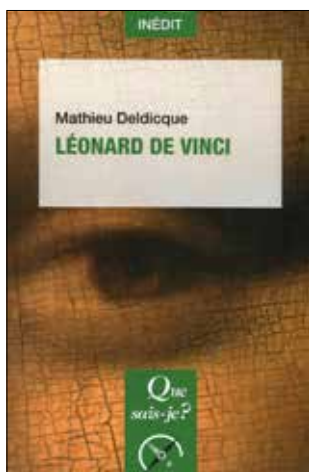
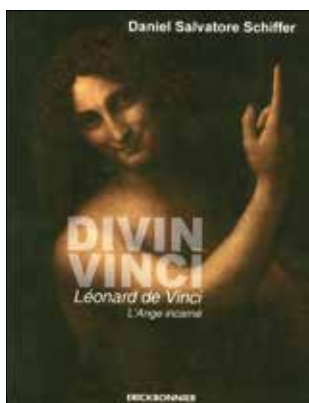
Le jeune homme, après son apprentissage dans l'atelier de Verrocchio, débute comme organisateur de fêtes pour Ludovic Sforza, duc de Milan : ses premières machines sont des mécanismes créés pour des mises en scène théâtrales. Peu à peu, il s'impose comme artiste et crée ses premiers portraits, dont l'admirable *Dame à l'hermine*, la jeune maîtresse de Ludovic. Il découvre comment les mouvements du corps peuvent traduire ceux de l'âme ; plus tard, à l'époque où il peint

La Joconde, il disséquera les muscles et les nerfs du visage pour mieux comprendre comment naît un sourire.

Le dessin est chez Vinci l'indispensable soutien de la réflexion. Il recommande aux jeunes artistes d'avoir toujours sur soi un petit carnet : « Les choses ont une telle diversité de formes et de mouvements que la mémoire est incapable de les retenir, et donc tu garderas ces (croquis) pour maîtres et modèles. » En étudiant l'optique, il découvre que les contours sont invisibles dans la nature et que l'illusion du volume est plus convaincante si l'on travaille les ombres plutôt que les lignes. Cette compréhension de l'ombre et de la lumière en fera le pionnier du *sfumato* – gloire de *La Joconde* – et lui permettra également de jouer magistralement des règles de la perspective dans *La Cène*.

Personnalité atypique, Léonard ne correspond cependant pas au stéréotype de l'artiste tourmenté et isolé. Il s'entoure d'amis, d'élèves, de confrères et de penseurs. Son *Homme de Vitruve*, par exemple, naît dans le contexte de discussions avec ses amis Giacomo Andrea et Francesco di Giorgio, qui ont dessiné avant lui leur propre version. Mais contrairement à eux, Léonard ne reprend pas aveuglément les proportions données par Vitruve, il y apporte ses propres ob-





► observations. Son dessin est, bien sûr, incomparablement supérieur.

La place manque ici pour détailler toutes les facettes présentées dans ce livre, la relation avec Machiavel lorsque Léonard est détaché au service de César Borgia, sa rivalité avec Michel-Ange, sa complicité avec le roi François I^{er} en qui il trouve, à la fin de sa vie, le mécène idéal, attentif et généreux. Sa curiosité insatiable, ses listes de choses à étudier, sa quête de perfection qui le pousse à retravailler constamment ses tableaux préférés dont il ne se sépare jamais, à corriger, 30 ans après, le cou de son *Saint Jérôme* parce que de nouvelles dissections ont amélioré ses connaissances.

On aime aussi Léonard pour la dernière phrase écrite de sa main : notre génie universel pose la plume, « *perche la minestra si fredda* ». Parce que la soupe refroidit...

En guise d'épilogue, Isaacson nous offre, pour le plaisir et parce que Léonard s'était posé la question, une merveilleuse description de la langue du pivert. Le biographe et son modèle étaient faits pour s'entendre.

LES AUDACES DE LÉONARD

Pascal Briost se penche sur les audaces de Léonard de Vinci et tente de retrouver, de manière thématique et chronologique, ses méthodes de recherche et les stratégies qu'il élabore pour se faire reconnaître comme créateur. Quelles traces ont laissé ses origines, comment ce bâtard autodidacte devient-il courtisan des Sforza et ami du roi de France ? Comment s'est-il

posé en ingénieur, tout en pénétrant les milieux aristocratiques où « le vil mécanique » n'est pas reçu ? Comment cherche-t-il, par l'observation inlassable et la pensée analogique, à percer les lois qui régissent l'univers ? Comment tous les domaines qui le passionnent se nourrissent-ils les uns les autres ? Vinci confronte ses expériences à ses lectures, puis s'efforce de théoriser le résultat. Il se bat pour faire reconnaître la peinture comme une science, et l'artiste comme un demiurge. Il ira jusqu'au bout de ses intuitions avec intransigeance, rigueur et obstination.

ANGE INCARNÉ

Daniel Salvatore Schiffer présente un « un triptyque biographique, philosophique et artistique » où il voit en Léonard de Vinci le dandy d'Oscar Wilde, le philosophe-artiste rêvé par Nietzsche, émule du Créateur, ainsi que le premier théoricien de son art – et donc le premier artiste conceptuel : *la pittura e cosa mentale* ! Lorsqu'il immortalise un sourire et transforme ainsi l'éphémère en éternel, il est aussi le premier à en faire le reflet d'un mouvement intérieur, d'un état d'âme. Étudiant l'héritage de Vinci, Schiffer retrouve son androgynie – exprimée dans l'ambiguïté troublante du Bacchus et du saint Jean-Baptiste – dans l'équivoque *Annonciation* de Rossetti, empreinte d'un « érotisme sanctifié », ou dans le symbolisme de Fernand Khnopff. Plus près de nous, Schiffer évoque David Bowie ou Dan Brown, qui transforme le saint Jean de *La Cène* en

Marie-Madeleine. À l'inverse, Duchamp se livre à une désacralisation de la Joconde moustachue dans son *L.H.O.O.Q.* Ce livre érudit et très personnel nous en apprend autant sur les multiples lectures, idées et passions de Schiffer que sur celles de Vinci, mais ces passions sont sincères.

QUI EST LA « JOCONDE NUE » ?

Mathieu Deldicque, conservateur du musée Condé à Chantilly, est l'auteur du nouveau « Que sais-je » sur Léonard de Vinci, qui donne un impeccable sommaire de la vie, de l'œuvre et de la pensée du maître. Beau tour de force où tout l'essentiel est dit en 128 pages.

Le même auteur dirige le catalogue de l'exposition de cet été sur *La Joconde nue* au musée Condé. Ce grand carton acquis par le duc d'Aumale pose l'une des belles énigmes de l'histoire de l'art. Dessin original, œuvre d'atelier, copie ? Un inventaire des possessions de Salai, le turbulent élève et amant de Léonard, mentionne une « Joconde dénudée » estimée à une somme importante, qui pourrait correspondre à une œuvre autographe du maître. S'agit-il du dessin de Chantilly, ou d'un tableau original dont ce dernier serait une copie ? L'exposition étudie la question sous tous ses aspects scientifiques et historiques.

Le dessin représente une jeune femme nue, un peu androgyne, dans une pose similaire à celle de la Joconde. Il a souffert de l'humidité ; le visage a été retouché, altérant le regard,

et le fond entièrement re-peint. La qualité de l'œuvre en a souffert. Des hachures de gaucher et certains repentirs découverts à la réflectographie en infrarouge, notamment dans les mains, suggèrent pourtant qu'il ne s'agit pas d'une copie. Détail troublant, ces repentirs se retrouvent dans le tableau du Louvre et il est donc probable que les deux œuvres soient nées dans l'atelier de Léonard au même moment. Le carton a été perforé pour servir de poncif : en le posant sur une feuille de papier et en le frottant au charbon de bois, on pouvait reporter les contours du dessin et le reproduire. Il aurait donc servi à créer plusieurs versions de cette image, qui a fait école : c'est son modèle qu'on retrouve dans la célèbre *Dame au bain* de Clouet ou dans le double portrait nu de Gabrielle d'Estrees, maîtresse d'Henri IV, avec sa sœur, et cette influence s'étend bien au-delà du XVI^e siècle.

VINCI ANATOMISTE

Dans le somptueux *Léonard de Vinci anatomiste*, Martin Clayton, l'un des plus grands spécialistes de Vinci, s'associe au professeur de médecine Ron Philo pour décrypter près de 90 dessins et notes sur des corps humains et animaux, et confronter ses connaissances à celles de notre temps. De même que Léonard considère qu'il faut d'abord étudier le nu pour représenter correctement un personnage habillé, il veut comprendre comment les muscles, le squelette et les organes déterminent

l'aspect extérieur du corps et son fonctionnement. Il aborde le corps humain en ingénieur autant qu'en peintre et sculpteur.

Mais il voit plus large : comme Vitruve qui comparait, au premier siècle avant notre ère, les proportions du corps à celles d'un bâtiment, Léonard envisage le corps comme une architecture. Plus fondamentalement encore, il considère que « l'homme a un corps idéal, de nature divine et divinement proportionné ». Créé à l'image de Dieu, l'homme est la mesure naturelle de l'univers. Cette philosophie s'incarne dans l'admirable *Homme de Vitruve* inscrit dans un carré, bras tendus à l'horizontale, et bras et jambes écartés, dans un cercle dont le centre est le nombril.

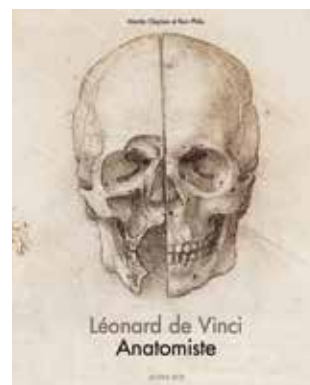
Léonard n'est pas infail- lible ; il croit par exemple que le sang menstruel de la femme remonte aux seins pendant la grossesse pour se transformer en lait maternel. Certaines erreurs s'expliquent par les idées reçues de l'époque, par le fait qu'il projette sur l'être humain ses observations d'animaux, ou parce qu'il doit travailler rapidement, jusqu'à la nausée, sur des organes souvent déjà altérés – les cadavres de l'époque ne sont ni embaumés ni réfrigérés...

Ses meilleurs dessins anatomiques, toutefois, frappent non seulement par leur beauté (les crânes sont particulièrement sublimes), mais également par leur précision stupéfiante. Ses trois vues de la colonne vertébrale (face, profil et dos) feraient honneur à un manuel de médecine moderne ; elles sont beaucoup plus correctes

que celle proposée par Vésale en 1543. Il identifie correctement quatre cavités dans le cœur ; Vésale n'en verra que deux. Mais Vésale – qui a quatre ans à la mort de Léonard – a eu la chance de publier son travail, alors qu'il faut attendre le début du XX^e siècle pour qu'on redécouvre les dissections de son illustre prédécesseur. Si Vinci avait pu éditer le traité d'anatomie qu'il projetait, l'histoire de la médecine parlerait de « révolution léonardienne » au lieu de « révolution vésalienne », et rendrait justice à un aspect de son œuvre qui a occupé une place essentielle tout au long de sa vie. ●



- › **Walter ISAACSON**, *Léonard de Vinci. La biographie*, Quanto, 2019, 590 pages, 29,00 €
- › **Pascal BRIOIST**, *Les audaces de Léonard de Vinci*, Stock, 2019, 400 pages, 25,50 €
- › **Daniel Salvatore SCHIFFER**, *Divin Vinci. Léonard de Vinci, l'Ange incarné*, Erick Bonnier, 2019, 405 pages, 22,00 €
- › **Mathieu DELDICQUE**, *Léonard de Vinci*, « Que sais-je ? », PUF, 2019, 128 pages, 9,00 €
- › **Mathieu DELDICQUE (sous la dir.)**, *La Joconde nue*, Domaine de Chantilly – musée Condé/In Fine, 2019, 224 pages, 29,00 €
- › **Martin CLAYTON et Ron PHILO**, *Léonard de Vinci anatomiste*, Actes Sud, 2019, 256 pages, 39,00 €



SUR LA CRISE MIGRATOIRE

PAR BERNARD LOBET

journaliste à Bel RTL

Un ouvrage collectif et un autre très personnel permettent, d'une part, de prendre un peu de distance par rapport aux événements survenus en 2015 en Méditerranée et, d'autre part, de mieux comprendre les enjeux économiques de l'immigration et du multiculturalisme. Commençons par l'éclairage pluridisciplinaire de la récente crise de l'accueil, un phénomène qui n'est ni nouveau, ni imprévisible, ni facilement maîtrisable.

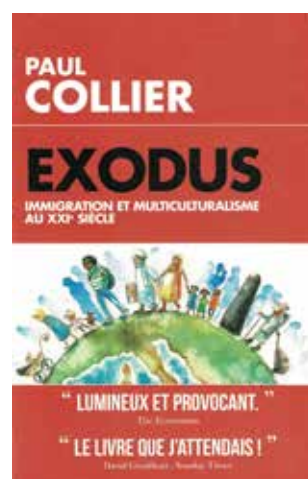
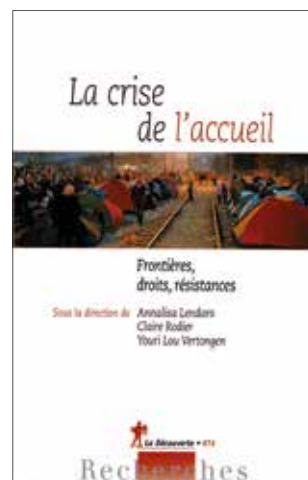
L'ACCUEIL

Dans *La Crise de l'accueil. Frontières, droits, résistances*, sociologues, juristes, politistes, anthropologues et géographes, en tout une quinzaine de spécialistes, s'interrogent d'abord sur les catégories de la crise migratoire qui a commencé il y a quatre ans. Les droits fondamentaux des personnes ont-ils été respectés en Europe pendant cette crise ? La juriste Marie-Laure Basilien-Gainche rappelle la détention des mineurs isolés et s'indigne de l'absence de solidarité entre États membres. Le vocabulaire utilisé (« migrant économique », « réfugié », « passeur ») a des origines juridiques, mais aussi des usages politiques et sociaux qui varient dans le temps et dans l'espace. Il est utile de le rappeler. La deu-

xième partie de l'ouvrage approfondit la question des droits des migrants au regard des ouvertures et fermetures discrétionnaires des frontières externes et internes de l'Union européenne. Les conséquences de cette gestion sont analysées dans plusieurs cas de figure, comme celui de la Bulgarie, axe majeur de transit depuis le durcissement des contrôles en Grèce, ou celui des « hotspots », ou plateformes régionales de débarquement, comme à Lampedusa et Lesbos, qui facilitent le tri et le contrôle, mais pas l'accueil. La dernière partie du livre s'intéresse à la faculté d'adaptation et de résistance des acteurs de la crise migratoire, notamment les citoyens qui se sont engagés en faveur de la cause des migrants à Calais. La conclusion est tirée par une juriste qui fait remarquer que si le droit international proclame l'universalité des droits humains, son socle demeure la souveraineté des États. Lorsque les droits des personnes étrangères sont bafoués au nom des politiques migratoires, il y a impunité, puisqu'aucun État n'ira en dénoncer un autre devant la Cour internationale de justice ou la Cour pénale internationale. « Il n'y a ni responsables, ni coupables. »

EXODUS

Comment dépassionner le débat sur la migration ? Par exemple, en raisonnant en économiste et en proposant un nouveau modèle rationnel de compréhension des conséquences des flux pour les immigrés, mais aussi pour les pays de départ et ceux d'accueil. C'est l'ambition du professeur d'économie à Oxford, Paul Collier, qui jetait un pavé dans la mare en 2013 avec *Exodus*, aujourd'hui traduit en français. Cet essai ne se demande pas si la migration est un bien ou un mal. Il tente de déterminer quelles sont les politiques migratoires pertinentes d'un point de vue économique et social. L'analyse des flux proposée ici est sous-tendue par un postulat : les migrations de masse sont une réponse temporaire à l'extrême inégalité mondiale. D'ici un siècle, prédit Paul Collier, « le monde sera beaucoup plus intégré en matière de commerce, d'information et de finance, mais le flux migratoire net aura diminué ». Le modèle proposé par l'économiste repose sur trois affirmations. Plus la diaspora est importante, plus la migration en est facilitée. L'absorption de la diaspora dans la société majoritaire réduit la migration. Enfin, le taux de cette



absorption dépend de la taille de la diaspora : plus celle-ci est importante, plus le rythme de l'absorption est lent. ●

- › **Annalisa LENDARO, Claire RODIER et Youri Lou VERTONGEN (sous la dir. de), *La crise de l'accueil. Frontières, droits, résistances*, La Découverte, 2019, 314 pages, 27,15 €**
- › **Paul COLLIER, *Exodus, Immigration et multiculturalisme au XXI^e siècle*, L'Artilleur, 2019, 410 pages, 23,85 €**

SUR L'IDENTITÉ BRITANNIQUE

PAR BERNARD LOBET
journaliste à Bel RTL

Où va ce royaume que certains qualifient désormais de désuni ? Depuis le référendum d'il y a trois ans, le Brexit dure... Le modèle de démocratie parlementaire incarné par le Royaume-Uni est-il remis en question ? Y a-t-il une façon particulière d'appréhender le monde et ses soubresauts chez nos voisins insulaires ? Trois fictions remarquables et un essai pointu interrogent plusieurs aspects de l'identité britannique actuelle.

AU CŒUR DE L'ANGLETERRE

Jonathan Coe, en fin observateur du *Cœur de l'Angleterre*, titre de son dernier roman, nous propose un récit entre satire, ironie et mélancolie. L'auteur de 58 ans s'est imposé dès ses débuts, en 1994 (*Testament à l'anglaise*), comme le chroniqueur des vicissitudes de la vie politique britannique et de leurs répercussions sur le quotidien de ses compatriotes. Les héros de *Bienvenue au club* (2002) et du *Cercle fermé* (2006) reviennent dans son nouveau roman. Après avoir rencontré Benjamin Trotter et ses proches, lycéens à Birmingham pendant les seventies, les avoir retrouvés adultes dans les années 1990-2000, les voici confrontés aux prémices du Brexit puis au référendum et à ses suites. Le ro-

man, d'une finesse et d'un humour exquis, s'achève à la fin de l'année dernière, dans une période de calme relatif. Jonathan Coe avoue avoir choisi ce moment, inconsciemment, comme une respiration. Elle fut brève.

Dans *Les Marches*, Rory Stewart nous tient quant à lui en haleine en mêlant la géographie et l'histoire. Il nous emmène à pied pour une longue marche le long du mur d'Hadrien, construit en l'an 120 aux limites de la « Britannia » romaine pour la défendre des invasions barbares. Au nord de ce mur se situe aujourd'hui l'Écosse ; au sud, l'Angleterre. En foulant la terre du milieu de la Grande-Bretagne, un père et son fils évoquent le nationalisme écossais, Rome, les frontières et les empires.

De l'Angleterre et des Anglais, recueil de 25 nouvelles de Graham Swift, promène le lecteur dans tout le territoire britannique, en variant les villes, les régions et les quartiers. Le livre parcourt également différentes périodes, des guerres napoléoniennes aux Jeux olympiques de Londres en 2012, en passant par les deux guerres mondiales et la décolonisation. Les Britanniques croqués sur le vif ont des professions très différentes : laveurs de carreaux, traders, officiers de marine, ostéopathes, garde-côtes, comédiens, embryologistes, etc. Ces 25 histoires n'expliquent en rien le choix exprimé dans le référendum du Brexit ni les tensions qui

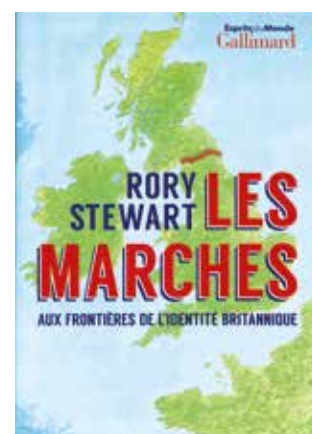
divisent l'Angleterre au sujet de l'Union européenne. Il ne s'agit donc pas d'une étude de l'Angleterre et des Anglais, mais plutôt d'une collection d'histoires singulières, qui rappellent que l'Angleterre est le fruit d'une histoire et d'une construction plurielles.

INCERTITUDES SUR L'AVENIR

Le 23 juin 2016, 52 % des électeurs britanniques ont choisi de sortir de l'Union européenne. Trois ans plus tard, ils y sont encore et ne savent pas comment s'en sortir. Comment le Royaume-Uni a-t-il pu basculer dans une crise politique d'une telle ampleur ? Quelle est la part des médias et celle des politiques dans cette crise ? Faut-il inventer une nouvelle forme de démocratie ? Le modèle représentatif est-il encore tenable en l'état ? Dans *Où va le Royaume-Uni ?*, deux professeurs de civilisation britannique contemporaine mettent en garde contre les pétitions en ligne et les référendums qui, même strictement encadrés, engendrent des débats publics qui interfèrent avec le travail du Parlement. L'information des citoyens est plus que jamais cruciale. ●

- › Jonathan COE, *Le cœur de l'Angleterre*, Gallimard, 2019, 548 pages, 23,00 €
- › Rory STEWART, *Les Marches. Aux frontières de l'identité britannique*, Gallimard, 2019, 546 pages, 24,50 €

- › Graham SWIFT, *De l'Angleterre et des Anglais*, Gallimard, 2019, 332 pages, 21,00 €
- › Pauline SCHNAPPER et Emmanuelle AVRIL, *Où va le Royaume-Uni ? Le Brexit et après*, Odile Jacob, 2019, 261 pages, 24,85 €



COLLECTION « CAPRICCI STORIES » : DES PORTRAITS D'ACTEURS

PAR MICHAËL AVENIA

conseiller pour le cinéma de fiction, coordinateur « Pic-Sons », PointCulture

À la fois éditeur, producteur et distributeur de films ainsi que d'ouvrages relatifs au septième art, Capricci nous gratifie d'une nouvelle collection intitulée « Capricci stories ». Ces petits ouvrages (entre 75 et 150 pages) au format 10,5 X 19 cm dressent des portraits d'acteurs (et actrices) aux parcours remarquables. Ils se présentent comme de petits condensés de ces carrières – et de leurs à-côtés – tumultueuses, passionnantes. Cette collection se veut entièrement tournée vers le récit de ces destins chahutés : anecdotes de tournages, épisodes charnières ou passés sous silence. Ici, pas d'illustrations, uniquement du texte à la fois synthétique, dense et captivant. Les auteurs, journalistes spécialisés en cinéma et *pop culture*, sont des contributeurs réguliers au magazine *So Film*, proposant des articles décalés et originaux sur le monde du septième art, et également édité par Capricci. Les trois premiers volumes de cette collection (lancée en mars dernier) s'intéressent respectivement à Marlon Brando, Mel Gibson et Joan Crawford. Dans *Marlon Brando : les stars durent dix ans*, Arthur Cerf dresse le portrait d'un véritable monstre sacré du cinéma, tant pour ses performances d'acteur que pour sa

carrière et sa vie mouvementées. Originaire du Nebraska, celui qui deviendra par la suite une véritable icône aussi magnétique qu'imprévisible a changé à tout jamais la manière d'appréhender le métier d'acteur. Laissant libre cours à ses inspirations du moment, improvisant son texte et déstabilisant régulièrement ses partenaires de scène, Brando réinventera, tout au long de ses 50 années de carrière, d'*Un tramway nommé Désir* à *The score*, en passant par *Le Parrain* et *Apocalypse Now*, le métier d'acteur.

Autre acteur à la carrière tumultueuse, Mel Gibson s'est fait connaître tout autant pour certains de ses rôles marquants que pour ses frasques pour le moins douteuses. Matthieu Rostac revient avec concision et nuances sur l'acteur australien (mais d'origine américaine) qui s'est fait connaître avec son rôle de *Mad Max* et son regard d'acier. Enchaînant les compositions de personnages torturés ou révoltés (Martin Riggs dans *L'Arme fatale*, William Wallace dans *Braveheart*) et les réalisations faussement historiques, mais réellement lyriques (*La Passion du Christ*, *Apocalypto*, etc.), Mel Gibson se révèle un homme complexe et ambigu ; son pacifisme et son esprit de liberté s'effacent parfois face à son alcoolisme, son homo-

phobie ou ses sorties antisémitiques. Acteur et réalisateur de talent, il suit aujourd'hui encore un cheminement personnel et professionnel sinueux.

Le petit dernier de la collection, *Joan Crawford : Hollywood monster*, s'intéresse à la forte personnalité et au parcours de la ténébreuse actrice. Tout aussi connue pour son ambition dévorante que pour son regard sombre, elle incarnait la part obscure d'Hollywood, loin du modèle des stars blondes et longilignes d'alors. Mais sous ses dehors intraitables, celle qui était également une mère sévère et autoritaire (la relation avec sa fille adoptive a d'ailleurs fait l'objet d'une adaptation cinématographique) dissimulait une inquiétude de tous les instants. Derrière ce visage qui servit de modèle à la méchante reine de *Blanche-Neige* se cachait bien plus de subtilité que cette sévérité de façade. Attendus pour les mois de novembre et de décembre, les prochains numéros de cette collection « Stories » proposeront des portraits d'acteurs pour le moins variés et seront consacrés respectivement à Bruce Lee, Rita Hayworth et Robert Mitchum. Et, parmi les prochaines célébrités envisagées, citons par exemple Orson Welles, Jack Nicholson ou encore Anna Karina. ●

- › **Matthieu ROSTAC, *Mel Gibson : les stars durent dix ans***, Capricci, 2019, 76 pages, 11,50 €
- › **Arthur CERF, *Marlon Brando : à tombeau ouvert***, Capricci, 2019, 138 pages, 11,50 €
- › **Maxime DONZEL, *Joan Crawford : Hollywood monster***, Capricci, 2019, 108 pages, 11,50 €



PUBLICATIONS DU MINISTÈRE DE LA CULTURE 2019

PAR FLORENCE RICHTER

rédatrice en chef
de *Lectures.Cultures*

Comme chaque année, dans le dernier numéro de la revue, on présente quelques publications du ministère de la Culture. Elles sont nombreuses, il faut faire un choix. Au menu : éducation permanente, protection du patrimoine, Observatoire des politiques culturelles (OPC), et littérature de jeunesse.

ALPHA : ÉTAT DES LIEUX

Le Comité de pilotage permanent sur l'alphabétisation des adultes a publié son *État des lieux de l'alphabétisation en Fédération Wallonie-Bruxelles, données 2014 à 2016*. L'alphabétisation vue de manière large : apprendre à lire, écrire, calculer, notamment via l'usage du numérique. On fait ici le point sur les besoins, l'offre d'aide, et sur les budgets. Des thématiques sont approfondies (accès à la culture, alpha pour les travailleurs) et on porte attention à certains publics spécifiques (personnes handicapées, incarcérées, nomades, etc.). La publication donne aussi écho à l'étude de l'université de Liège ayant pour but d'élaborer un référentiel

avec indicateurs d'évaluation en alpha pour adultes. Quelques constats et perspectives en conclusion : en 2016, environ 550 000 personnes en FWB n'ont pas dépassé le diplôme d'enseignement primaire ; l'offre des opérateurs s'adresse beaucoup aux allophones, puis aux francophones ; et l'affinement de l'analyse de la situation ces dernières années marque de plus en plus son efficacité, elle doit être poursuivie.

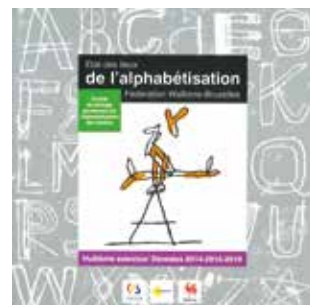
BILAN DE L'ÉDUCATION PERMANENTE ET DE LA JEUNESSE 2009-2018

L'EP est un pan important de la Culture, on le sait, qui représente 33 % de son budget. Impossible de résumer ce bilan en quelques lignes : mieux vaut le consulter en ligne pour les détails. Le Service général gestionnaire est celui de la « Participation culturelle ». Je cite quelques créneaux pour rappeler la diversité des domaines chapeautés : organisations de jeunesse, centres de jeunesse, écoles de devoirs, éducation aux médias, loisirs culturels avec le subventionnement

de nombreuses associations, pratiques en amateurs et centres d'expression et de créativité (CEC), formations (notamment des métiers de la culture), alpha, ou encore action interculturelle.

PATRIMOINES EN MOUVEMENT : QUID DE « L'IMMATÉRIEL » ?

Le sous-titre de cette publication : *Entre préservation et dévotion*. Il s'agit des actes d'un colloque international d'avril 2017, tenu et coorganisé par l'Institut royal du Patrimoine artistique (IRPA) et la FWB. C'est le troisième volume de la collection « Protection du Patrimoine culturel ». À travers des cas belges (Ducasse de Mons, char à Nivelles, géants d'Ath, Couronnement à Tongres, etc.), français (bannières anciennes de Bretagne, *Sanche* de Perpignan) et espagnols, la réflexion s'axe sur l'articulation difficile entre la préservation des manifestations immatérielles et celle du patrimoine mobilier qui en constitue le ressort (par exemple, lorsqu'on sort des reliques lors d'une procession). Le sujet est moins technique (ou moins religieux) qu'on le pense : au

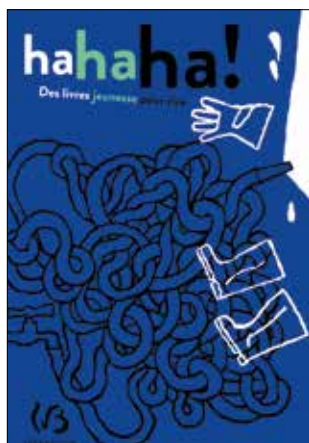


- cœur de la question, il y a une interrogation presque existentielle, faut-il faire prévaloir la vie des gens d'aujourd'hui sur les objets du passé, ou l'inverse ? De nos jours, on réalise des répliques des objets de dévotion et, dans les processions, on promeut une utilisation mixte (à la fois de l'original et de la réplique), basée sur une liste d'indicateurs « agents de détérioration » (forces physiques tels les chocs possibles, variations atmosphériques, lumière, public, et polluants).



LIBERTÉS CULTURELLES ET DROITS DES USAGERS

En sous-titre : *Les conditions du droit de participer à la vie culturelle*. Voilà le sujet des numéros 8, 9 et 10 (juin 2019) de la revue *Repères*, publiée par l'OPC. Un tour de la question des « Droits des usagers » est ainsi réalisé : définitions, pour le tome 1 (vie culturelle, opérateur, acteur, participation, libertés, responsabilités, etc., notamment via les corpus légaux) ; liberté de s'informer sur la vie culturelle, pour le tome 2 ; clarification des droits des usagers des opérateurs culturels, pour le tome 3, c'est-à-dire comment s'exerce concrètement le droit d'accès dans le cadre de cette relation contractuelle entre un usager et un opérateur. Pour respecter une certaine éthique (ou une éthique certaine), on se réfère notamment au code des usagers de 2006.



HA HA HA ! : DES LIVRES JEUNESSE POUR RIRE !

Autant vous le dire : j'attendais cette publication depuis quelques années déjà. Le domaine du comique, sous toutes ses formes et à toutes les époques, me passionne ; à titre personnel, je dispose d'une belle bibliothèque sur le sujet. Je suis donc heureuse de mettre ici en évidence la bibliographie thématique annuelle de littérature de jeunesse cette fois consacrée au rire. Elle est agrémentée de quelques portraits d'auteurs, et d'une préface rappelant les types d'humour propres à Homo sapiens (et aux « autres animaux » ?) : *nonsense*, burlesque, satire, caricature, calembour ou jeux de mots, sarcasme, humour noir, etc. J'ai lu avec passion certains des bouquins recommandés. Rien à faire : j'adore encore et toujours l'excellent Roald Dahl... et je ne connaissais pas son *Un conte peut en cacher un autre* conseillé par la biblio *Ha ha ha !*. ●

Infos pour toutes les publications : www.culture.be

BATMAN & CIE

PAR FRANZ VAN CAUWENBERGH

historien de la BD

BATMAN, UN MYTHE DISSÉQUÉ

Analyse d'une légende née en 1939 : un mythe tant raconté que dessiné par une multitude de créateurs, plusieurs centaines de publications, un record à ce jour. Nombre de thématiques étudient les aspects les plus incroyables d'une saga qui étonne et dérouté, référence à une société en mutation et à un univers impitoyable, machiavélique, cruel. Les courts chapitres présentent une vision pessimiste, de révélations cassant l'image de marque de ce super-héros salué pour son image de justicier, souvent dénoncé pour sa violence.

Catalogue d'aspects méconnus, risquant de surprendre celui qui n'a pas le bonheur d'avoir lu l'œuvre dans son intégralité et sa version d'origine : Est-il tocard ! Tout autant vampire ? Sa réputation de détective se justifie-telle ? Peut-on le considérer en tant que Ninja, clown, grand frère, « Big Brother » ? Quel est son rapport à son identité cachée : Bruce Wayne ? Est-il drogué, gay ? La mort l'a-t-elle terrassé ? Existe-t-il ? Quel est son rapport à Gotham, cité criminelle ?

Un travail référentiel parfait qui satisfera les connaisseurs pointus : son auteur, professeur à l'Université de Liège en études cinématographiques et en théories et pratiques des arts du spectacle, maîtrise son sujet, il faut lectures et relectures pour retrouver les sources citées (heureusement depuis peu des éditeurs spécialisés proposent les suites dans leurs continuités). Seul inconvénient : un manque total d'illustrations montrant les multiples mutations tant graphiques qu'évolutives au niveau de la psychologie des personnages, qu'ils soient héros, alliés ou ennemis.

Un ouvrage qui mérite le détour, car curieux, érudit, complet, intelligent, inattendu et captivant.

YVES LAVANDIER DÉCORTIQUE LES RÉCITS DANS LA BD

Né en 1959, Yves Lavandier est auteur dramatique, cinéaste et script doctor. On aborde ici le sujet dévolu au 9ème art au travers des dessinateurs, scénaristes, acteurs du média, adaptations au cinéma et illustrateurs, caricaturistes, mais aussi écrivains.

- Quelques incontournables désormais icônes :

Binet, avec les personnages attachants des *Bidochon* : à propos du jeu de l'acteur, on citera l'exemple du mari qui gaffe lors de l'enregistrement d'une émission de variété.

Charlier et Uderzo pour *Tanguy et Laverdure*, où sont abordés : un voyage dans cet imaginaire ; l'utilisation de l'accroche ; une dramaturgie entretenant le mystère ; etc.

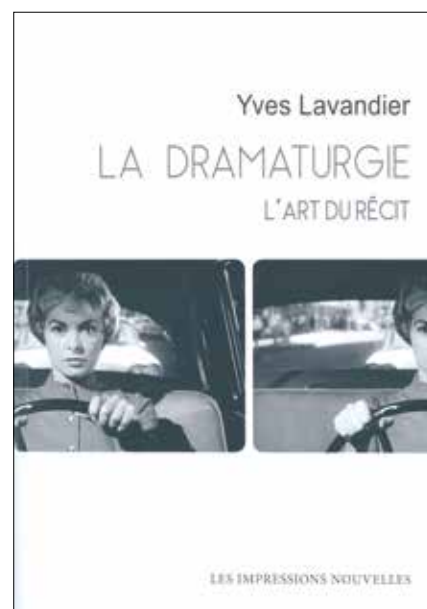
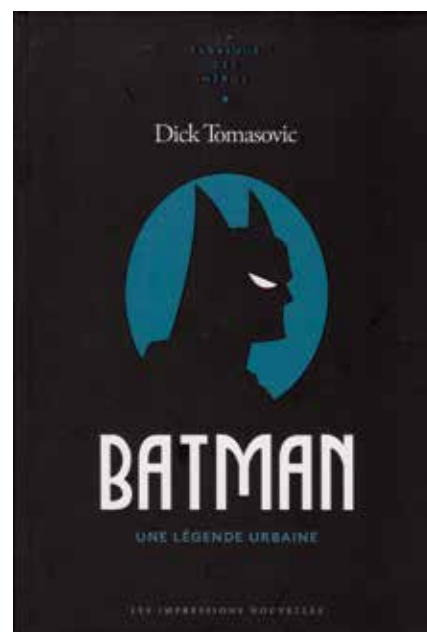
Franquin, et son comique tendre, la brièveté des récits, l'humour noir, ou au contraire l'ironie dramatique diffuse dans la série des *Gaston*.

Hergé, caractérisé par la communion « image, pensée, désir et émotion ». On y analyse par exemple les coups de théâtre, ou l'humour via les quiproquos.

Chez E.-P. Jacobs, sont analysés les accroches du récit ; ou les événements porteurs de conflit.

Morris, amateur de westerns et passionné de films d'animation, chez qui le son dans les bulles est fort important, mais aussi la comédie via les oppositions entre les Dalton et Lucky Luke, notamment.

On trouve aussi des analyses des récits chez Cabu, Derib, Tibet, Henri Vernes, Gotlib, J. Martin et *Alix*, Hugo Pratt, dans l'humour noir de Reiser, ou les longs dialogues de Sempé.



- Des pointure(s) américaines et asiatiques de la BD :

Kane ; le Maus d'Art Spiegelman ; des détails sur les revues *Mad* ou *National Lampoon*, sur la série *Walking Dead* ; ou enfin sur Jiro Taniguchi.

Bref, l'ouvrage est une somme impressionnante et de grande qualité, qui s'intéresse d'ailleurs aussi à quelques oubliés de la BD, sans doute à redécouvrir. ●

› **Dick TOMASOVIC, Batman. Une légende urbaine**, Les impressions nouvelles, 2019, 144 pages, 12,00 €

› **Yves LAVANDIER, La dramaturgie. L'art du récit**, Les impressions nouvelles, 2019, 704 pages, 36,00 €

DES ROMANS-BD

AUTOUR DE LA MIGRATION ET DE LA DIFFÉRENCE

PAR MARIANNE PUTTEMANS

historienne, enseignante, journaliste BD

Le roman graphique est apparu il y a maintenant plus de 30 ans. Plus libre que la bande dessinée traditionnelle, notamment en termes de nombre de pages, il serait, pour Jan Baetens, « plus une métamorphose du roman qu'une excroissance de la bande dessinée ». Sa longueur, comme un miroir de ce qu'est une série par rapport à un film, permet en tout cas de travailler les nuances et l'intime d'une façon que l'habituel 48 pages des albums de l'école franco-belge ne permet pas. Le roman graphique explore l'individu, sa sensibilité, sa profondeur, ses failles humaines loin des héros sans peur et sans reproche familiers.

DES INDOMPTÉS EN AMÉRIQUE

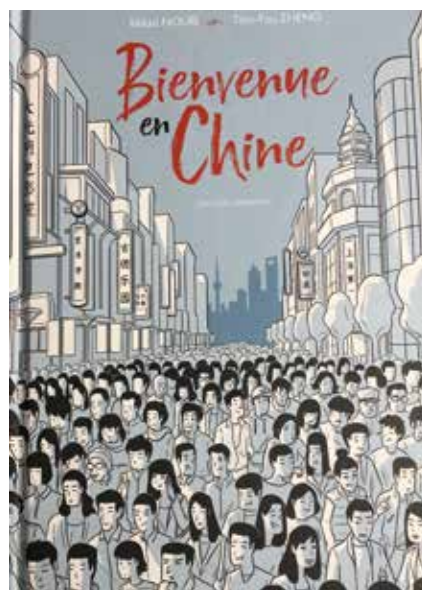
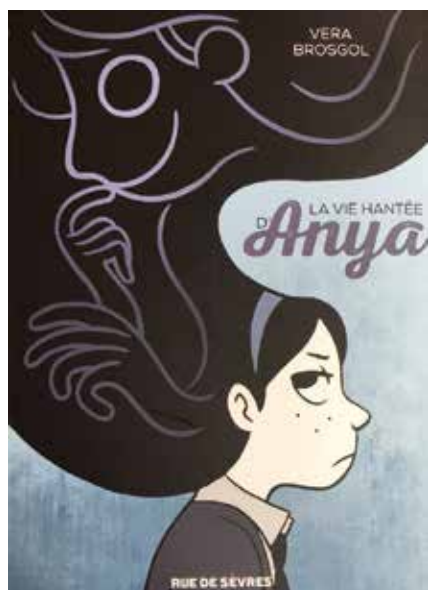
C'est en 1956 qu'Edward Abbey écrit *The Brave Cowboy*. Il a alors 29 ans et il est, depuis la fin de ses études secondaires obtenues en 1945, un amoureux des grands espaces sauvages de l'Ouest américain. Bien qu'il ait servi deux ans dans l'armée américaine, Abbey développe une méfiance de plus en plus forte envers l'autorité et l'institution. Avant d'être incorporé, il décide de voyager dans les déserts du Sud-Ouest qu'il décrit « vide vaste et silencieux qui couve de chaleur, de couleurs et d'une signification indéchiffrable ». Après son périple, il fera des études de lettres et de philosophie, il animera un journal étudiant et y publiera des articles anarchistes. Son roman est adapté au cinéma, avec Kirk Douglas dans le rôle principal. Si le film est intéressant, il reste néanmoins un produit hollywoodien et il faudra attendre 2019 pour que Max de Radiguès lui rende, à travers son dessin minimaliste, la sauvagerie qu'il mérite.



Alors que le monde moderne est en train de grignoter petit à petit l'essentiel des territoires américains, Jack Burns vit en marge de la société. Il ne possède ni carte d'identité, ni logement, ni valise. Il va où bon lui semble, accompagné seulement d'une jument acariâtre. Il joue de la guitare et dort à la belle étoile. Un jour, il apprend que son ami Paul a été arrêté pour avoir refusé de se soumettre à ses obligations militaires.

Jack décide alors de se faire également jeter en prison pour aider son ami à s'évader. Mais les choses tournent différemment et Jack, seul sorti, doit fuir une traque de plus en plus importante lancée contre lui. Max de Radiguès peint magnifiquement l'immensité de la bêtise humaine qui consiste à déclencher contre un homme seul, pacifiste et vaguement anarchiste, un arsenal digne d'une guerre. Le dessin haché, découpé à la Cézanne, est aussi âpre que l'histoire racontée. Les couleurs vives et joyeuses tranchent avec la violence délirante des chasseurs partis à la poursuite du personnage principal. L'absurdité de la situation devient de plus en plus évidente à mesure que le récit avance.

Max de Radiguès n'est pas un débutant. On lui doit notamment *Bâtard*, *La Cire moderne*, *Orignal*, *Un été en apnée*, *Stig & Tilde*. Son trait, souvent en noir et blanc, s'apparente à celui de dessinateurs comme Christopher, Peyraud, Dupuy et Berberian. C'est un roman graphique à lire et à regarder.



ANYA ET LE MAL-ÊTRE DE L'ADOLESCENCE

Quelques années après la parution d'*Un été d'enfer !*, Vera Brosgol continue à explorer ses années d'enfance et de jeune adolescence. Si *Un été d'enfer !* collait de façon très forte à la réalité d'un camp scout pour jeunes russes immigrés aux États-Unis, *La Vie hantée d'Anya* prend une direction plus fantastique.

Alors qu'elle rentre de l'école, Anya tombe dans un trou quelque part dans un parc peu fréquenté. Au fond du trou, il y a un squelette et, surtout, un fantôme. Emily est morte depuis près de 100 ans et, pour la première fois, elle a quelqu'un avec qui parler. Quant à Anya, elle n'a pas beaucoup d'amis, elle a du mal à s'intégrer dans sa nouvelle école et elle est en quête d'une vraie amitié. Très rapidement, Emily se met à empiéter sur la vie et le quotidien d'Anya, lui soufflant les bonnes réponses pendant les contrôles ou lui expliquant quelle robe mettre pour être plus à son avantage. À travers Anya, elle essaye de vivre la vie qui lui a été volée. Mais ce fantôme n'est ni si charmant ni si altruiste qu'il prétend être et quand Anya essaye de prendre son indépendance, la jalousie et la possessivité d'Emily explosent.

À travers une histoire aux accents surnaturels, Vera Brosgol raconte le mal-être des adolescents qui n'habitent plus leur corps et leur esprit aussi facilement que quelques années auparavant. En plus d'être au milieu de l'âge ingrat, l'héroïne de Vera Brosgol est une immigrée russe aux États-Unis. Elle vit au sein d'une communauté qui continue à fréquenter l'Église orthodoxe, qui parle russe à la maison, qui mange d'une façon différente de celle des autres Américains. Au début de l'histoire, la mère d'Anya lui prépare un plat russe, des chebureki, sorte de crêpes composées d'une fine pâte croustillante, farcies de viande juteuse et frites, un plat assez gras et roboratif. Quand Anya sort de la maison, elle jette les crêpes dans une poubelle, sans remords. Les chebureki sont des repoussoirs, ils sont comme une sorte de marque, de tatouage qui identifie l'immigré, l'étranger.

C'est l'histoire de Vera Brosgol, immigrée russe aux États-Unis, de sa difficulté à entrer dans une nouvelle peau, à se débarrasser des fantômes moscovites, sans doute.

Le dessin de ce roman graphique, en noir et blanc, tout en délicatesse et en ondulation, rappelle parfois celui de Craig Thompson (*Habibi*, *Blankets*). C'est un roman graphique à découvrir et à engloutir.

EN CHINE : TRADITION OU MODERNITÉ ?

Depuis Guy Delisle, on s'est habitué aux romans graphiques chroniques d'une vie déracinée dans un ailleurs lointain. Le *Pyongyang* de Delisle avait fait l'effet d'une bombe dans le monde de la bande dessinée, puis les autres albums avaient confirmé une tendance : la découverte d'un pays à travers les yeux de l'expatrié qui apprend chaque jour, à l'opposé d'un conquistador, à s'émerveiller ou à s'agacer des coutumes étranges, bizarres, curieuses de l'autre.

Milad Nouri n'était pas destiné à la bande dessinée, mais à l'informatique. Curieux et entreprenant, il décide de partir en Chine où toutes les possibilités sont encore ouvertes. Là-bas, il réussira, s'implantera, fera grandir sa société et rentrer les yuans.

Mais la Chine ne se laisse pas découvrir facilement, et les us et les rituels des Chinois sont incompréhensibles pour le jeune homme. Il vit chaque jour comme une sorte de test d'intégration à ce monde inconnu. Au début de l'histoire, invité par son patron dans un restaurant, il est sommé de boire et boire jusqu'à oublier comment il est rentré chez lui. Toutes les situations quotidiennes sont décortiquées par les auteurs avec une distance légè-

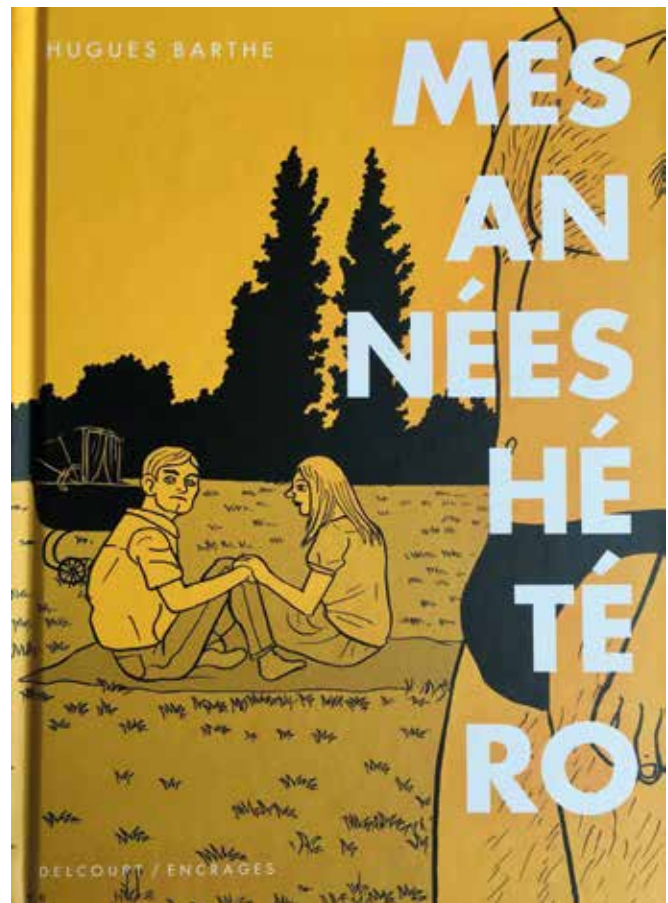
► rement ironique. Certaines histoires sont drôles, d'autres sont tristes. À travers un dessin très dépouillé en bleu et blanc, sensible, Tian-You Zheng et Milad Nouri racontent les gigantesques villes industrielles chinoises, les distances immenses, les passe-droits, les coutumes mortuaires, celles des mariages, la course à la modernité. Et si on compare ce roman graphique à ceux de Guy Delisle – la qualité est aussi grande –, la différence tient dans le fait que Milad Nouri s'est installé dans ce pays pour longtemps, quand Delisle en reste à une exploration qui, par la force des choses, restera toujours un moment court.

C'est un roman d'apprentissage, mais, surtout, c'est une histoire de découverte et de tolérance.

ANNÉES HÉTÉRO, ANNÉES HOMO

Curieuse bande dessinée qui se lit comme une autobiographie (mais qui n'en est pas une), *Mes années hétéro* raconte l'histoire de Rémi, né dans la France de l'après-guerre. Alors qu'il est adolescent, il fait l'expérience du sexe avec un autre adolescent. Néanmoins, jeune adulte, il se mariera et aura des enfants. Sa sensibilité le pousse à s'occuper de sa famille d'une façon qui, à l'époque, était plutôt du domaine réservé des femmes. Mal dans sa vie d'homme marié, il disparaît parfois pour de courtes étreintes sans lendemain. Et si la France des années 1960 et 1970 n'est pas prête à accepter les homosexuels, Rémi lui-même n'a pas encore mis de nom sur ses désirs et ses amours. Il faudra très longtemps pour qu'il s'accepte, fasse son coming-out et s'installe avec Pascal, l'homme de sa vie.

Le trait de Hugues Barthe est épuré, ses personnages ressemblent aux gens qu'on croise tous les jours. C'est par les petits textes et les regards des personnages que le lecteur comprend le drame quotidien de la vie de Rémi, la difficulté d'exister, d'être aimé, reconnu, protégé.



L'histoire de Rémi dépasse l'anecdote, elle pourrait tout autant se passer n'importe où, parce qu'elle est seulement l'histoire de la douleur de naître et de grandir dans un milieu mal aimant, entouré de gens certains de leurs bons droits, sans tendresse. Elle est l'histoire de tous ceux qui n'ont pas eu la chance d'être entourés de l'amour. Quand Rémi, âgé, est enfin accepté, il est trop tard. Il est vieux, il ne peut plus être fou de joie.

C'est un roman graphique important, tout en sensibilité et en retenue, à lire et à réfléchir. ●

- › **Max DE RADIGUES**, *Seuls sont les indomptés*, Sarbacane, 2019, 172 pages, 24,00 €
- › **Vera BROSGOL**, *La Vie hantée d'Anyà*, Rue de Sèvres, 2019, 224 pages, 16,00 €
- › **Milad NOURI et Tian-You ZHENG**, *Bienvenue en Chine*, Delcourt, 192 pages, 17,95 €
- › **Hugues BARTHE**, *Mes années hétéro*, Delcourt, 192 pages, 17,95 €

NÉGOCIER

PAR PASCAL DERU

formateur en ludothèque

CATAN ET SES EXTENSIONS

En 1995, *Catan*, un jeu de Klaus Teuber, bouleversait l'univers ludique en introduisant quatre nouveautés : un plateau renouvelable, une grande part donnée aux négociations, une gestion intelligente des dés et un élément régulateur surnommé « le voleur ». Pour le dire autrement, d'une partie à l'autre, le plateau n'est jamais le même et stimule d'autres stratégies ; le jeu fonde partiellement son déroulement sur la négociation, élément rare en jeu de société ; il tire parti de ce que les statistiques nous apprennent sur un lancer de deux dés et pose un garde-fou contre l'accumulation en obligeant les plus chanceux à agir ou se révéler généreux. Inspiré du jeu *Civilization* de Sid Meier's, *Catan* repose sur un principe fondamental : à partir de deux villages qu'il installe sur une île en début de partie, chaque joueur développe un réseau de routes qui lui permet de fonder d'autres villages et de les transformer en villes. Chaque édification se paie en matières premières (bois, briques, moutons, blé, minerais) qui proviennent des lancers de dés qui indiquent les territoires qui produisent (forêts, champs, carrières, etc.). Chaque village et chaque ville rapportent des points de victoire. Le premier qui en totalise dix gagne la partie.

Vingt-quatre ans plus tard, si *Catan* reste toujours, pour les familles qui le découvrent, un moment magique, nombreuses sont celles qui n'y ont jamais joué, car l'actualité ne cesse de proposer de nouveaux jeux aux graphismes alléchants. C'est donc un réel cadeau, de la part des ludothèques, que de le remettre en vitrine et d'en faciliter la découverte.



D'autant plus que l'univers de *Catan* n'a pas dit son dernier mot et revient sous les feux de la rampe. Un nouveau jeu de base est arrivé sur les rayons : *Catan : La Gloire des Incas*. Outre qu'il reprend les mécanismes connus, il développe ses parties sur une idée qui s'inspire de *Small World* en mettant les cités construites en déclin. Trois époques se succèdent et un joueur ne peut construire sa seconde civilisation puis sa troisième que s'il abandonne la précédente. Le jeu se fonde ainsi sur des essors et des ruines, les routes construites disparaissant avec ces dernières. Coloré par la culture andine, entre mers poissonneuses et forêts sacrées, *La Gloire des Incas* introduit avec beaucoup de charme des lamas, des feuilles de coca, des tubercules et des plumes, sans jamais surcharger le jeu. Pour 3 à 4 joueurs, à partir de 12 ans. (Environ 45,00 €.)

L'autre nouveauté est celle d'une version « voyage » du jeu de base. Cette boîte compacte est pliable et permet, via un système de tiroirs et de displays, un rangement facile des nombreuses pièces : routes, colonies, villes, numéros des territoires et cartes des matières

premières. Les pièces de construction sont pourvues d'ergots qui les calent dans le plateau et les empêchent de glisser. Un conseil malgré tout : remplacez les dés minuscules par deux dés de taille normale, un gain certain de confort et de plaisir. Le plateau est modulable et permet donc des parties qui démarrent sur des scénarios différents. Le jeu comprend une version pour deux joueurs, moins difficile que celle qui s'appelle *Catan : Duel* : un joueur neutre y bouscule l'opposition frontale et 14 cartes « négoce » activent l'interaction.

Je ne serais pas complet sans ajouter qu'il existe quatre boîtes d'extension compatibles avec le jeu classique (non compatibles avec le jeu de voyage). L'extension *Marins* est une perle, car, sans la moindre difficulté, elle propose des scénarios très différents de la grande et unique île du jeu de base. Avec l'extension *Villes & Chevaliers*, le jeu devient très stratégique et introduit deux nouveautés. La première est que certains chevaliers deviennent actifs sur le plateau et participent à la défense commune de l'île en cas d'invasion. La seconde vient d'un nouveau stade ►

- de développement, à savoir que les villes peuvent devenir des métropoles culturelles, religieuses ou économiques qui rapportent des points de victoire supplémentaires.

Plus récentes, les extensions *Barbares & Marchands* et *Pirates & Découvreurs* donnent de beaux rebonds aux missions poursuivies. Dans la seconde, les joueurs, pour pêcher ou vendre leur production d'épices, explorent de nouvelles îles, créent des ports et doivent démanteler des réseaux de pirates. Une nouvelle matière première, l'or, apparaît et console ceux qui n'ont pas de chance aux dés.

Catan, en version classique ou de voyage, convient aux familles avec des enfants de 10 ans et plus. L'expérience du jeu est une merveilleuse école pour apprendre à négocier, un atout bien utile dans la vraie vie. Préparez cependant votre première partie en lisant la règle à l'avance ou en regardant une vidéo explicative. Mieux : jouez avec quelqu'un dont le plaisir est de transmettre de tels trésors ! Une partie dure facilement 90 minutes, et sans doute davantage la première fois. Impossible cependant de le regretter tant l'expérience est puissante. (Jeu de base et extensions : de 36,00 € à 40,00 € la boîte. Jeu de voyage : environ 36,00 €.)

ORBIS... OU RÊVEZ D'UN COIN DE PARADIS !

De très nombreux jeux se sont inspirés de *Catan* en reprenant, d'une manière ou d'une autre, certains de ses éléments : tantôt un système de territoires produisant des ressources spécifiques, tantôt un quota de matières premières à ne pas dépasser, tantôt encore un plateau modulaire qui adopte des formes diverses. *L'Âge de Pierre*, *Amun-Rê*, *7 Wonders*... (pour ne citer que quelques jeux extraordinaires), la liste est longue sans qu'on puisse parler de plagiat, tant chacun de ces jeux a développé des principes brillants et totalement personnels.

Dans les nouveautés 2019, *Orbis* montre clairement sa filiation par les territoires et les matières premières qui permettent

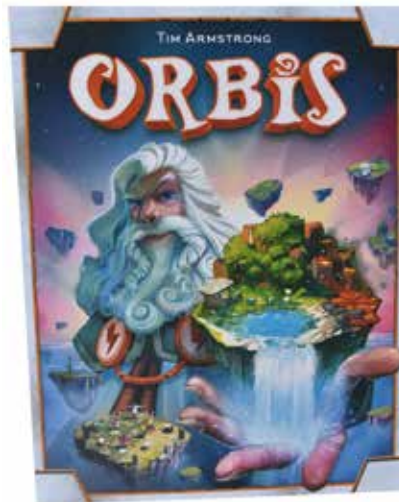
d'assumer les coûts de construction. Pour le reste, l'élan est très différent et sa découverte vaut la peine.

Chaque joueur construit une planète idéale dont les 14 régions sont d'autant plus fécondes qu'elles respectent des liens particuliers entre elles : au minimum un lien de couleur, mais parfois bien davantage !

Chaque planète personnelle se construit sous la forme d'une pyramide (illustration 1), en commençant par la base qui compte cinq régions sous forme de tuiles hexagonales : zone d'eau, zone agricole, zone boisée, zone volcanique ou zone montagneuse. À ce stade, rien n'est difficile, car les régions peuvent toutes se toucher sans aucune restriction. Mais ce n'est plus le cas pour les rangées supérieures, où toute région posée doit nécessairement reposer sur au moins une région de la même couleur (illustration 2).

Les joueurs sont donc très attentifs aux régions qu'ils piochent dans la réserve disponible : neuf tuiles, parfois très chères en coût d'achat et toutes différentes par les avantages qu'elles apportent (réduction de coût pour la suite du jeu, présence de temples rapportant un bonus en fin de partie ; points de victoire si la région est en correspondance avec d'autres).

Le coût des tuiles se règle en ressources disponibles en cinq couleurs. En début de partie, personne n'en dispose, mais un mécanisme original fait que, lorsqu'un joueur achète ou reçoit gratuitement une tuile, il garnit les tuiles



juxtaposées d'une ressource de la couleur de la tuile qu'il prend. Ainsi, avant d'être choisies, certaines tuiles accumulent plusieurs ressources qui font le bonheur de ceux qui les choisissent (illustration 3).

Au fil de la partie, les tuiles qui sont mises en vente coûtent de plus en plus cher..., mais leurs avantages immédiats sont aussi plus grands. Le jeu se joue en 15 tours, l'un d'eux étant dédié à choisir une divinité qui protégera la planète.

Orbis est un jeu de durée moyenne (45 minutes) pour 2 à 4 joueurs, à partir de 10 ans. L'éditeur Space Cowboys y montre son savoir-faire. Le jeu demande une bonne gestion, tant dans la construction de la pyramide (choix puis juxtaposition des zones) que dans les objectifs à long terme qu'on choisit, car ils permettent d'accumuler des points de victoire. L'interactivité entre les joueurs n'apparaît pas lors de la première partie, mais décolle lors des suivantes quand chacun sélectionne mieux un objectif sur lequel il fonde son éventuelle victoire. Le jeu n'est jamais en impasse pour l'un ou l'autre joueur (ce qu'on reproche parfois à *Catan*), car un blocage dans la construction de la pyramide peut être réglé par un retournement de la tuile acquise afin d'en faire une « Terre brûlée », ce qui permet de continuer la construction de la planète. (Environ 30,00 €.) ●



NOUVEAU FESTIVAL COSMOS :

DES ÉCHANGES DIRECTS ENTRE ENFANTS ET ARTISTES

PAR LAURENCE BERTELS

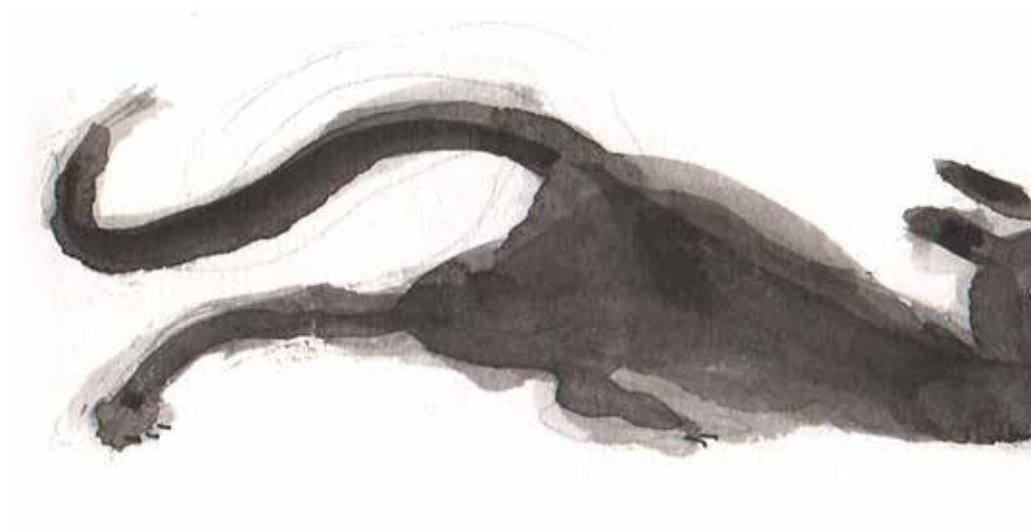
écrivain, journaliste à *La Libre Belgique*

La littérature pour enfants dans tous ses états, grâce à un véritable festival. Ni foire ni salon, Cosmos se veut un vrai terrain d'échanges entre les enfants et les artistes qui écrivent pour eux. Un festival, un vrai, pas une foire ni un salon, mais un moment d'échanges, de rencontres, de partages, d'ateliers entre les auteurs et les jeunes lecteurs, une occasion unique de mettre le livre dans toutes les mains, telle était la noble intention de l'ASBL La Trompette de Clio lorsqu'elle décida d'organiser ce premier festival des littératures jeunesse de Bruxelles, Cosmos, comme toutes les promesses contenues dans l'univers littéraire.

Imaginé par Sophie Baudry, libraire spécialisée en bande dessinée depuis une dizaine d'années, qui adore créer une alchimie entre les livres et leur public, et Anaïs Félix, libraire passionnée par la transmission des savoirs, l'événement se devait d'être tout sauf ronronnant. Pas question donc d'aligner les stands d'éditeurs et les tables de dédicaces. Non, l'idée consistait plutôt à multiplier les espaces cosy, aménagés pour petits et grands, et d'imaginer, outre les rencontres avec les auteurs, une kyrielle d'ateliers créatifs en leur compagnie. Qu'il s'agisse de la création d'une fresque collective avec la grand Tom Schamp, d'une rencontre atelier/langue avec Noémie Favard, d'activités autour des contes avec Loïc Gaume, le génial auteur des *Contes au carré* (Éd. Thierry Magnier). Sans oublier l'atelier tampon patates avec Wauter Mannaert autour de son album *Yasmina et les mangeurs de patates* (Dargaud) ou les jeux de virelangue avec Sarah Cheveau, pour n'en citer que quelques-uns.



Wauter



JL Englebert

Un menu alléchant qui a drainé environ deux mille spectateurs, avec un vendredi destiné aux écoles et un week-end aux familles. L'accent était également mis sur la dimension sociale du livre, pour que tous, quels que soient leurs origines et milieux socio-économiques, puissent avoir le livre entre les mains, en tournant les pages, sans contrainte ni jugement. Trois jours entiers de fête du livre, donc, les 3, 4 et 5 mai derniers, à Schaerbeek, à l'AREA 42, près du Botanique, avec une très belle brochette d'artistes.

Étoile montante de la littérature jeunesse, l'illustratrice Marine Schneider, dont la trilogie *Je suis la Vie, Je suis la Mort, Je suis le Clown* écrite par Élisabeth Helland Larsen a subjugué par la philosophie de sa beauté, était de la partie. L'occasion aussi de se pencher déjà sur *L'Ours Kintsugi*, splendide album paru en août aux éditions Cambourakis, et savoir ce qui peut bien arriver lorsqu'un ours tombe du haut de la falaise.

Parmi les invités, pointons bien sûr Thomas Lavachery, valeur encore plus sûre depuis qu'il a été auréolé du grand prix triennal de la Littérature jeunesse en Fédération Wallonie-Bruxelles, auteur de la célèbre saga fantastique de *Björn le Morphir*, vendue à plus de 1000 exemplaires, mais aussi, tout ré-

cemment, de la *Rumeur*, fascinant petit roman initiatique. L'auteur quitte cette fois les contrées nordiques pour nous emmener en Amazonie, afin de démêler les lianes de la calomnie. On y frémit aux côtés du jeune héros trop timide pour se défendre, lorsqu'on le traite de mangeur de capincho, insulte suprême chez les Indiens Zapiro, sa tribu. Le capincho y est en effet considéré comme un animal honni, un pleutre qui pleure au moindre danger. Personne ne doit le manger sous peine d'attirer l'opprobre sur sa famille ou sur son clan. N'importe quel Zapiro traité de cette manière aurait donc riposté. Mais pas Tarir, le timide, qui n'a rien trouvé à dire. Il ne lui reste plus qu'à fuir les siens et son pays, et l'on grandit à ses côtés dans ce périple qui lui apprendra, peu à peu, à s'affranchir du regard des autres. Un vrai coup de cœur. Outre ses romans, toujours remarquablement construits, dans la fibre anglo-saxonne, Thomas Lavachery écrit et illustre des albums d'une manière personnelle, singulière, avec un trait original particulièrement intéressant. Un artiste décidément pluriel et doué.

L'AMOUR PRISÉ PAR MATHIEU PIERLOOT

Autre plume intéressante, qui trempe son encre dans les veines adolescentes,



celle de Mathieu Pierloot, dont chaque roman publié à L'école des loisirs fait florès. Jeune enseignant bruxellois, il se fait d'emblée remarquer avec son premier roman, *L'Amour, c'est n'importe quoi* (L'école des loisirs, 2014) et *En grève !* (L'école des loisirs, 2016), sélectionné pour le prix Première Victor du livre jeunesse. L'amour, un de ses sujets de prédilection, comme on le lira encore dans *Summer kids*, qui raconte, lui, le premier chagrin d'amour, celui dont on ne se relève jamais tout à fait.

« J'ai l'impression que tous les romans que je lis et que j'apprécie tournent autour de ces questions de manière frontale ou détournée. J'aime qu'il y ait dans le livre une histoire d'amour, que ce soit une trame. L'avant et l'après m'intéressent beaucoup plus. Je ne vois pas ce que j'aurais à dire sur l'histoire elle-même », nous confiait-il voici peu au sujet de ce roman qui parle aussi d'amitié, cette autre forme d'amour. « L'amour est ce qui régissait plus de 90 % de mes préoccupations. Les gens qu'on aime, qu'on a aimés, qu'on n'aime plus. En tant qu'ado, c'était pour moi plus que capital. Cela m'occupait l'esprit tout le temps. » Comme sans doute ses nombreux lecteurs, une des raisons de son succès, qui se retrouve également dans la manière de communiquer, via des textos, et leur corollaire, les malentendus.

UN VÉRITABLE « ÉTÉ DE L'INDIEN »

Citons encore Jean-Luc Englebert, avec lequel les jeunes lecteurs rêvent assurément de passer *L'été de l'indien*, cet album savoureux, paru chez Pastel, qui met en scène six enfants sur une île. Ils attendent sagement le retour de leurs parents partis faire les courses en bateau, jusqu'à ce que la faim commence à les titiller... C'est le début de l'aventure...

On nota également la présence de Noémie Favart, qui fit frissonner plus d'un capon avec *L'épouvantable aventure de Valentine et de ses 118 poux* aux éditions Versant Sud, lesquelles s'installent réellement dans le paysage littéraire, en pleine mutation depuis quelques années avec l'arrivée de nouvelles maisons telles Esperluète ou A pas de loups, qui viennent, chacune avec leur personnalité, compléter l'offre proposée depuis plus de 25 ans maintenant par les éditions Pastel, l'antenne belge de L'école des loisirs.

Ou encore, et peut-être surtout, le parrain de cette première édition, Emmanuel Guibert, l'auteur d'*Ariol*, du *Photographe* et de *La Guerre d'Alan*, venu jouer pour la première fois en Belgique, l'*Ariol's Show*.



F Dreyer



MP Chloé



Feroumont

UN FESTIVAL BIENNAL

Organisé en mai dernier, le compte à rebours du prochain Cosmos a commencé depuis belle lurette si l'on se fie au site de l'événement. Mais on apprend à bonne source qu'il faudra patienter jusqu'au printemps 2021 pour l'édition suivante, le festival étant appelé à devenir biennal. Ceci dit, Cosmos ne va pas disparaître complètement de la planète cette année-là, car il s'associe au prix Farniente et lance, pour l'occasion, un prix BD ados qui sera assurément très apprécié.

Et si Cosmos a choisi de faire le pont, c'est pour deux raisons. La première consiste à garantir une programmation de qualité ; la deuxième, très honorable, à donner aux organisatrices le temps de mener à bien l'autre projet qu'elles gardent sous le coude, Alter égales, qui s'interroge sur la question des minorités et du genre en littérature jeunesse. Vaste chantier, aussi urgent que nécessaire. ●

TOUTES (ALTER) ÉGALES

Créée en 2014 par le ministère des Droits des femmes de la Fédération Wallonie-Bruxelles, espace de dialogues, l'assemblée Alter égales multiplie les projets et analyses pour améliorer l'égalité entre hommes et femmes. Et puisque tout commence par l'enfance, c'est d'abord dans les livres jeunesse qu'il faut veiller au grain. Car bien qu'habité par des auteur-trice-s, libraires, éditeur-trice-s et jeunes lecteur-trice-s engagé-e-s, le secteur souffre encore de messages stigmatisants, surtout à l'égard des femmes. D'où le travail de sensibilisation et de mise en place d'outils entrepris par l'ASBL La Trompette de Clio, en veillant aux enjeux de la représentation dans les livres jeunesse et en favorisant les récits inclusifs. La belle idée !

MAURICE SENDAK, ENCORE... ET TOUJOURS !

PAR MICHEL DEFOURNY
maître conférencier à l'ULg

Tandis que paraît un inédit de Maurice Sendak, une grande exposition vient de lui être consacrée à New York.



Maurice-Sendak ©

PERDU, OUBLIÉ... RETROUVÉ

Surprise ! Un inédit de Maurice Sendak ! L'école des loisirs vient de publier *Presto et Zesto au Limboland*, images de Maurice Sendak, texte d'Arthur Yorinks. On doit la version française à Françoise Morvan, qui traduit ou retraduit pour les éditions MeMo des livres oubliés du créateur de *Max et les Maximonstres*. Avant d'être intégrées à un récit écrit par Arthur Yorinks, les dix illustrations qui composent l'album accompagnaient un spectacle musical proposé en 1990 par le London Symphony Orchestra, *Rikadla*, une suite de 18 comptines pour voix et instruments du compositeur tchèque Leos Janacek (1854-1928), une œuvre que d'aucuns ont qualifiée de « bijou » du XX^e siècle. Petite confidence : parmi les nombreux enregistrements, c'est l'interprétation du Collegium Vocale Gent sous la direction de Reinbert de Leeuw, chez Alpha, que je préfère.

RIKADLA

Alors qu'il était âgé de 72 ans, Leos Janacek, sensible au monde de l'enfance et bien connu pour son opéra *La*

Petite Renarde rusée, avait découvert dans le *Quotidien du peuple* (*Lidove noviny*), auquel il avait l'habitude de collaborer, des comptines farfelues, espiègles, cruelles même, illustrées par Josef Lada. Enthousiasmé par ces poésies populaires, le compositeur les mit en musique en souhaitant que les dessins naïfs et caricaturaux de Josef Lada soient projetés pendant les concerts. En acceptant de créer de nouvelles images pour accompagner l'œuvre, Maurice Sendak se montrait fidèle au projet du musicien, lui rendant hommage ainsi qu'à Josef Lada dont il prit plaisir à s'inspirer.

Voici trois de ces comptines. Le rire et la musique des mots l'emportent sur le sens...

La betterave fêtait ses noces,
Le céleri jouait de la flûte,

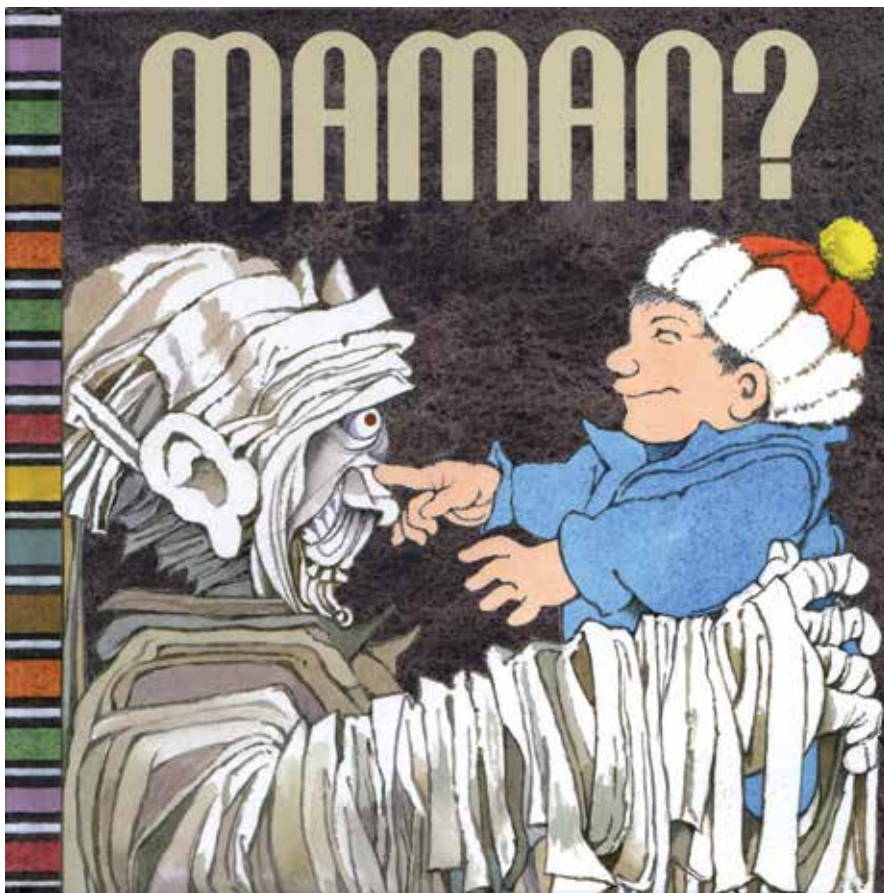
La carotte menait la danse,
Le raifort a tout arrangé,
A arrangé toutes les comptines.
Tidli, dudli, dudli, tidli

Ma culotte est déchirée,
Dedans souffle le vent,
Faudra la rafistoler :
L'araignée débobine son fil.

La taupe rampe le long de la haie,
Elle prend les mesures du pré.
Derrière elle, le hamster porte un sac,
Il le remplira de farine.

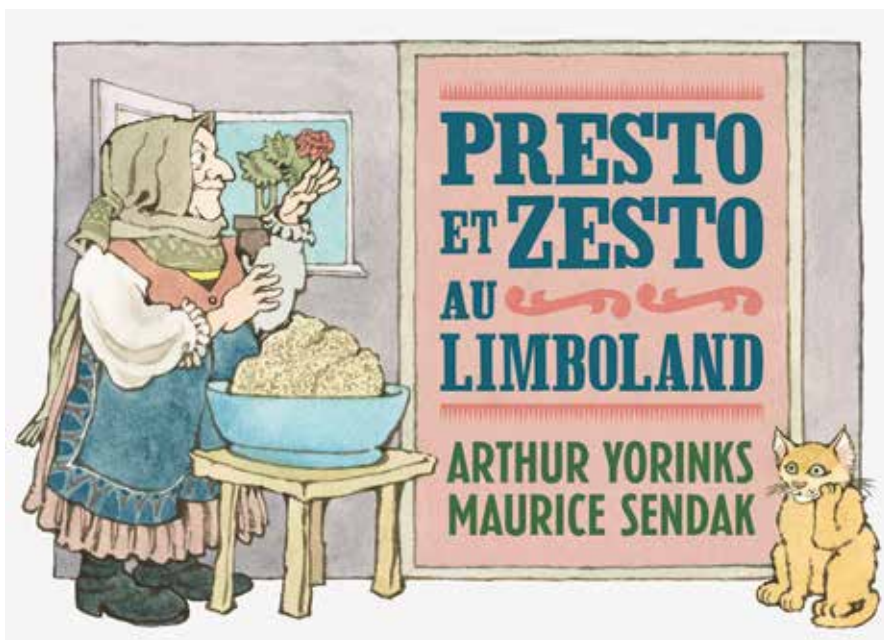
DEUX GRANDS AMIS

Arthur Yorinks et Maurice Sendak étaient de fameux amis, malgré une grande différence d'âge. Ils étaient un peu fous, ils aimaient inventer des histoires à dormir debout et surtout manger des gâteaux. Ils s'étaient affublés de surnoms : *Presto* pour Arthur, *Zesto* pour Maurice. Par-delà de multiples collaborations liées au théâtre, ils sont les auteurs de *The Miami Giant* (1995), un album jamais traduit en français, et du pop-up *Maman ?* publié par L'école des loisirs en 2009 (New York, 2006).



MAMAN ?

En pyjama bleu et bonnet à pompon, un grand bébé pénètre dans une maison aussi hantée que celle de Jan Pienkowski, qui nous fait frissonner depuis 1979. Il cherche sa maman. Loin d'être terrorisé par les grimaces d'un chat qui montre ses dents, le vol menaçant de chauves-souris ou encore la présence de squelettes et de têtes de mort, il poursuit sa quête avec sérénité, le sourire aux lèvres. Il s'amuse même à dérouler les bandelettes d'une momie qui l'a pris dans ses bras et dont il touche le nez avec effronterie : évidente est la référence au film *The Mummy* (*La Momie*), réalisé par Karl Freund en 1932 et dont l'acteur principal est Boris Karloff. Sendak et Yorinks, l'auteur du scénario, réservent d'autres surprises à leurs lecteurs : l'un des plus terribles « maximonstres » de ce pop-up n'est autre que Dracula, une sucette en bouche, sous les traits de Max Schreck tout droit sorti du film *Nosferatu* de Friedrich W. Murnau (1922). Et que dire lorsqu'apparaît la « créature » de Pierre Frankenstein incarnée par Boris Karloff, dans les deux films que James Whale lui consacra, *Frankenstein* en 1931 et *The Bride of Frankenstein* (*La Fiancée de Frankenstein*) en 1935. Après avoir ouvert une dernière porte gardée par Anubis, la divinité égyptienne qui protège les tombes, le bébé et sa maman se font face. Comble d'humour, Arthur et Maurice, qui aiment les gags, ont choisi Elsa Lanchester, la vedette féminine du film *The Bride of Frankenstein*, pour représenter la mère. Elle se débarrasse de ses bandelettes pour tendre les bras vers son poupon. Les animations prodigieuses conçues par Matthew Reinhart renforcent l'humour et l'horreur carnavalesque des illustrations de Maurice Sendak passionné de cinéma.



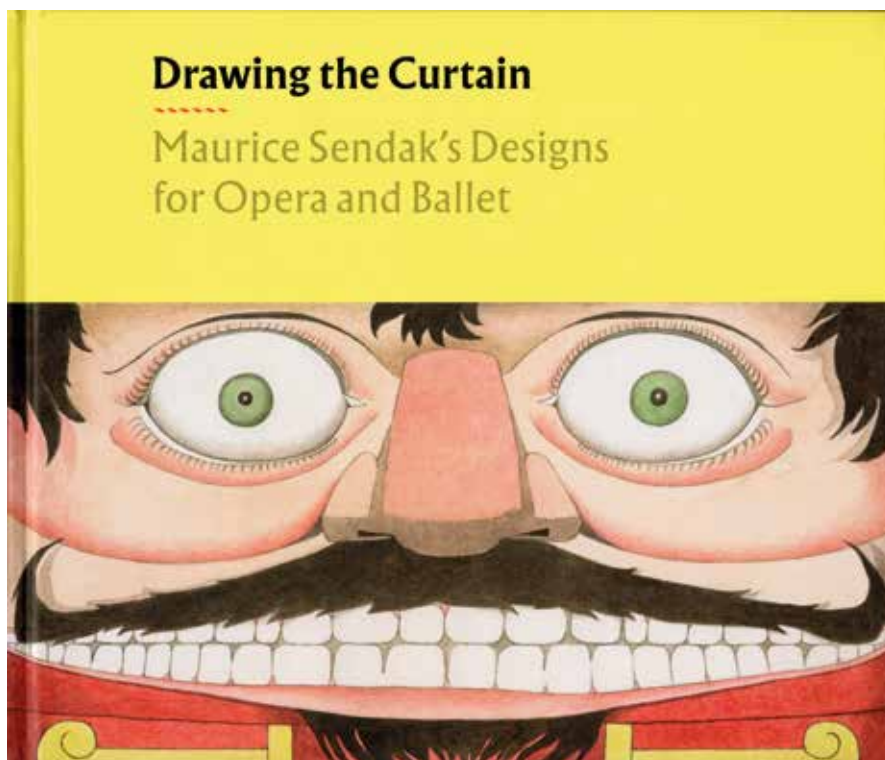
PRESTO ET ZESTO AU LIMBOLAND

Arthur Yorinks voulait à tout prix que les images créées par Maurice Sendak

pour *Rikadla* connaissent une seconde vie. Pourquoi ne pas en faire un album ? Encore fallait-il imaginer une histoire qui les relierait. Mission impossible de prime abord ! Une fois Sendak convaincu, les deux lurons se mirent à délirer, après avoir étalé les dessins sur une table. Ils seraient eux-mêmes les héros de l'histoire, à travers les surnoms qu'ils s'étaient donnés et leur goût commun pour les gâteaux. Ils se mirent au travail « comme deux hystériques de vaudeville ». Pas facile de combiner un récit avec des composants aussi disparates que des chèvres qui cueillent des poires, un ours assis sur une bûche qui se taille une culotte avec une paire de ciseaux, une taupe géomètre, un violoniste jouant de la basse auprès de la queue d'une vache, un monstre qui vous déculotterait avant de vous jeter en pâture à une araignée domestique, une femme minuscule mise à cuire dans une marmite, du céleri qui joue de la flûte pour les noces d'une betterave... Tels des musiciens de jazz, ils improvisèrent ; puis Arthur rédigea une première version à partir des notes qu'il avait prises. Après plusieurs ajustements, le texte et l'ordre des images furent adoptés. Le résultat fut bien sûr abracadabrant, mais pouvait-il en être autrement ? Toujours est-il que le manuscrit fut remis dans un placard, tant des tâches diverses – notamment la création de *Mummy ?* – accaparèrent les deux compères. Et puis l'inévitable arriva, le décès de Maurice Sendak en 2012, à l'âge de 83 ans.

Quel ne fut pas le bonheur de son assistante, Lynn Caponera, présidente de la Fondation Maurice Sendak, lorsque, mettant de l'ordre dans les archives, elle tomba sur le tapuscrit oublié pendant une quinzaine d'années. Contact fut pris avec l'éditeur Michael di Capua, qui, enthousiaste, après accord avec Arthur Yorinks, publia en 2018 *Presto and Zesto in Limboland*.

Aux lecteurs d'apprécier la performance ! Et de se réjouir à la vue des illustrations fantasques, loufoques, parfois grotesques de Maurice Sendak.



SENDAK, LA MUSIQUE ET LES ARTS : UNE GRANDE EXPOSITION À NEW YORK

The Morgan Library & Museum a présenté pendant l'été une importante exposition consacrée à Maurice Sendak, créateur de décors et de costumes : *Drawing the Curtain : Maurice Sendak's Designs for Opera and Ballet*. S'il n'est plus possible de la voir, on peut tout au moins se procurer le remarquable catalogue qui l'accompagnait, publié sous la direction de Rachel Federman, commissaire de l'exposition. On y découvre l'ensemble des œuvres qui y figuraient : dessins préparatoires, story-board, maquettes pour *Where the Wild Thing Are* d'Oliver Knussen, *La Flûte enchantée* de W. A. Mozart, *L'Amour des trois oranges* de Sergueï Prokofiev, *La Petite Renarde rusée* de Leos Janacek et *Casse-Noisette* de E.T.A. Hoffmann. Place est ménagée aux sources d'inspiration de Maurice Sendak : William Blake, Philipp Otto Runge, Giovanni Domenico Tiepolo, Caspar David Friedrich et même le Royal Pavillon de Brighton. Magnifique ! ●

- › Arthur YORINKS et Maurice SENDAK, *Maman ?*, L'école des loisirs, 2009, 12 pages, 29,00 €
- › Arthur YORINKS et Maurice SENDAK, *Presto et Zesto au Limboland*, L'école des loisirs, 2019, 32 pages, 13,70 €
- › Rachel FEDERMAN et collaborateurs, *Drawing the Curtain : Maurice Sendak's Designs for Opera and Ballet*, The Morgan Library & Museum and DelMonico Books/Prestel, Munich, London, New York, 2019, 208 pages, 32,67 €

DES IMAGES DANS LES ROMANS

PAR MAGGY RAYET

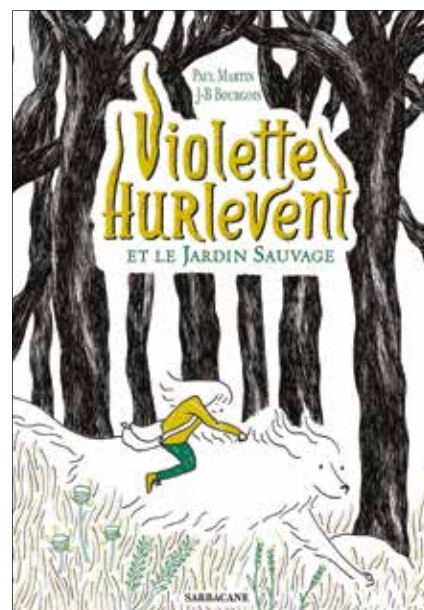
En 2018, le prix Vendredi – initié en France par le syndicat national de l'édition –, qui récompense un ouvrage francophone destiné aux plus de 13 ans, est décerné à Nicolas de Crécy pour son livre *Les Amours d'un fantôme en temps de guerre*. Façonné et imprimé par un célèbre imprimeur de Vénétie, son format est proche de celui des romans. Le récit y est mené conjointement par l'image et par le texte. On pourrait le qualifier de « roman graphique ». Mais comme cette appellation semble appartenir au domaine de la BD, mieux vaut parler de roman illustré pour évoquer ce nouveau genre qui prend de l'ampleur dans le secteur éditorial Jeunesse. La tendance est réjouissante. Avant tout parce qu'elle va à l'encontre du préjugé, toujours vivace chez les adultes peu compétents en lecture d'images, à propos de ce que doit être la « lecture véritable » : lorsqu'on maîtrise la lecture, les illustrations deviendraient inutiles !

De tout temps, bien sûr, des éléments graphiques se sont introduits dans les romans, même en littérature générale. Ne serait-ce que grâce aux bandeaux et aux lettrines. Mais, de plus en plus, on assiste à une interpénétration structurelle du verbal et du visuel. Texte et image se répondent, se soutiennent, se complètent. Il arrive même que l'image prenne le contrôle pendant un temps et raconte en solo. Ci-après, trois exemples de ce renouveau, puisés dans la production éditoriale récente.

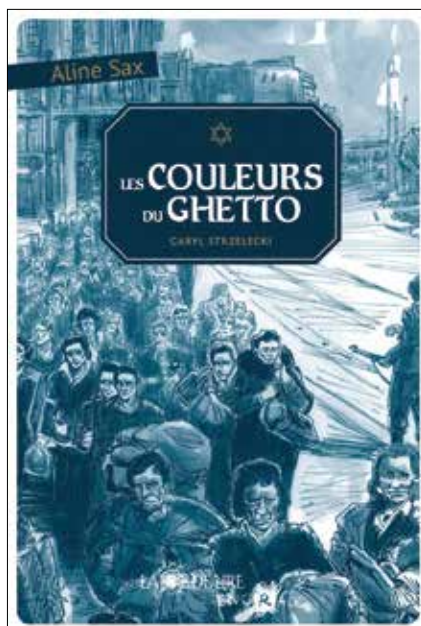
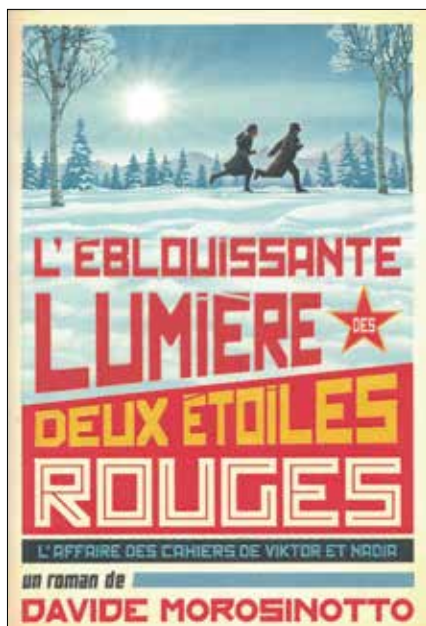
DESSINS À LA PLUME

Qualifié par son éditeur de « roman événement » à la « maquette exceptionnelle », *Violette Hurlevent et le Jardin sauvage* attire l'attention – dès le tou-

cher de la couverture – sur le soin apporté à sa réalisation. On nous précise que « cette édition a bénéficié d'une fabrication soignée en Italie », que « le choix de la couverture s'est porté sur une carte Sensation Tactile Gloss de 270 gr », que « l'impression a été faite en deux teintes directes Pantone plus un or à chaud » et que « le papier intérieur est un Stora Enso Classic ». La manière dont ce livre a vu le jour est pour le moins inhabituelle. En effet, contrairement à la tradition, l'idée est née du travail de l'illustrateur Jean-Baptiste Bourgois. De l'univers fantastique qu'il avait en tête et qu'il avait ébauché – décors et personnages – dans ses carnets. Ce n'est que dans un deuxième temps qu'avec Paul Martin cet univers a été enrichi et que ce sont élaborées des bribes de scénario. Paul Martin a ensuite écrit un texte à



partir duquel – travail de va-et-vient – Jean-Baptiste Bourgois a réalisé plus de 200 dessins à l'encre et à la plume. Des dessins à la fois délicats et incisifs qui captent en un minimum de traits personnages, émotions, ambiances et décors. Jean-Baptiste Bourgois et Paul Martin – tous deux familiers de la bande dessinée et tous deux lecteurs d'albums – sont donc bien coauteurs du roman. Au départ, ce projet devait se décliner en une suite de courts romans illustrés. C'est grâce à l'intervention de l'éditeur qu'il a été réorienté vers un seul gros volume. L'histoire elle aussi est faite d'aller-retour. Entre le réel – avec comme cadre la maison où la jeune Violette et sa mère ont trouvé refuge – et le fantastique – qui se développe dans le jardin attenant avec ses recoins et ses cachettes. Un fantastique qui prend racine dans le quotidien, les peurs, les souvenirs et les émotions de la jeune demoiselle. Les auteurs ont imaginé un monde où tous les êtres – même les pierres, les rochers et les cailloux – possèdent la parole et le mouvement. Comme, entre eux, ne règne pas nécessairement l'harmonie, Violette – qui devient la protectrice des lieux – aura fort à faire. Sans compter qu'une créature maléfique règne dans l'obscurité du sous-sol. L'éditeur propose ce roman dès 10 ans. Le « dès » a son importance. Car sans doute des



lecteurs plus âgés – et pourquoi pas des adultes – se laisseront séduire par cet univers plein d'invention.

RATURES, ANNOTATIONS ET DOCUMENTS

Sous sa couverture signée Paolo Domeniconi – peintre et illustrateur très apprécié en Italie –, *L'Éblouissante Lumière des deux étoiles rouges* capte le regard. L'auteur, Davide Morosinotto, né à Padoue, est présenté comme journaliste, traducteur de jeux vidéo et écrivain de science-fiction. En 2018, son roman, *Le célèbre catalogue Walker & Dawn*, l'avait fait connaître des lecteurs francophones. Ici, il reconnaît avoir parfois trahi l'Histoire (avec un grand H) quand c'était important, pour « la petite histoire » qu'il voulait raconter. Le cadre : l'Union soviétique des années 1940 après la rupture du pacte avec l'Allemagne nazie. La « petite histoire » suit le destin de deux jumeaux, Viktor et Nadia, qui, comme tous les enfants de Leningrad, ont été transportés loin du front. Embarqués dans deux trains différents, ils n'auront de cesse de se retrouver. Tel quel, le scénario met en appétit. Mais la bonne idée, c'est de l'avoir présenté sous la forme d'un rapport de police, analysant bien plus tard – en

1946 – les « cahiers » des deux enfants. Car, tout au long de leur périple, Viktor et Nadia n'ont cessé de noter leurs faits et gestes. Nadia au crayon bleu. Viktor au crayon rouge. Comme dans tout cahier, des mots ont été raturés ou rajoutés. Des phrases ont été barrées. Le papier lui-même a été « vieilli » par endroits. Ces cahiers ont donc été annotés dans les marges par un scrupuleux colonel Smirnov – nom de famille répandu, mais aussi sobriquet désignant un homme tranquille et obéissant – avec un zèle frisant la caricature. Des photos, des cartes géographiques, des dessins, des affiches accompagnent les textes, comme si ces documents avaient été glissés entre les pages. Bref, on n'est pas étonné de la présence « au générique » du livre d'un directeur artistique et d'un concepteur graphique.

MOTS ET IMAGES EN NOIR ET BLANC

La collection de romans « Encrage » – format 140 mm x 210 mm – est présentée par La Joie de lire comme « une auberge espagnole littéraire à quatre étoiles ». Elle fait appel à des écrivains « d'ici et d'ailleurs », n'hésite pas à lorgner vers le documentaire ni à faire appel à des dessinateurs. C'est grâce à elle notamment que les lecteurs fran-

cophones ont pu lire le roman magistral de Els Beerten – Belge de langue néerlandaise –, *Nous voulons tous le Paradis*. Voici que, sous l'appellation « Encrage graphique », elle nous offre *Les Couleurs du ghetto*, signé par une autre auteure flamande, Aline Sax. De cette passionnée d'Histoire (et avant tout de celle de la Seconde Guerre mondiale), on connaissait déjà *La jeune fille et le soldat*, roman court et émouvant publié chez le même éditeur dans la collection « Hibouk ». Il s'agit ici d'évoquer – par la voix du jeune Misja – la vie des Juifs à Varsovie, depuis la construction du mur isolant un quartier de la ville, jusqu'à l'insurrection suivie de la destruction de ce ghetto et la déportation de ses habitants par les forces nazies. Le livre se lit en mots et en images. Plus qu'un illustrateur, Caryl Strzelecki – qui œuvre aussi dans le domaine de la BD, de la presse et de la publicité – est le coauteur du projet. Texte et illustrations s'imbriquent, se répondent, se succèdent et parfois même – sciemment – se contredisent. Les pages noires alternent avec les blanches, les dessins en noir et blanc s'inscrivent noir sur blanc ou blanc sur noir. Imprimé en Pologne, *Les Couleurs du ghetto* a bénéficié d'une conception et d'une fabrication soignées jusque dans les moindres détails. Il est rare que La Joie de lire se prononce pour une tranche d'âge, préférant – « chaque lecteur étant unique » – s'en remettre au conseil des libraires. Ici, il est précisé : à partir de 13 ans. ●

- › **Paul MARTIN et Jean-Baptiste BOURGOIS**, *Violette Hurlevent et le Jardin sauvage*, Sarbacane, 2019, 448 pages, 19,90 €
- › **Davide MOROSINOTTO**, *L'Éblouissante Lumière des deux étoiles rouges*, trad. Marc Lesage, L'école des loisirs, 2019, 432 pages, 18,00 €
- › **Aline SAX, ill. Caryl Strzelecki**, *Les Couleurs du ghetto*, trad. Maurice Lomré, La Joie de lire, 2019, 100 pages, 14,50 €

NADIA CORAZZINI ET ANNE GOY :

WORKSHOP ET MANUEL SUR LE POP-UP

PAR ISABELLE DECUYPER

attachée principale,

Service Littérature de jeunesse, Service général des Lettres et du Livre



« Le livre se présente de plusieurs manières. Livre-objet, livre à lire ou à protéger, on peut l'animer, tourner autour, en découper les pages. Il peut nous interpeller ou éveiller nos sens », écrivait Nadia Corazzini dans son introduction à l'ouvrage *Atelier du livre : 20 ans de création/20 facettes*¹. Une fois n'est pas coutume, cette chronique s'intéressera au mécanisme du livre et plus particulièrement à celui du livre animé ou pop-up. La collection « Livres comme l'air »² à la bibliothèque locale de Nivelles a offert un bel écrin pour ce portrait croisé de deux créatrices qui viennent de publier un *Manuel élémentaire* consacré au pop-up.



Anne Goy, qui êtes-vous ?

Je suis relieuse d'art et designer du livre et du papier. J'enseigne à l'école de La Cambre à Bruxelles, où je suis responsable de l'atelier du design du livre et du papier. J'embrasse à la fois l'art, la création et la recherche³. Je réalise une œuvre qui innove, inscrite dans la sobriété et la pureté. Je privilégie le concept du design et j'aime explorer de nouveaux matériaux ainsi que les notions de volume et d'espace du livre. S'il fallait un lien entre mes différents travaux, je dirais le pli qui se fait livre, bijou ou pop-up. J'ai donné et donne encore régulièrement des formations à l'Atelier du livre⁴ créé par Marie-Blanche Delattre en 1991, où j'ai rencontré Nadia en 2001-2002. En 2004, nous avons donné notre première formation en duo. Entre-temps, je suis devenue enseignante à La Cambre où j'ai la chance de partager ma passion.

Nadia Corazzini, qui êtes-vous ?

J'ai été formée à l'Erg, École de recherche graphique, à Bruxelles, où le cursus était plutôt à la carte : sérigraphie, illustration, graphisme d'édition. Geneviève Casterman qui s'occupe de la partie illustration m'a appris la mécanique du livre. Lors de mon travail de fin d'études, j'ai réalisé un tra-

vail sur la lecture. Pierre-Jean Foulon, à l'époque conservateur au musée de Mariemont, a proposé de l'exposer dans le cadre de *Féerie pour un autre livre*, une exposition qui offrait un état des lieux de la création du livre en Belgique. Marie-Blanche Delattre m'a alors proposé d'y donner des formations sur le concept du livre et ses mécanismes.

À partir de 2004, je suis devenue son assistante, et je travaille toujours à l'atelier où je suis devenue coordinatrice artistique. Nous abordons l'illustration, la reliure puis la 3D, sous l'impulsion de participants demandeurs d'en apprendre davantage sur les livres qui offrent une autre dimension. Formations, réalisation d'expositions et publications font partie de mon quotidien. Pour n'en citer qu'une, je me souviens avoir participé à la réalisation d'une grande exposition : *Livre et enfance : entrecroisements*, organisée en 2008 dans les salles abbatiales de Saint-Hubert.

Une formation spécifique

Toutes deux, nous pensions à un projet de formation autour du pop-up. La création de celle-ci nous a fait découvrir un monde insoupçonné. Nous proposons ainsi un aperçu historique du livre à systèmes avec présentation d'ouvrages originaux. Nous abordons

les différentes techniques d'animation et faisons découvrir les différents systèmes d'assemblage adaptés aux livres pop-up. Chaque participant repart avec son manuel personnel qui contient toutes ses créations, après avoir réalisé une reliure simple pour assembler les modèles réalisés.

Notre objectif : démystifier la complexité qu'on peut trouver dans le pop-up. Des pros de l'édition viennent suivre la formation, qui rencontre un grand succès. Nous l'avons même organisée à l'étranger, notamment à l'institut Charles Perrault à Eaubonne, à la médiathèque François Mitterrand à Saint-Priest et, en 2011, au Centro del bel libro à Ascona.

Quelle est la spécificité d'un livre pop-up ?

Un pop-up comporte beaucoup d'images et moins de texte. Celui-ci demande une lecture active de la part de celui qui le découvre. Sa fabrication est particulière. Il n'est pas cousu, mais collé.

À qui est-il destiné ?

Un livre pop-up ne doit pas être seulement réservé aux enfants. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, les adultes aussi achètent ce type de livres et apprécient l'effet-surprise. ►



Workshop sur le pop-up

► Les livres pop-up sont plus fragiles, doit-on les mettre en accès libre ?

Oui, comme le fait ici la bibliothèque de Nivelles qui permet aussi l'emprunt. L'essentiel est dans la médiation. C'est souvent celle-ci qui manque auprès des jeunes enfants. Si on explique comment manipuler la tirette, comment un livre se croque, les enfants respecteront et comprendront comment ces livres fonctionnent. Et ce type d'ouvrages ne s'abîmera pas plus qu'un autre.

Nadia, vous avez déjà une expérience dans l'édition de pop-up ?

Oui, en 2010, chez Casterman, avec une série « Popcol » de trois titres⁵..., des pop-up interactifs qui pouvaient être complétés avec des gommettes, des visages, des animaux faisant appel à la créativité de l'enfant. Ma fille, qui avait 6 ans à l'époque, m'a donné l'idée de ces créations, s'amusant à dessiner sur les formes de base que j'inventais pour m'entraîner.

Genèse du manuel ?

Il y a 9 ans trottait déjà dans nos têtes l'ébauche de ce qui pourrait être un livre technique à notre façon. On était en 2009. Fin 2017, nous avons trouvé que c'était dommage d'avoir la matière et le plaisir à la partager, mais pas encore d'écrit pour l'expliquer simplement. Nous avons rencontré Brigitte Morel, éditrice pour Les Grandes Personnes⁶, qui a d'emblée été séduite par la publi-

cation d'un manuel. Entre le premier rendez-vous et la sortie de l'ouvrage, il s'est passé plus d'un an et demi. Le chemin de fer de l'ouvrage a été réalisé au printemps 2018. Et le manuel sort fin novembre 2019.

C'est une grande chance de travailler avec une maison d'édition spécialisée dans le pop-up. Notre souci était de faire fabriquer avec une grande exigence. C'est bien ce qu'offre le travail avec une éditrice comme Brigitte Morel qui, même si la fabrication de tels ouvrages a lieu en Chine, suit attentivement et a noué de fructueux contacts avec les fabricants. Nous avons eu deux maquettes en blanc. Les collages sont faits à la main. Les rabats informatifs servent aussi à équilibrer le livre. Cette maison d'édition est diffusée dans toutes les boutiques des musées. Nous allons en bénéficier.

Pourquoi ce manuel est-il différent des autres ?

C'est un ouvrage pédagogique d'une grande précision – et d'une non moins grande élégance – qui explique pas à pas comment créer des volumes de papier. Avec plus de 30 modèles en relief, accompagnés de leurs schémas, ce manuel permet d'étudier et de comprendre les principes élémentaires utilisés dans la construction des pop-up. Il y a une connexion entre le modèle schéma et l'explication. Simplicité, mais aussi esthétique le caractérisent.

Pour apprendre les bases, vraiment le b.a.-ba de la création d'un pop-up, qui repose sur deux grands principes : les plis parallèles et les plis en V. Le manuel n'est pas destiné aux enfants, mais plutôt aux pros, graphistes, créateurs de livres, illustrateurs. Il vise les amoureux du livre, les curieux des livres à systèmes. Notons encore que l'Atelier du livre, c'est aussi le 12^e Marché du livre de Mariemont⁷ – Salon de la petite édition et de la création littéraire, qui vient de se tenir du 18 au 20 octobre 2019 et avait pour invité Pol Cox. ●

INFOS :

Atelier du livre asbl
Musée royal de Mariemont
7140 Morlanwelz, Belgique
atelierdulivre(at)musee-mariemont.be
www.musee-mariemont.be –
tél. : +32 (0) 64 27 37 00
nadia.corazzini@musee-mariemont.be
https://www.annegoy.be –
anne.goy@gmail.com

Notes

- 1/ Atelier du livre de Mariemont, 2011.
 - 2/ Une collection de quelque 600 livres aux formes particulières, aux contenus singuliers, qui rompent avec l'idée classique que l'on se fait du livre. Elle est destinée à être prêtée aux professionnels (bibliothécaires, membres d'associations, animateurs, enseignants, etc.). Contact : marielle.vinckenbosch@bibliotheque-nivelles.be ou 067/89 26 30.
 - 3/ Dans le cadre de la première bourse de recherche en reliure de création (2010-2011), Anne Goy a fait évoluer une technique dont elle avait jeté les bases en 1986 : la reliure crisscross. Voir son ouvrage paru en 2013 chez Esperluète : <https://www.esperluete.be/index.php/catalogue-2/auteurs/goy-anne/reliure-crisscross-crisscross-binding-the-secret-belgian-binding-detail>.
 - 4/ Centre de formation aux techniques artisanales et artistiques du livre, l'Atelier du livre de Mariemont est également un lieu de création, de recherche et d'innovation. Les formations sont destinées tant aux amateurs qu'aux professionnels du livre et abordent toutes ses facettes, de la conception à la réalisation en passant par l'illustration, la typographie, la mise en volume, la reliure et la restauration.
 - 5/ Article paru sur https://www.rtf.be/lapremiere/article/detail_la-chronique-de-delphine-simon?id=5985633 :
- Collection « Popcol » : Mimiques comiques, Jolis monstres et Animaux dingos.
« Nouvelle collection d'activités aux éditions Casterman. Des petits livres pop-up interactifs à composer soi-même grâce à des planches de gommettes autocollantes repositionnables. Chaque double page est pourvue d'un pop-up simple qui n'attend plus que les accessoires pour lui donner bonne figure ! On peut ainsi recomposer à l'infini des images et des visages : un clown, un extraterrestre, un robot, un bébé... Trois titres inaugurent cette série « Popcol » : *Mimiques comiques*, *Jolis monstres* et *Animaux dingos*. Une bonne idée. »
- 6/ <http://www.editionsdesgrandespersonnes.com>
 - 7/ <https://www.marchedulivre.org>



RETROUVEZ LES RUBRIQUES

MISE EN POCHEs & RECENsIONS

DE LIVRES ET BANDES DEssINÉEs



sur le site

www.bibliotheques.be

(rubrique Publications)

LES RECENsIONS sONT RÉDIGÉEs PAR

Michaël Avenia (cinéma), Michel Bougard (sciences), Thomas Casavecchia (sociologie), Pol Charles (fictions, langues, philosophie), Benoît Dejemeppe (droit, criminologie), Anne Delplace (bibliothèques), Philippe Delvosalle (cinéma), Catherine De Poortere (cinéma), Jean-François Füeg, Arnaud Knaepen (histoire ancienne), Benoît van Langenhove (musiques), Marc Lavallé, Yvette Lecomte (sociologie), Alexandre Lemaire, Bernard Lobet (politique, économie, philosophie, langues), Philippe Maes (histoire contemporaine), Bruno Merckx, Catherine Renson (témoignages, art de vivre), Florence Richter, Marc Roesems (cinéma), Nathalie Trouveroy (arts), Franz Van Cauwenbergh (BD), Jacques Van Rillaer (psychologie).

La rubrique « Mise en poches » est réalisée par Paulette Temmerman

LECTURES.CULTURES

NUMÉRO 15



03 ÉDITORIAL

03 Comme un air de printemps
par Jean-François Füg

06 ACTUALITÉ

06 Édition 2018 en Belgique : une production stable dans un marché contrasté
par Christelle Dyon

09 Le Plan Lecture en Fédération Wallonie-Bruxelles

par Violaine Gréant et Laurent Moosen

11 Le Carnet de voyage des centres culturels

12 Programme d'échanges « Bridge between European cultural centres » (BECC)

par Charlotte Laloire

14 Congrès de l'IFLA 2019

par Cynthia Empain

18 « Informatie aan zee » 2019 : l'utopie positive pour servir les bibliothèques

par Brigitte Myle

20 Le projet Brindacier sur la question des discriminations en littérature de jeunesse
par Anaïs Félix

22 ICI ET AILLEURS

22 Le Delta, un tiers-lieu en plein cœur de Namur

par Hugues Dorzée

27 Estonie : culture postsoviétique
par Catherine Callico

33 MÉTIER

33 Opérateurs d'appui pour bibliothèques : coconstruction d'abord
par Diane Sophie Couteau

36 NUMÉRIQUE

36 Projet « Reboot » à Liège : questions de société
par Pierre Hemptinne

40 PORTRAIT

40 Gauthier Chapelle : l'effondrement à venir est l'occasion de reconstruire des utopies
par Thomas Casavecchia

43 ACTION

43 De See U au Kinograph : économie durable et circulaire

par Catherine Callico

46 Morlanwelz : un musée imaginaire ou l'architecture en ville

par Thomas Casavecchia

50 « Migrer » : saison 2019-2020 de PointCulture

par Benoit van Langenhove

53 AUDIO

CD

53 Les beautés langoureuses
par Benoit van Langenhove

DOCU

55 Festivals historiques en images
par Philippe Delvosalle

58 LECTURE

SOCIÉTÉ

58 Quel monde pour le futur ?
par Thomas Casavecchia

61 Léonard de Vinci
par Nathalie Trouveroy

64 Sur la crise migratoire

65 Sur l'identité britannique
par Bernard Lobet

66 Collection « Capricci stories » : des portraits d'acteurs
par Michaël Avenia

67 Publications 2019 du ministère de la Culture
par Florence Richter

BD

69 Batman & cie
par Franz Van Cauwenbergh

70 Des romans-BD autour de la migration et de la différence
par Marianne Puttemans

73 JEU

73 Négocier
par Pascal Deru

75 JEUNESSE

ACTION

75 Nouveau Festival Cosmos : des échanges directs entre enfants et artistes
par Laurence Bertels

ENFANT

79 Maurice Sendak, encore... et toujours !
par Michel Defourny

ADO

82 Des images dans les romans
par Maggy Rayet

PORTRAIT

84 Nadia Corazzini et Anne Goy : workshop et manuel sur le pop-up
par Isabelle Decuyper